

**Œuvres complètes de Paul Verlaine ... Poèmes
saturniens. Fêtes galantes. Bonne chanson.
Sagesse. Jadis et naguère. 2e. éd., 1900**

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

UC-NRLF



B 4 063 093

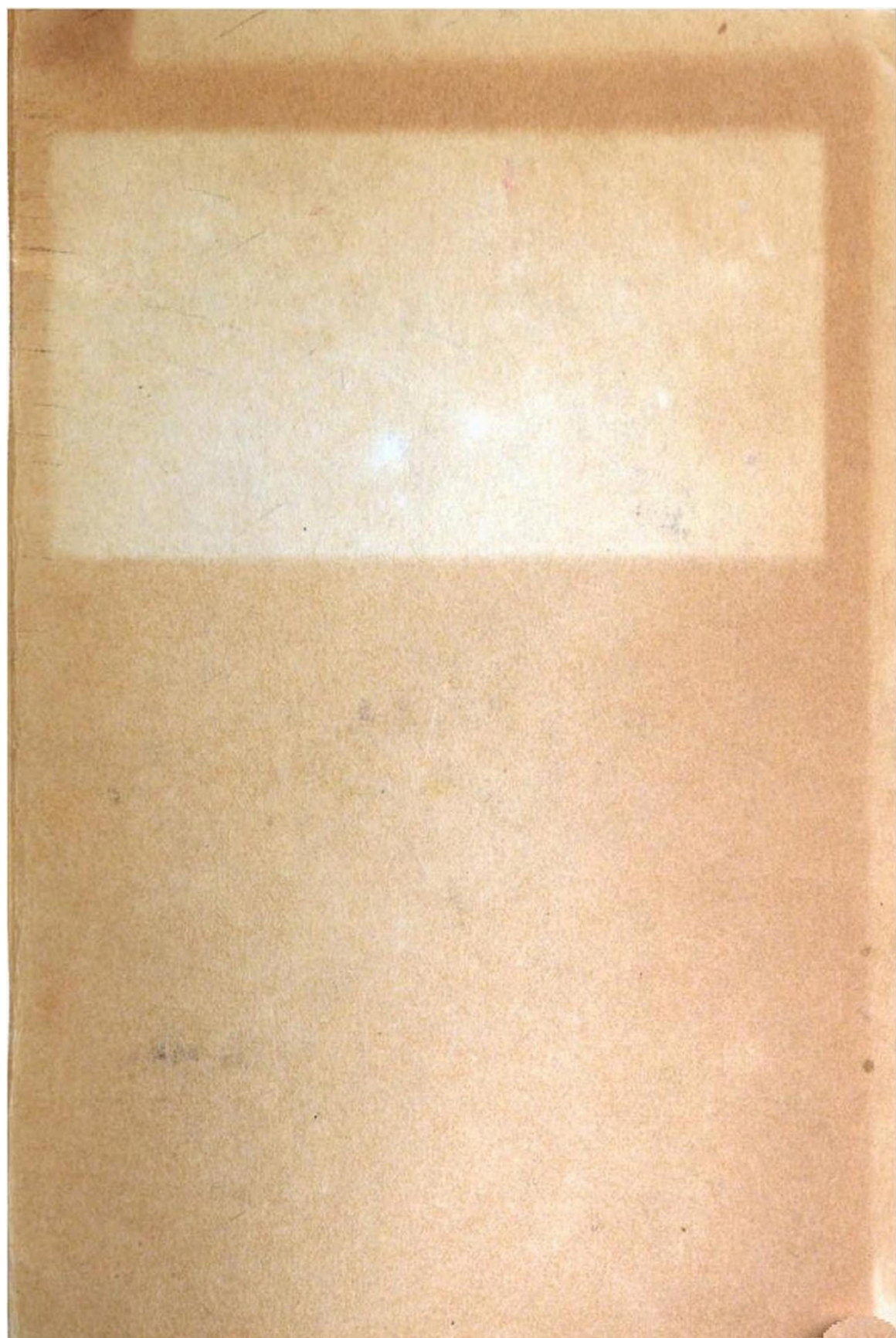
OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA Chus Mo

REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Class No.

V521

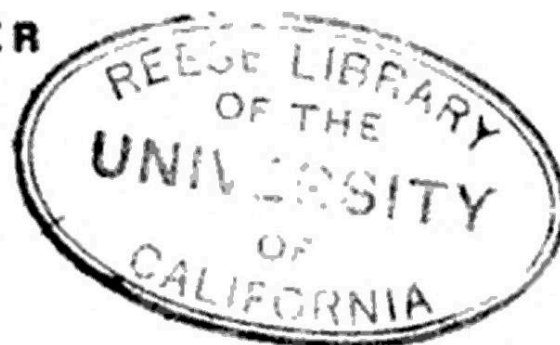
vii.



ŒUVRES COMPLÈTES DE PAUL VERLAINE POÈMES
SATURNIENS — FÊTES CALANTES BONNE CHANSON —
ROMANCES SANS PAROLES SAGESSE — JADIS ET NAGUÈRE
PARIS LIBRAIRIE LÉON VANIR, ÉDITEUR 19, QUAI SAINT-
MICHEL, 19 1900

TOME PREMIER

Deuxième édition



The text on this page is estimated to be only 18.25% accurate

» 1 1 I J Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.83% accurate

POÈMES SATURNIENS 'Z. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 10.80% accurate

i J Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

/-ra Saf/es d'auh'efo'us, qui vuluieul bien ceu.c-ci. Crurent., et cest un point encor mal éclairci. Lire au ciel les bonheurs ainsi que. tes désastres, l'it que chaque âme était liée à l'un des astres. (On a beaucoup radié, sans penser que souvent Le rire est ridicule autant que décevant. Celle explication du mi/slère nocturne.) Or ceu.r-là qui sont nés sous le signe .^iTLUIXh', Fanve planète, chère axer, nécromanciens. Ont entre tous, d'après les grimoires anciens, /tonne part de malheur et bonne part de bile. /.Imagination, inquiète et débile. Vient rendre nul en eux l'effort de la /laison. Dans leurs veines, le sang, subtil comme un poison. Brûlant comme une lave, et rare, coule et l'oulc /Cn grésillant leur triste Idéal qui s'écroide. Tels les Saturniexis doivent souffrir et tels Mourir, — en admettant que nous sogons mortels. — Leur plan de vie étant dessiné ligne <i ligne /*ar la logique d'une In/luencec maligne. f°. V.

/ I / f // c < . t « i l • " h ' A - V ' ' / • ■ • Digitized by Google

PROLOGUE Dans ces temps fabuleux, les limbes de riiiistoire,
Où les üls de Raghû, beaux de fard et de gloire, Vers la Ganga régnaient
leur règne étincelant. Et, par l'intensité de leur vertu, troublant Les Dieux et
les Démons et Bhagavat lui-même. Augustes, s'élevaient jusqu'au néant
suprême. Ah ! la terre et la mer et le ciel, purs encor • Et jeunes, qu'arrosait
une lumière d'or Frémissante, entendaient, apaisant leurs murmures De
tonnerres, de flots heurtés, de moissons mûres, Et retenant le vol obstiné des
essaims, Les Poètes sacrés chanter les Guerriers saints. Ce pendant que le
ciel et la mer et la terre Voyaient — rouges et las de leur travail austère —
S'incliner, pénitents fauves et timorés. Les Guerriers saints devant les
Poètes sacrés !

PROLOGUE * line connexité grandiosement calme IIait le
Kchatrya serein au Chanteur calme, Valmiki rexcellent à rexcellent Hama :
Telles sur un étang deux touffes de padma. — Et sous tes deux dorés et
clairs, Hellas antique, De Sparte la sévère à la rieuse Attique, Les Aèdes,
Orpheus, Akaïos, étaient Encore des héros altiers et combattaient, Homéros,
s'il n'a pas, lui, manié le glaive, Fait retentir, clameur immense qui s'élève.
Vos échos, jamais las, vastes postérités, D'Hektôr, et d'Odysseus, et
d'Akhilleus chantés. Les héros à leur tour, après les lutttes vastes, Pieux,
sacrifiaient aux neuf Déesses chastes. Et non moins que de l'art d'Arès
furent épris De l'Art dont une Palme immortelle est le prix, Akhilleus entre
tous! Et le Laëtiade Dompta, parole d'or qui charme et persuade, f.es esprits
et les cœurs et les âmes toujours. Ainsi qu'Orpheus domptait les tigres et les
ours. — Plus tard, vers des climats plus rudes, en des ères Barbares, chez
les Francs tumultueux, nos pères, Est-ce que le Trouvère héroïque n'eut pas
Comme le Preux sa part auguste des combats? Est-ce que, Théroldus ayant
dit Charlemagne, Et son neveu Roland resté dans la monlugiie, Digitized by
Google

P n 0 L 0 r. i; k Et le bon Olivier et Tarpin au grand cœur, En
 beaux couplets et sur un rythme Apre et vainqueur, Est-ce que, cinquante
 ans après, dans les batailles. Les durs Leudes perdant leur sang par vingt
 entailles, Ne chantaient pas le chant de geste sans rivaux, De Uoland et de
 ceux qui virent Roncevaux Et furent de l'énorme et suprême tuerie. Du
 temps de l'Empereur à la barbe fleurie ? — Aujourd'hui l'Action et le Rêve
 ont brisé Le pacte primitif par les siècles usé, Et plusieurs ont trouvé
 funeste ce divorce De l'harmonie immense et bleue et de la Foire. [I.a
 Force qu'autrefois le Poète tenait I En bride, blanc cheval ailé qui
 rayonnait, La force, maintenant, la Force, c'est la Bête I ; Féroce
 bondissante ,et folle et toujours prête *' A tout carnage, à tout dévastement,
 à tout Égorgement d'un bout du monde à l'autre bout! • L'Action
 qu'autrefois réglait le chant des lyres, Trouble, enivrée, en proie aux cent
 mille délires Fuligineux d'un siècle en ébullition, L'Action à présent, — o
 pitié! — l'Action, C'est l'ouragan, c'est la tempête, c'est la houle Marine
 dans la nuit sans étoiles, qui roule Ft déroule parmi des bruits sourds
 l'efTrois vert \ Et rouge des éclairs sur le ciel enlr'ouvert! Digitized by
 Google

c PROLOGUE — Cependant, orgueilleux et doux, loin des
vacarmes . De la vie et du choc désordonné des armes . Mercenaires, voyez,
gravissant les hauteurs Ineffables, voici le groupe des Chanteurs Vêtus de
blanc, et des lueurs d'apothéoses Empourprent la fierté sereine de leurs
poses : Tous beaux, tous purs, avec des rayons dans les yeux. Et sur leur
front le rêve inachevé des Dieux, Le monde que troublait leur parole
profonde. Les exile. A leur tour ils exilent le monde! C'est qu'ils ont à la fin
compris qu'ils ne faut plus Mêler leur note pure aux cris irrésolus Que va
poussant la foule obscène et violente. Et que l'isolement sied à leur marche
lente. Le Poète, l'amour du Beau, voilà sa foi, l'Azur, son étendard, et
l'Idéal, sa loi! Ne lui demandez rien de plus, car ses prunelles. Où le
rayonnement des choses éternelles A mis des visions qu'il suit avidement.
Ne sauraient s'abaisser une heure seulement Sur le honteux conllit des
besognes vulgaires. Et sur vos vanités plates; et si naguères On le vit au
milieu des hommes, épousant Leurs querelles, pleurant avec eux, les
poussant Aux guerres, célébrant l'orgueil des Républiques Et l'éclat
militaire et les splendeurs auliques. Sur la kitare, sur la harpe et sur le luth.
S'il honorait parfois le présent d'un salut Digitized by Google

PROLOGUE Et daignait consentir à ce rôle de prêtre D'aimer et de bénir, et s'il voulait bien être La voix qui rit ou pleure alors qu'on pleure ou rit, S'il inclinait vers l'âme humaine son esprit. C'est qu'il se méprenait alors sur l'Ame humaine. — Maintenant, va, mon Livre, où le hasard te mène. Digitized by Google

M KLANCHOLIA A Erucfit Boulier, 1 H KSIGNATION Tout
enfant, j'allais rêvant Ko-Hinnor, Somptuosité persane et papale,
Héliogabale et Snrdanapale ! Mon désir créait sous des toits on or, Parmi les
parfums, au son des musiques. Des harems sans fin, paradis physiques!
Aujourd'hui plus calme et non moins ardent. Mais sachant la vie et qu'il
faut qu'on plie, J'ai dû refréner ma helle folie, Sans me résigner par trop
cepen<lant.

10 POÈMES SATURNIENS Soit! le grandiose échappe à ma
dent, Mais fi de Taimable et fi de la lie! Et je hais tou jours la femme jolie !
I.a rime assonante et l'ami prudent. Digitized by Google

NEV|;HMO nE Souvenir, souvenir, que me veux-tu? l/aulomne
Faisait voler la grive à travers Tair atone, Et le soleil dardait un rayon
monotone Sur le bois jaunissant où la bise détone. Nous étions seul à seule
et marchions en rêvant,' Elle et moi, les cheveux et la j)onsée au vent.
Soudain, tournant vers moi son regard émouvant : *< Quel fut ton plus beau
jour! » lit sa voix d'or vivan Sa voix douce et sonore, au frais timbre
angélique. Un sourire discret lui donna la réplique, Et je baisai sa main
blanche, dévotement. — Ah ! les premières Heurs qu'elles sont parfumées !
Et qu'il bruit avec un murmure charmant l.e premier oui qui sort de lèvres
bien-aimées!

1 1 1 APRÈS TROIS AXS Ayant poussé la porte étroite qui
clianeolle, Je me suis promené dans le petit jardin Ou'éclairait doucement
le soleil du matin, Paillelant chaque Heur d'une humide étincelle. Rien n'a
changé, l'ai tout revu : l'humble tonnelle De vigne folle avec les chaises de
rotin... Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin Et le vieux tremble
sa plainte sempiternelle. Les roses comme avant palpitent; comme avant,
Les grands Ivs orgueilleux se balancent au vent, ('diaque alouette qui va et
vient m'est connue. Même j'ai retrouvé debout la Velléda, Dont le plâtre
s'écaille au bout de l'avenue. — tirède, parmi l'odi'ur fade du réséda.

Digitized by Google

IV VŒU Ah î les oarystis ! les premières maîtresses ! I/or des
cheveux, l'azur des yeux, la Heur des chairs. Et puis, parmi l'odeur des
corps jeunes et chers, La spontanéité craintive des caresses ! Sont-elles
assez loin toutes ces allégresses Et toutes ces candeurs ! Hélas ! toutes
devers Le Printemps des regrets ont fui les noirs hivers De mes ennuis, de
mes dégoûts, de mes détresses I Si que me voilà seul à présent, morne et
seul. Morne et désespéré, plus glacé qu'un aïeul, Et tel qu'un orphelin
pauvre sans sœur aînée. O la femme à l'amour câlin et réchaulTant, Douce,
pensive et brune, et jamais étonnée. Et qui parfois vous baise au front,
comme un enfant Digitized by Google

•y V LASSITUDE A butallas de amor caiipo de piuiua.

(GoNQOIItA.) De la douceur, de la douceur, de la douceur ! Calme un peu ces transports fébriles, ma charmante. Même au fort du déduit, parfois, vois-tu, l'amante Doit avoir l'abandon paisible de la sœur. Sois langoureuse, fais ta caresse endormante. Bien égaux tes soupirs et ton regard berceur. Va, l'étreinte jalouse et le spasme obsesseur .Ne valent pas un long baiser, même qui mente ! Mais dans ton cher cœur d'or, me dis-tu, mon enfant, La fauve passion va sonnant l'oliphant Laisse-la tromper à son aise, la gueuse ! Mets ton front sur mon front et ta main dans ma main. Et fais-moi des serments que tu rompras demain. Et pleurons jusqu'au jour, ô petite fouguese ! Digitized by Google

VI MON HÉVE FAMILIEU Je fais souvenyce rêve étrange et
pénétrant D'une femme inconnu^et que j'aime, et qui m'aime, ^ Et qui
n'est, chaque fois/ ni tout à fait la même h Ni tout à fait une autre, /et
m'aime et me comprend, i" / Car elle me coinprend,/et mon
cœur/transparent ' ■' ^ Pour elle seule^^élas î^cesse d'être un problème
Pour elle seule/et les moiteurs de mon front blême, Elle seule les sait
rafraîchiyen pleurant. [Est-elle brune, blonde ou rousse ? -- Je l'ignore. ^ ^
Son nomyJe me souviens qu'il est doux et sonore, Comme ceux des aimés
que la Vie exila. . : ' Son regard est pareil au regard des statues, " Et, pour sa
voix, lointaine, et calme, et graveyelle a *' L'inflexion des voix chères jqui
se sont tues. ► / i Digitized by Google

vil A UNE FEMME A vous ces vers, de par la grâce coisolanle
De vos grands yeux où rit et pleure un rêve doux, De par votre ame,'pure et
toute bonne, à vous Ces vers du fond de ma détresse violente. C'est
qu'hélas ! le hideux cauchemar qui me hante y 'a pas de trêve et va furieux,
fou, jaloux. Se multipliant comme un cortège de loups Et se pendant après
mon sort qu'il ensanglante. ■ Oh ! je soulfre, je soulTre affreusement, si
bien Que le gémissément premier du premier homme Chassé d'Éden n'est
qu'une églogue au prix du mien Et les soucis que vous pouvez avoir sont
comme Des hirondelles sur un ciel d'après-midi, — Chère, — par un beau
jour de septembre attiédi.

vin I/ANfiOISSE Nature, rien de toi ne m'émeut, ni les champs
Nourriciers, ni l'écho vermeil des pastorales Siciliennes, ni les pompes
aurorales, Ni la solennité dolente des couchants. • Je ris de l'Art, je ris de
l'Homme aussi, des chants, Des vers, des temples grecs et des tours en
spiraies Qu'étirent dans le ciel vide les cathédrales. Et je vois du même œil
les bons et les méchants. Je ne crois pas en Dieu, j'abjure et je renie Toute
pensée, et quant à la vieille ironie, L'Amour, je voudrais bien qu'on ne m'en
parlât plu? Lasse de vivre, ayant peur de mourir, pareille Au brick perdu
jouet du flux et du reflux. Mon âme. pour d'affreux naufrages appareillai ..

EAUX-FORTES A François Coppée. I CROQUIS PARISIEN La
lune plaquait ses teintes de zinc Par angles obtus. Des bouts de fumée en
forme de cinq Sortaient drus et noirs des hauts toits pointus. Le ciel était
gris, la bise pleurait Ainsi qu'un basson. Au loin, un matou frileux et discret
Miaulait d'étrange et grêle façon. Moi, j'allais, rêvant du divin Platon Et de
Phidias, Et de Salamine et de Marathon, Sous l'œil clignotant des bleus
becs de gaz.

1 1 GAUCIEMAU J'ai vu passer dans mon rêve — Tel rouragan
sur la grève, D'une main tenant un glaive Et de l'autre un sablier, Ce
cavalier Des ballades d'Allemagne Qu'à travers ville et campagne. Et du
fleuve à la montagne. Et des forêts au vallon. Un étalon Rouge-flamme et
noir d'ébène, Sans bride, ni mors, ni rêne, Ni hop! ni cravache, entraîne
Parmi des râlements sourds Toujours ! toujours ! Digitized by Google

20 POÈMES SATURNIENS Un grand feutre à longue plume
Ombrail son œil qui s'allume Et s'éteint. Tel, dans la brume. Éclate et meurt
l'éclair bleu D'une arme à feu. Comme l'aile d'une orfraie Qu'un subit
orage effraie. Par l'air que la neige raie, Son manteau se soulevant Claquait
au vent. Et montrait d'un air de gloire Un torse d'ombre et d'ivoire, Tandis
que dans la nuit noire Luisaient en des cris stridents Trente-deux dents.

111 MAUINE L'Océan sonore Palpite sous l'œil De la lune en
deuil Et palpite encore, Tandis qu'un éclair Brutal et sinistre Fend le ciel de
bistre D'un long zigzag clair, Et que chaque lame, En bonds convulsifs. Le
long des récifs, Va, vient, luit et clame. Et qu'au firmament. Où l'ouragan
erre, Itugit le tonnerre Formidablement. Digitized by Google

I EFFET DE MIT I. a nuit. La pluie. Un ciel blafard (jue
décliquette l) c llèches et de tours à jour la silhouette D'une ville gothique
éteinte au lointain gris. La plaine. Un gibet plein de pendus rabougris
Secoués par le bec avide des corneilles Et dansant dans Fair noir des giques
nonpareillos, Tandis que leurs pieds sont la pâture des loups. Quelques
buissons d'épine éjiars, et quelques houx Dressant l'horreur de leur
feuillage à droite, à gauche, Sur le fuligineux fouillis d'un fond d'ébauche.
Et puis, autour de trois livides prisonniers Qui vont pieds nus, un gros de
hauts j)ertuisaniers En marche, et leurs fers droits, coninedes fers de herse,
ï.uisent à contresens des lances de Taverse. Digitized by Google

V (TESOUES fleurs jambes pour toutes moutures, Pour tous
biens l'or de leurs regards, Par le chemin des aventures Us vont haillonneux
et hagards. Le sage, indigné, les harangue ; Le sot plaint ces fous hasardeux
; Les enfants leur tirent la langue Et les mîes se moquent d'eux. C'est
qu'odieux et ridicules, Et maléliques en effet, Ils ont l'air, sur les
crépuscules. D'un mauvais rêve que l'on fait : Digitized by Google

POEMES SATURNIENS C'est que, sur leurs aigres guitares
Crispant la main des libertés, Ils nasillent des chants bizarres, Nostalgiques
et révoltés ; C'est enfin que dans leurs prunelles Rit et pleure — fastidieux
— L'amour des choses éternelles, Des vieux morts et des anciens dieux ! —
Donc, allez, vagabonds sans trêves, Errez, funestes et maudits, Le long des
gouffres et des grèves, Sous l'œil fermé des paradis ! La nature à l'homme
s'allie Pour chdtier comme il le faut L'orgueilleuse mélancolie Qui vous fait
marcher le front haut. Et,. vengeant sur vous le blasphème Des vastes
espoirs véhéments. Meurtrit votre front anathème Au choc rude des
éléments. Digitized by Google

POÈMES SATURNIENS 25 Les juins brûlent et les décembres
Gèlent votre chair jusqu'aux os, Et la lièvre envahit vos membres, Qui se
déchirent aux roseaux. Tout vous repousse et tout vous navre, Et quand la
mort viendra pour vous. Maigre et froide, votre cadavre Sera dédaigné par
les loups ! Digitized by Google

PAYSAGES IHISTES *A Calulle Mondes. I SOLEILS

COUCHANTS Une aube al'i'aible Verse parles champs La mélancolie Des
soleils couchants. La mélancolie Berce de doux chants Mon cœur qui
s'oublie Aux soleils couchants. Et d'étranges rêves, Comme des soleils
Couchants, sur les grèves. Fantômes vermeils,

1* 0 K M K S S A r U K N l K N S Délileiit sans trêves, Défilent,
pareils A des grands soleils Couchants, sur les grèves. Digitized by Google

11 CRÉPUSCULE DU SOIR MYSTIQUE Le Souvenir avec le
Crépuscule Rougeoie et tremble à Tardent horizon De TEspérance en
flamme qui recule Et s'agrandit ainsi qu'une cloison Mystérieuse où mainte
floraison — Dahlia, lys, tulipe et l'enoncule — S'élance autour d'un treillis,
et circule Parmi la maladive exhalaison De parfums lourds et chauds, dont
le poison — Dahlia, lys, tulipe et renoncule — Noyant mes sens, .mon âme
et ma raison, Mêle, dans une immense pâmoison, L.e Souvenir avec le
Crépuscule. Digitized by Google

III PROMENADE SENTIMENTALE Le couchant dardait ses
rayons suprêmes Et le vent berçait les nénuphars blêmes ; Les grands
nénuphars entre les roseaux, Tristement luisaient sur les calmes eaux. Moi
j'errais tout seul, promenant ma plaie Au long de l'étang, parmi la saulaie
Où la brume vague évoquait un grand Fantôme laiteux se désespérant Et
pleurant avec la voix des sarcelles Qui se rappelaient en battant des ailes
Parmi la saulaie où J'errais tout seul Promenant ma plaie ; et l'épais linceul
Des ténèbres vint noyer les suprêmes Rayons du couchant dans ses ondes
blêmes # Et des nénuphars, parmi les roseaux, Des grands nénuphars sur les
calmes eaux. Digitized by Google

IV m;it du walpurgis classique CVst plutôt le sabbat du second Faust que Uautre. Un rythmique sabbat, rythmique, extrêmement Hliythmique. — Imaginez un jardin de Lenôtro, Correct, ridicule et charmant. Des ronds-points; au milieu, des jets d'eau; des allées Toutes droites ; sylvains de marbre; dieux marins De bronze ; ça et là, des Vénus étalées ; Des quinconces, des boulingrins; Des châtaigniers; des plants de Heurs formant la dune ; Ici, des rosiers nains qu'un goût docte effila; Plus loin, des ifs taillés en triangles. La lune D'un soir d'été sur tout cela.

Digitized by Google

PO KM RS SATUnNIRNS 31 Minuit sonne, cl réveille au fond
du parc nulique Un air niélnncolirjue, un sourd, lent et doux air De chasse:
tel, doux, lent, sourd et mélancolique, l'air de clinsse de Tannhanser. Des
chants voilés de cors lointains où la tendresse Des sens étroit l'effroi de
Tâme en des accords Harmonieusement dissonnants dans l'ivresse; Et voici
qu'à l'appel des cors S'entrelacent soudain des formes toutes blanches,
Diaphanes, et que le clair de lune fait Opalines parmi l'ombre verte des
branches, — Un Watteau révé par Raffet — S'entrelacent parmi l'ombre
verte des arbres D'un geste alangui, plein d'un désespoir profond ; Puis,
autour des massifs, des bronzes et des marbres Très lentement dansent en
rond. — Ces spectres agités, sont-ce donc la pensée Du poète ivre, ou son
regret, ou son remords, Ces spectres agités en tourbe cadencée, Ou bien tout
simplement des morts ? Sont-ce donc ton remords, ô rêveur qu'invite
L'horreur, ou ton regret, ou ta pensée, — hein ? — tous Ces spectres qu'un
vertige irrésistible agite. Ou bien des morts qui seraient fous? — Digitized
by Google

32 POÈMES SATURNIENS N'importe ! ils vont toujours, les
fébriles fantômes, Menant leur ronde vaste et morne et tressautant Comme
dans un rayon de soleil des atomes. Et s'évaporent à l'instant Humide et
blême où Taube éteint l'un après l'autre Les cors, en sorte qu'il ne reste
absolument Plus rien — absolument — qu'un jardin de î.enôtre, ' Correct,
ridicule et charmant. Digitized by Google

CHANSON D'AUTOMNE
Les sanglots longs Des violons De
l'automne Hlissent mon cœur D'une langueur Monotone, Tout suffocant Et
blême, quand Sonne l'heure, Je me souviens Des jours anciens Et je pleure ;

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

34 POÈMES SATURNIENS Et je m'en vais Au vent mauvais
Qui m'emporte Deçù, delà, Pareil à la Feuille morte. V Digitized by Google

VI L'HEURE DU BERGER La lune est rouge au brumeux horizon ; Dans un brouillard qui danse, la prairie S'endort fumeuse, et la grenouille crie Par les joncs verts où circule un frisson ; Les fleurs des eaux referment leurs corolles, Des peupliers profilent aux lointains. Droits et serrés, leurs spectres incertains ; Vers les buissons errent les lucioles ; Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes. Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes. Blanche, Vénus émerge, et c'est la Nuit. Digitized by Google

vil LE ROSSIGNOL Comme un vol criard d'oiseaux en émoi,
Tous mes souvenirs s'abattent sur moi, S'abattent parmi le feuillage jaune
De mon cœur mirant son tronc plié d'aune Au tain violet de l'eau des
Regrets, Qui mélancoliquement coule auprès, S'abattent, et puis la rumeur
mauvaise Qu'une brise moite en montant apaise, S'éteint par degrés dans
l'arbre, si bien Qu'au bout d'un instant on n'entend plus rien, Plus rien que
la voix célébrant l'Absente, Plus rien que la voix, — ô si languissante ! —
De l'oiseau qui fut mon Premier Amour, Et qui chante encor comme au
premier jour; Digitized by Google

POEMES S A T U H N 1 E N S 37 Kt, daus la splendeur triste
d'uiie lune Se levant blafarde et solennelle, une Nuit mélancolique et lourde
d'été, Pleine de silence et d'obscurité. Perce sur l'azur qu'un vent
doux effleure l'arbre qui frissonne et l'oiseau qui pleure. Digitized by
Google

CAPRICES A Henry Winter, l FEMME ET CHATTE Elle jouait avec sa chatte ; Et c'était merveille de voir l-.a main blanche et la blanche patte S'ébattre dans l'ombre du soir. Elle cachait — la scélérate! — Sous ces mitaines de fil noir Ses meurtriers ongles d'agate, Coupants et clairs comme un rasoir.

POEMES S A T L* H M E N S :i0 L'autre aussi faisait la sucrée
Et rentrait sa griffe acérée, Mais le diable n'y perdait rien... Et dans le
boudoir où, sonore, Tintait son rire aérien. Brillaient quatre points de
phosphore.

1 1 JESU ITISMP: le chagrin qui me tue est ironique, et joint le
sarcasme au supplice, et ne torture point franchement, mais picote avec un
faux sourire et transforme en spectacle amusant mon martyre, Et sur la
bière où gît mon Reve mi-pourri, Reugle un De profundis sur l'air du
Tradcris. C'est un Tartufe qui, tout en mettant des roses Pompons sur les
autels des Madones moroses. Tout en faisant chanter à des enfants de
chœurs Ces cantiques d'eau tiède où se baigne le cœur, 'fout en ami donnant
ces guimpes amoureuses Qui serpentent au cœur sacré des Bienheureuses,
Tout en disant à voix basse son chapelet. Tout en passant la main sur son
petit collet, Tout en parlant avec componction de l'âme, .N'en médite pas
moins ma ruine, — l'infâme! f Digitized by Google

Ili LA CHANSON DES INCÉNI'ES Nous sommes les Ingénues
Aux bandeaux plats, à l'œil bleu, Qui vivons, presque inconnues, Dans les
romans qu'on lit peu. Nous allons entrelacées, Et le jour n'est pas plus pur
Que le fond de nos pensées, Et nos rêves sont d'azur; Et nous courons par
les prés Et rions et babillons Des aubes jusqu'aux soirées, Et chassons aux
papillons; Digitized by Google

1* 0 E M E s S A T E H N I E N S Et des chapeaux de bergères
Défendent notre fraîcheur, Et nos robes — si légères — Sont d'une extrême
blancheur; Les Uichelieux, les Caussades Et les chevaliers Faublas Nous
prodiguent les œillades, Les saints et les « hélas! » Mais en vain, et leurs
miinii|ues Se viennent casser le nez Devant les plis ironiques De nos jupons
détournés ; Et notre candeur se raille Des imaginations De ces raseurs de
muraille, bien que parfois nous sentions battre nos cœurs sous nos mantes A
des pensers clandestins. En nous sachant les amantes Futures des libertins.
Digitized by Google

IV UNE GHANDE DAME Belle « à damner les saints », à
troubler sous l'aumusse Un vieux juge ! Elle marche impérialement. Elle
parle — et ses dents font un miroitement — Italien, avec un léger accent
russe. Ses yeux froids où Témail sertit le bleu de Prusse Ont l'éclat insolent
et dur du diamant. Pour la splendeur du sein, pour le rayonnement De la
peau, nulle reine ou courtisane, fût-ce Cléopdtre la lynce ou la chatte Ninon,
N'égale sa beauté patricienne, non ! Vois, ô bon Buridan : « C'est une
grande dame ! » Il faut — pas de milieu ! — l'adorer à genoux. Plat,
n'ayant d'astre aux cieux que ces lourds cheveux roux Ou bien lui cravacher
la face, à cette femme !

I MONSIEUR PUUDHOMME Il est grave : il est maire et père
do rainille. Son faux col engloutit son oreille. Ses yeux, Dans un rêve sans
lin, llorent insoucieux Et le printemps en fleurs sur ses pantoufles brille.
Que lui fait l'astre d'or, que lui fait la charmille Où l'oiseau chante à
l'ombre, et que lui font les deux, Et les prés verts et les gazons silencieux?
Monsieur Prudhomme songe à marier sa fille Avec monsieur Machin, un
jeune homme cossu. Il est juste-milieu, botaniste et pansu. Quant aux
faiseurs de vers, ces vauriens, ces maroufles. Ces fainéants barbus, mal
peignés, il les a Plus en horreur que son éternel coryza. Et le printemps en
fleurs brille sur ses pantoufles. Digitized by Google

IXITHJM Les violons mêlaient leur rire au chant des flûtes, Et le bal tournoyait quand je la vis passer Avec ses cheveux blonds jouant sur les volutes De son oreille où mon Désir comme un baiser S'avançait et voulait lui parler sans oser. Cependant elle allait, et la mazurque lente La portait dans son rythme indolent comme un vers, — Hime mélodieuse, image étincelante, — Et son Ame d'enfant rayonnait à travers La sensuelle ampleur de ses yeux gris et verts. Et depuis, ma Pensée — immobile — contemple Sa Splendeur évoquée, en adoration, Et, dans son Souvenir, ainsi que dans un temple, Mon Amour entre, plein de superstition. Et je crois que voici venir la Passion. Digitized by Google

ÇAVITRI (Maha-Brahata) Pour sauver son époux, Çavitri fit le vœu De se tenir trois jours entiers, trois nuits entières. Debout, sans remuer jambes, buste ou paupières : Rigide, ainsi que dit Vyaça, comme un pieu. Ni, Curya, tes rais cruels, ni la langueur Que Tchandra vient épandre à minuit sur les cimes Ne firent défaillir, dans leurs efforts sublimes, La pensée et la chair de la femme au grand cœur. — Que nous cerne l'Oubli, noir et morne assassin, Ou que l'Envie aux traits amers nous ait pour cibles. Ainsi que Çavitri faisons-nous impassibles. Mais, comme elle, dans l'âme ayons un haut dessein.

su B URBE Les petits ifs du cimetière Frémissent au venthiémal,
Dans la glaciale lumière. Avec des bruits sourds qui font mal, Les croix de
bois des tombes neuves Vibrent sur un ton anormal. Silencieux comme les
fleuves, Mais gros de pleurs comme eux de flots, Les fls, les mères et les
veuves, Par les détours du triste enclos, S'écoulent, — lente théorie. Au
rythme heurté des sanglots. Le sol sous les pieds glisse et crie, Là-haut de
grands nuages tors S'échevèlent avec furie.

48 I> 0 K M F, S S A T U R N I F, X S l*énétrant comme le
remords, Tombe un froid lourd qui vous ocœuro, Et qui doit filtrer chez les
morts, Chez les pauvres morts, à toute heure Seuls, et sans cesse grelottants,
— Qu'on les oublie ou qu'on les pleure! — Ah ! vienne vite le Printemps,
Et son clair soleil qui caresse, Et ses doux oiseaux caquetants! Refleurisse
l'enchanteresse Cloire des jardins et des champs Que l'tlpre hiver tient en
détresse ! Et que, — des levers aux couchants, L'or dilaté d'un ciel sans
bornes Berce de parfums et de chants, Chers endormis, vos sommeils
mornes! I Digitized by Google

SÉRÉNADE Comme la voix d'un mort qui chanterait Du fond de sa fosse, Maîtresse, entends monter vers ton retraits Ma voix aigre et fausse. Ouvre ton àme et ton oreille au son De la mandoline : Pour toi j'ai fait, pour toi, cette chanson Cruelle et câline. Je chanterai tes yeux d'or et d'onyx Purs de toutes ombres. Puis le Léthé de ton sein, puis le Styx De tes cheveux sombres. Comme la voix d'un mort qui chanterait Du fond de sa fosse. Maîtresse, entends monter vers ton retraits Ma voix aigre et fausse.

1* «J 1-: >1 i: s s A T L* U .N I E N s üO l*uis je louerai
beaucoup, coiniie il convieut, Celte chair bénie Dont le parfum opulent me
revient Les nuits d'insomnie. Lt pour linir, je ilirai le baiser De ta lèvre
rouge, Et ta douceur à me martyriser, — Mon Ange ! — ma Gouge 1 Ouvre
tou dme et tou oreille au son De ma mandoline : Pour toi j'ai fait, pour toi,
celte chanson Cruelle et câline. Digitized by Google

UN DAHLIA Courtisane au sein dur, à l'œil opaque et brun
S'ouvrant avec lenteur comme celui d'un bœuf, Ton grand torse reluit ainsi
(lu'un marbre neuf. * Fleur grasse et riclie,' autour de toi ne Hotte aucun
Arôme, et la beauté sereine de ton corps Déroule, mate, ses impeccables
accords. Tu ne sens même pas la chair, ce goût qu'au moins Exilaient
celles-là qui vont fanant les foins. Et tu trônes. Idole insensible à l'encens.
— Ainsi le Dahlia, roi vêtu de splendeur. Elève, sans orgueil, sa tête sans
odeur, Irritant au milieu des jasmins agaçants!

NEVERMORE Allons, mon pauvre cœur, allons, mon vieux complice^ Redresse et peins à neuf tous tes arcs triomphaux ; Brûle un encens ranci sur tes autels d'or faux ; Sème de fleurs les bords béants du précipice; Allons, mon pauvre cœur, allons, mon vieux complice l Pousse à Dieu ton cantique, ô chancre rajeuni; Entonne, orgue enrôlé, des Te Deum splendides ; Vieillard prématuré, mets du fard sur tes rides : Couvre-toi de tapis mordorés, mur jauni; Pousse à Dieu ton cantique, ô chancre rajeuni. Sonnez, grelots ; sonnez, clochettes; sonnez, cloches! Car mon rêve impossible a pris corps, et je l'ai Entre mes bras pressé : le Bonheur, cet ailé Voyageur qui de l'Homme évite les approches. — Sonnez, grelots; sonnez, clochettes; sonnez, cloches!

POEMES S A T U R N I E N S ; « 3 Le Bonheur a marché côte à
côte avec moi; Mais la FATALITÉ ne connaît point de trêve : î.e ver est
dans le fruit, le réveil dans le rêve. Et le remords est dans Tamour : telle est
la loi. — Le Bonheur a marché côte à côte avec moi. Digitized by Google

İL BACIO Baiser! rose trémière au Jardin des caresses! Vif
accompagnement sur le clavier dos dents Des doux refrains qu'Amour
chante en les cœurs ardents, Avec sa voix d'arcliange aux langueurs
charmeresses ! Sonore et gracieux Baiser, divin Baiser! Volupté non
pareille, ivresse inénarrable! Salut! l/liomme, penché sur ta coupe adorable,
S'y grise d'un bonheur qu'il ne sait épuiser. Comme le vin du Rhin et
comme la musique, Tu consoles et tu berces, et le chagrin Kxpire avec la
moue en ton pli purpurin... Qu'un plus grand, Cœthe ou Will, te dresse un
vers classiqiie. .Moi, je ne puis, chétif trouvère de Paris, T'offrir que ce
bouquet de strophes enfantines ; Sois bénin et, pour prix, sur les lèvres
mutines D'üne que je connais, Baiser, descends, et ris. Digitized by Google

DANS LES BOIS D'autres, — des imioconts ou l'icn des
lymphatiques, ~ Ne trouvent dans les bois que charmes langoureux,
Souffles frais et parfums tièdes. Ils sont heureux! D'autres s'y sentent pris
— rêveurs — d'effrois mystiques. Ils sont heureux! Pour moi, nerveux, et
qu'un remords Épouvantable et vague affole sans relâche, Par les forêts je
tremble à la façon d'un lûche Qui craindrait une embûche ou qui verrait des
morts. Ces grands rameaux jamais apaisés, comme l'onde. D'où tombe un
noir silence avec une ombre encor Plus noire, tout ce morne et sinistre
décor .Me remplit d'une horreur triviale et profonde. Surtout les soirs d'été:
la rougeur du couchant Se fond dans le gris bleu des brumes qu'elle teinte
D'incendie et de sang; et l'angélus qui tinte Au lointain semble un cri
plaintif se rapprochant. Digitized by Google

/ nO P O K MES S ATI: R N r E X S Le vent se lève chaud et
lourd, un frisson passe Et repasse, toujours plus fort, dans l'épaisseur
Toujours plus sombre des hauts chênes, ohsesseur. Et s'éparpille, ainsi
qu'un miasme, dans l'espace. La nuit vient. Le hibou s'envole. C'est
l'instant Où l'on songe aux récits des aïeules naïves... Sous un fourré, là-
bas, là-bas, des sources vives Font un bruit d'assassins postés se concertant.
Digitized by Google

NOCTUHNK PARISIEN A Edmond LcpcUetier. Roule, roule Ion
flot indolent, morne Seine, — Sur tes ponts qu'environne une vapeur
malsaine Rien des corps ont passé, morts, horrihles, pourris, Dont les Ames
avaient poui' meurtrier Paris. Mais tu n'en traînes pas, en tes ondes glacées,
Autant que ton aspect m'inspire de pensées! Le Tibre a sur ses bords des
ruines qui font Monter le voyageur vers un passé profond. Et qui, de lierre
noir et de lichen couvertes, Apparaissent, tas gris, parmi les herbes verles.
Le gai Guadalquivir rit aux blonds orangers Et reflète, les soirs, des boléros
légers, f.e Pactole a son or, le Bosphore a sa rive Où vient faire son kief
l'odalisque lascive, f.e Rhin est un burgrave, et c'est un troubadour Ouc le
Lignon, et c'est un ruflian que l'Adour. Le Nil, au bruit plaintif de ses eaux
endormies, Berce de rêves doux le sommeil des momies. Digitized by
Google

I' O K M K S S A T U I I N I E N S ••>8 ïiC grand Mescliascébé,
fier de ses Joncs sacrés, Charrie augustement ses îlots mordorés, Et soudain,
l'eau d'éclairs, de fracas et de fastes. Splendidement s'écroule en iS'iagaras
vastes. I/Eurotas, où l'essaim des cygnes familiers Mêlé sa gn'ice blanche
au vert mat des lauriers. Sous son ciel clair que raie un vol de gypaète,
Rhythraïque et caressant, chante ainsi qu'un poète. Enfin, Ganga, parmi les
hauts palmiers tremblants Et les rouges padmas, marche à pas fiers et lents
En appareil royal, tandis qu'au loin la foule Le long des temples va, hurlant,
vivante houle. Au claquement massif des cymbales de bois. Et qu'accroupi,
filant ses notes de hautbois, Du saut de l'antilope agile attendant l'heure, Le
tigre Jaune au dos rayé s'élire el pleure. — Toi, Seine, tu n'as rien. Deux
(jiiiais, et voih\ toul. Deux quais crasseux, semés de l'un à l'autre bout
D'affreux bouquins moisissés et d'une foule insigne Qui fait dans l'eau des
ronds et qui pêche à la ligne. Oui, mais quand vient le soir, raréfiant enfin
Les passants allourdis de sommeil ou de faim. Et que le couchant me't au
ciel des taches rouges, Qu'il fait bon aux rêveurs descendre de leurs bouges
Et, s'accoudant au pont de la Cité, devant Notre-Dame, songer, cœur et
cheveux au vent!

P f) K M K S S A T U R I F, N S r>') f.es nuages, chassés par la
 brise nocturne, Courent, cuivreux et roux, dans Tazur taciturne. Sur la tête
 d'un roi du portail, le soleil. Au moment de mourir, pose un baiser vermeil.
 I/Hirondelle s'enfuit à l'approche de l'ombre. Et l'on voit voler la chauve-
 souris sombre. Tout bruit^s'apaise autour. A peine un vague son Dit que la
 ville est là qui chante sa chanson. Qui lèche ses tyrans et qui mord ses
 victimes ; Et c'est l'aube des vols, des amours et des cri?ues. — Puis, tout à
 coup, ainsi qu'un ténor effané; fiançant dans l'air bruni son cri désespéré.
 Son cri qui se lamente, et se prolonge, et crie. Éclate en quelque coin
 l'orgue de Barbarie: Il brame un de ces airs, romances ou polkas,
 Qu'enfants nous tapotions sur nos- harmonicas Et qui font, lents ou vifs,
 réjouissants ou tristes, Vibrer l'Ame aux proscrits, aux femmes, aux artistes.
 C'est écorché, c'est faux, c'est horrible, c'est dur. Et donnerait la lièvre à
 Rossini, pour sûr ; Ces rires sont traînés, ces plaintes sont hachées; Sur une
 clef de sol impossible Juchées, Les notes ont un rhume et les do sont des la.
 Mais qu'importe! l'on pleure en entendant cela! Mais l'esprit, transporté
 dans le pays des rêves, * Sent à ces vieux accords couler ,rn lui des sèves;
 La pitié monte au cœur et le^ larmes aux yeux. Et l'on voudrait pouvoir
 goûter la paix des cieux. Digitized by Google

00 > P O k M E s s A T U n . \ I E N S Et dans une harmonie
étrange et fantastique Qui tient de la musique et tient de la plastique, I/c\mo,
les inondant de lumière et de chant, Mêlé les sons de l'orgue aux rayons du
couchant! — Et puis l'orgue s'éloigne, et puis c'est le silence. Et la nuit
terne arrive et Vénus se balance Sur une molle nue au fond des deux
obscurs : On allume les becs de gaz le long des murs. Et l'astre et les
flambeaux font des zigzags fantasques Dans le fleuve plus noir que le
velours des masques; Et le contemplateur sur le haut garde-fou Par l'air et
par les ans rouillé comme un vieux sou Se penche, en proie aux vents
néfastes de l'abîme. Pensée, espoir serein, ambition sublime. Tout, Jusqu'au
souvenir, tout s'envole, tout fuit. Et l'on est seul avec Paris, l'Onde et la
Nuit! — Sinistre trinité! De l'ombre dures portes! Mané-Tîécel-Pharès des
illusions mortes! Vous êtes toutes trois, (S Ooules de malheur. Si terribles,
que l'Homme, ivre de la douleur Que lui font en perçant sa chair vos doigts
de spectre, I/Homme, espèce d'Oreste à qui manque une Electre, Sous la
fatalité de votre regard creux Ne peut rien et va droit au précipice affreux;
Et vous êtes aussi toutes trois si jalouses I) e tuer et d'offrir aiu grand Ver
des épouses Digitized by Google

1* U E M E s S A I U H N 1 E N S r>i (Ju'on ne sait que choisir
entre vos trois horrenrs, Et si l'on craindrait moins périr par les terreurs Des
Ténèbres que sous l'Eau sourde, l'Eau profonde, Ou dans tes bras fardés,
Paris, reine du monde! — Et tu coules toujours, Seine, et, tout en rampant,
Tu traînes dans Paris ton cours de vieux serpent, De vieux serpent boueux,
emportant vers tes havres Tes cargaisons de bois, de houille et de cadavres!

MAUC0' Quand Marco passait, tous les Jeunes lioiumes Se penchaient pour voir ses yeux, des Sodoines OÙ les feux d'Ainour brûlaient sans pitié Ta pauvre cahute, o froide Amitié; Tout autour dansaient des parfums mystiques OÙ rdim;, en pleurant, s'anéantissait. Sur ses cheveux roux un charnie glissait; Sa robe rendait d'étranges musijues Quand Marco passait. ' L'auteur prévient que le rythme et le dessin de cette ritournelle sont empruntés à un poème faisant partie du recueil de M. J.-T. de Saint-Germain : les Roses de Soël {Mignon). Il a cru intéressant d'exploiter au profit d'un tout autre ordre d'idées une forme lyrique un peu naïve peut-être, mais assez harmonieuse toutefois dans sa maladresse même, et qui n'a point trop mal réussi, ce semble, à son inventeur, poète aimable.

l'0 t: M i:s S A T U K N I K N S Ouaiul Milieu chantait, ses mains,
sur Tivuire, Evoquaient souvent la profondeur noire Des airs iiriniilifs que
nul n'a redits, Eisa voix montait dans les paradis De la symphonie immense
des rêves, Et l'enthousiasme ilors transjortait Vers des cieux cunniiH
quiconque écoutait Ee timbre d'argent qui vibrail sans trêves. Quand Marco
chantait. Quand Marco pleumit, ses terribles larmes Déliaient l'éclat des
plus belles armes; Ses lèvres de sang fonçaient leur carmin Et son désespoir
n'iiviiit rien d'humain; Pareil au foyer que l'huile exaspère, Son courroux
croissait, rouge, et l'on aurait Dit d'une lionne à l'âpre forêt Communiquant
sa terrible colère, Quand Marco pleurait. Quand Marco dansait, sa jupe
moirée Allait et venait comme une marée, Et, tel qu'un bambou llexible,
son liane Se tordait, faisant saillir son sein blanc; Un éclair partait. Sa jambe
de marbre. Emphatiquement cynique, haussait Ses mates splendeurs, et cela
faisait ,I.e bruit du vent de la nuit dans un arbre^ Quand Marco dansait.
Digitized by Google

l' ü E M E S A T U U N 1 E N S Quand Marco dormait, oh !
quels parfums d'ambre de cliair mêlés opprimaient la chambre ! Sous les
draps la ligne exquise du dos Ondulait, et dans l'ombre des rideaux
L'haleine montait, rythmi(|uo et légère; L'n sommeil heureux et calme
fermait Ses yeux, et ce doux mystère charmait Les vagues objets parmi
l'étagère, Quand Marco dormait. Mais quand elle aimait, des flots de luxure
Débordaient, ainsi que d'une blessure Sort un sang vermeil qui fume et qui
bout, Do ce corps cruel que son crime absout; Le torrent rompait les digues
de l'âme, Noyait la pensée, et bouleversait Tout sur son passage, et
rebondissait Souple et dévorant comme de la flamme, Et puis se glaçait.
Digitized by Google

CÉSAR BORGIA PORTRAIT E.\ PIED Sur fond sombre noyant
un riche vestibule Où le buste d'Horace et celui de ïibulle Lointain et de
profil rêvent en marbre blanc, La main gauche au poignard et la main droite
au flanc Tandis qu'un rire doux redresse la moustache, Le duc CÉSAR, en
grand costume, se détache. Les yeux noirs, les cheveux noirs et le velours
noir Vont contrastant, parmi l'or somptueux d'un soir, Avec la pûleur mate
et belle du visage Vu de trois quarts et très ombré, suivant l'usage Des
Espagnols ainsi que des Vénitiens, Dans les portraits de rois et de
praticiens. Le nez palpite, fin et droit. La bouche, rouge. Est mince, et l'on
dirait que la tenture bouge Au souffle véhément qui doit s'en exhaler. Et le
regard errant avec laisser-aller,

6(j l'ÜEMES SATURNIENS Devant lui, comme il sied aux
anciennes peintures, Fourmille de pensers énormes d'aventures. Et le front,
large et pur, sillonné d'un grand pli. Sans doute de projets formidables
rempli. Médite sous la toque où frissonne une plume S'élançant hors d'un
nœud de rubis qui s'allume. % Digitized by Google

LA MOUT DE PHILIPPE 11 .1 Louis-Xavier de Ricard. Le
couclier d'un soleil de septembre ensanglante La plaine morne et Tupre
arête des sierras Et de la brume au loin l'installation lente. Le Euadarraina
pousse entre les sables ras Son flot hdtif qui va rédéliissant par places
Quelques oliviers nains tordant leurs maigres bras. Le grand vol anguleux
des éperviers rapaces Haye à l'ouest le ciel mat et rouge qui brunit, b^leur
cri rauque grince à travers les espaces. Despotique, et dressant au-devant du
zénith L'enUissement brutal de ses tours octogones, L'Escorial étend son
orgueil de granit. Les murs carrés, percés de vitraux monotones. Montent
droits, blancs et nus, sans autres ornements Que quelques grils sculptés
qu'alternent des couronnes.

68 POÈMES SATURNIENS Avec des bruits pareils aux rudes
hurlements D'un ours que des bergers navrent de coups de pioches Et dont
l'écho redit les râles alarmants, Torrent de cris roulant ses ondes sur les
roches, Et puis s'évaporant en de murmures longs, Sinistrement dans l'air,
du soir, tintent les cloches. Par les cours du palais, on l'ombre met ses
plombs. Circule — tortueux serpent hiératique — Une procession de
moines aux frocs blonds Qui marchent un par un, suivant l'ordre ascétique,
Et qui, pieds nus, la corde aux reins, un cierge en main, Ululent d'une voix
formidable un cantique. — Qui donc ici se meurt? Pour qui sur le chemin
Cette paille épandue et ces croix long-voilées Selon le rituel catholique
romain ? — La chambre est haute, vaste et sombre. Niellées, Les portes
d'acajou massif tournent sans bruit. Leurs serrures étant, comme leurs
gonds, huilées. Une vague rougeur plus triste que la nuit Filtre à rais indécis
par les plis des tentures A travers les vitraux où le couchant reluit. Digitized
by Google

POÈMES SATURNIENS 69 « \ Et fait papilloter sur les
architectures, A l'angle des objets, dans l'ombre du plafond, Ce halo
singulier qu'ont voit dans les peintures. Parmi le clair-obscur transparent et
profond S'agitent effarés des hommes et des femmes A pas furtifs, ainsi que
les hyènes font. Riches, les vêtements des seigneurs et des dames Velours
panne, satin soie, hermine et brocart. Chantent l'ode du luxe en chatoyantes
gammes. Et, trouant par éclairs distancés avec art L'opaque demi-jour, les
cuirasses de cuivre Des gardes alignés scintillent de trois quart. Un homme
en robe noire, à visage de guivre. Se penche, en caressant de la main ses
fémurs. Sur un lit, comme l'on se penche sur un livre. Des rideaux de drap
d'or roides comme des murs Tombent d'un dais de bois d'ébène en droite
ligne. Dardant à temps égaux l'œil des diamants durs. Dans le lit, un
vieillard d'une maigreur insigne Egrène un chapelet, qu'il baise par
moment. Entre ses doigts crochus comme des brins de vigne

70 POÈMES SATURNIENS Ses lèvres font ce sourd et long
marmottomenf, Dernier signe de vie et premier d'agonie, — Et son haleine
pue épouvantablement. Dans sa barbe couleur d'amarante ternie, Parmi ses
cheveux blancs où luisent des tons roux Sous son linge bordé de dentelle
jaunie. Avides, empressés, fourmillants, et jaloux De pomper tout le sang
malsain du mourant fauve. En bataillons serrés vont et viennent les poux. ‘
C’est le Roi, ce mourant qu’assiste un miré chauve. Le Roi Pliilippe Deux
d’Espagne, — Saluez ! Et l’aigle autrichien s’effare dans l’alcôve. Et de
grands écussons, aux murailles cloués, Rillent, cl maints drapeaux où
l’oiseau noir s’étale Pendent deçà delà, vaguement remués !... — İ.a porte
s’ouvre. Un flot de lumière brutale Jaillit soudain, déferle et bientôt s’établit
Par l’ampleur de la chambre en nappe horizontale : Porteurs de torches,
roux, et que l’extase emplit, Entrent dix capucins qui restent en prière : Un
d’entre eux se détache et marclie droit au lit. Digitized by Google

P O K M K S S A T U n N I E N S Il est grand, jeune et maigre, et son pas est de pierre Et les élancements farouches de la Foi Rayonnent à travers les cils de sa paupière ; Son pied ferme et pesant et lourd, comme la Loi, Sonne sur les tapis, régulier, emphatique ; Les yeux baissés en terre, il marche droit au Roi. Et tous sur son trajet dans un geste extatique S'agenouillent, frappant trois fois du poing leur sein, Car il porte avec lui le sacré Viatique. Du lit s'écarte avec respect le matassin, Le médecin du corps, en pareille occurrence, Devant céder la place. Ame, à ton médecin. ï.a figure du Roi, qu'étire la souffrance, A l'approche du fray se rassérène un peu. Tant la religion est grosse d'espérance ! Le moine, cette fois, ouvrant son œil de feu, • Tout brillant de pardons mêlés à des reproches. S'arrête, messenger des justices de Dieu. — Sinistrement dans l'air du soir tintent les cloches. Et la Confession commence. Sur le flanc Se retournant, le roi, d'un ton sourd, bas et grêle, ✓ Parle de feux, de juifs, de bûchers et de sang.

POÈMES SATURNIENS 72 — « Vous repentiriez-vous par
hasard de ce zèle ? U Brûler des juifs, mais c'est une dilection ! « Vous
fûtes, ce faisant, orthodoxe et fidèle. » — Et, se pétrifiant dans l'exaltation,
Le Révérend, les bras croisés en croix, tête dressée. Semble l'esprit sculpté
de l'Inquisition. Ayant repris haleine, et d'une voix cassée, Péniblement, et
comme arrachant par lambeaux En remords douloureux du fond de sa
pensée, Le Roi, dont la lueur tragique des flambeaux Eclaire le visage
osseux et le front blême. Prononce ces mots; Flandre, Albe, morts, sacs,
tombeaux. - « Les Flamands, révoltés contre l'Eglise même, ((Furent très
justement punis, à votre los, « Et je m'étonne, ô Roi, de ce doute suprême.
<c Poursuivez. » — Et le roi parla de don Carlos. Et deux larmes coulaient
tremblantes sur sa joue Palpitante et collée affreusement à l'os. — « Vous
déplorez cet acte, et moi je vous en loue! « L'Infant, certes, était coupable
au dernier point, « Ayant voulu tirer l'Espagne dans la boue Digitized by
Google

POÈMES SATURNIENS 73 « De l'hérésie anglaise, et de plus
n'ayant point « Frémi de conspirer — ô ruses abhorrées ! — « Et contre un
Père, et contre un Maître, et contre un Oint ! » — Le moine ensuite dit les
formules sacrées Par quoi tous nos péchés nous sont remis, et puis, Prenant
l'Hostie avec ses deux mains timorées. Sur la langue du Roi la déposa. Tous
bruits Se sont tus, et la Cour, pliant dans la détresse. Pria, muette et pdle, et
nul n'a su depuis Si sa prière fut sincère ou bien traîtresse. — Qui dira
lespensers obscurs que protégea Ce silence, brouillard complice qui se
dresse? — Ayant communiqué, le Roi se replongea Pans l'ampleur des
coussins, et la béatitude De l'Absolution reçue ouvrant déjà L'œil de son
âme au jour clair de la certitude. Épanouit ses traits en un sourire exquis
Qui tenait de la fièvre et de la quiétude. Et tandis qu'alentour ducs, comtes
et marquis. Pleins d'angoisses, fichaient leurs yeux sous la courtine, L'âme
du Roi montait aux cieux conquis. f Digitized by Google

74 P O K M E S S A T ü I \ N 1 E N S Puis le rAle des morts hurla
dans la poitrine De Tauguste malade avec des sursauts fous : Tel l'ouragan
passe à travers une ruine. Et puis, plus rien ; et puis, sortant par mille trous,
Ainsi que des serpents frileux de leur repaire. Sur le corps froid les vers se
mêlèrent aux poux. — Philippe Deux était à la droite du Père. Digitized by
Google

ÉPILOGUE I Le soleil, moins ardent, luit clair au ciel moins dense. Balancés par un vent automnal et berceur, Les rosiers du Jardin s'inclinent en cadence. L'atmosphère ambiante a des baisers de sœur. La Nature a (juillé pour cette fois son trône De splendeur, d'ironie et de sérénité : Clémentine, elle descend, par ram)]leur de l'air Jaune, Vers riomme, son sujet pervers et révolté. Du pan de son manteau que l'abîme constelle. Elle daigne essuyer les moiteurs de nos fronts, Et .son Ame éternelle et .sa forme immortelle Donnent calme et vigueur à nos cœurs mous et prompts.

7G POÈMES SATURNIENS Le frais balancement des ramures
chenues, l'horizon élargi plein de vagues chansons, Tout, jusqu'au vol
joyeux des oiseaux et des nues. Tout aujourd'hui console et délivre. —
Pensons. Il Donc, c'en est fait. Ce livre est clos. Chères Idées Qui rayiez
mon ciel gris de vos ailes de feu Dont le vent caressait mes tempes
obsédées. Vous pouvez re voler devers l'Infini bleu! Et toi, Vers qui tintais,
et toi. Rime sonore, Et vous. Rythmes chanteurs, et vous, délicieux
Ressouvenirs, et vous, Rêves, et vous encore. Images qu'évoquaient mes
désirs anxieux. Il faut nous séparer. Jusqu'aux jours plus propices Où nous
réunira l'Art, notre maître, adieu. Adieu, doux compagnons^ adieu,
charmants complices! Vous pouvez revoler devers l'Infini bleu. Aussi bien,
nous avons fourni notre carrière Et le jeune étalon de notre bon plaisir. Tout
affolé qu'il est de sa course première, A besoin d'un peu d'ombre et de
quelque loisir. Digitized by Google

1> 0 E M K s SATURNIENS 77 — Car toujours nous t'avons
fixée, ô Poésie, Notre astre unique et notre unique passion, T'ayant seule
pour guide et compagne choisie. Mère, et nous méfiant de l'Inspiration. Ili
Ah ! l'Inspiration superbe et souveraine, L'Égérie aux regards lumineux et
profonds, Le Genium commode et l'Eralo soudaine, L'Ange des vieux
tableaux avec des ors au fond, La Muse, dont la voix est puissante sans
doute, Puisqu'elle fait d'un coup dans les premiers cerveaux. Comme ces
pissenlits dont s'émaille la route, Pousser tout un jardin de poèmes
^nouveaux. La Colombe, le Saint-Esprit, le saint délire, Les Troubles
opportuns, les Transports complaisants, Gabriel et son luth, Apollon et sa
lyr*e< Ah! l'Inspiration, on l'invoque à seize ans! Ce qu'il nous faut à nous,
les Suprêmes Poètes Qui vénérons les Dieux et qui n'y croyons pas, A nous
dont nul rayon n'auréola les têtes. Dont nulle Beatrix n'a dirigé les pas.
Digitized by Google

78 POEMES S A T U H . N 1 E . N S A nous qui ciselons les mots
comme des coupes Et qui faisons des vers émus très froidement, A nous
qu'on ne voit point les soirs aller par groupes Harmonieux au bord des lacs
et nous pdraant, Ce qu'il nous faut, à nous, c'est, aux lueurs des lampes, La
science conquise et le sommeil dompté. C'est le front dans les mains du
vieux Faust des estampes. C'est l'Obstination et c'est la Volonté ! C'est la
Volonté sainte, absolue, éternelle. Cramponnée au projet comme un noble
condor Aux flancs fumants de peur d'un buffle, et d'un coup d'aile
Emportant son trophée à travers les cieux d'or! Ce qu'il nous faut à nous,
c'est l'élude sans trêve, C'est l'effort inouï, le combat non pareil. C'est la
nuit, l'épre nuit du travail, d'où se lève Lentement, lentement, l'Œuvre,
ainsi qu'un soleil! Libre à nos Inspirés, cœurs (|u'une œillade enflamme.
D'abandonner leur être aux vents comme un bouleau : Pauvres gens! l'Art
n'est pas d'éparpiller son àme : Est-elle en marbre, ou non, la Vénus de
Milo ? jNous donc, sculptons avec le ciseau des Pensées l.e bloc vierge du
Beau, Paros immaculé. Digitized by Google

P U EM ES SATUHN1^^>^ .7 y Et faisons-en surgir sous nos
mains empressées Quelque pure statue au péplos étoilé, A(in ({u'un jour,
frappant de rayons gris et roses I.e chef-d'œuvre serein, comme un nouveau
Memiion 1/Aube-Postérité, fille des Temps moroses. Fasse dans l'air futur
retentir notre nom! % Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

FÊTES GALANTES Digitized by Google

CLAIR DE LUNE Votre âme est un paysage choisi Que vont
charmants masques et bergamasques. Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques. Tout en chantant sur le mode
mineur L'amour vainqueur et la vie opportune, Ils n'ont pas l'air de croire à
leur bonheur Et leur chanson se mêle au clair de lune, Au calme clair de
lune triste et beau, Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres Et sangloter
d'extase les jets d'eau. Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

PANTOMIME Pierrot, qui n'a rien d'un Glitandre, Vide un flacon sans plus attendre, Et, pratique, entame un pûté. Cassandre, au fond de l'avenue. Verso une larme méconnue Sur son neveu déshérité. Ce faquin d'Arlequin combine 1/enlèvement de Colombine Et pirouelte quatre fois. Colombine rêve, surprise De sentir un cœur dans la brise Et d'entendre en son cœur des voix.

sua L'HERBE L'abbé divague. — Et toi, marquis, Tu mets de travers ta perruque. — Ce vieux vin de Chypre est exquis Moins, Camargo, que votre nuque. — Ma flamme... — Do, mi, sol, la, si. — L'abbé, ta noirceur se dévoile. — Que Je meure. Mesdames, si Je ne vous décroche une étoile. — Je voudrais être petit chien î — Embrassons nos bergères, l'une Après l'autre. — Messieurs, eh bien? — Do, mi, sol. — Hé! bonsoir la Lune!

L'ALLÉE Fardée et peinte comme au temps des bergeries, Frêle
parmi les nœuds énormes de rubans, Elle passe, sous les ramures
assombries. Dans l'allée où verdit la mousse des vieux bancs, Avec mille
façons et mille afféteries Qu'on garde d'ordinaire aux perruches chéries.. Sa
longue robe à queue est bleue, et l'éventail Qu'elle froisse en ses doigts
fluets aux larges bagues S'égaie en des sujets érotiques, si vagues Qu'elle
sourit, tout en rêvant, à maint détail. — Blonde en somme. Le nez mignon
avec la bouche Incarnadine, grasse, et 'divine d'orgueil Inconscient. —
D'ailleurs plus fine que la mouche Qui ravive l'éclat un peu niais de l'œil.

A LA PROMENADE Le ciel si paie et les arbres si grêles
Semblent sourire à nos costumes clairs Qui vont flottant légers avec des airs
De nonchalance et des mouvements d'ailes. Et le vent doux ride l'humble
bassin, Et kl lueur du soleil qu'atténue L'ombre des bas tilleuls de l'avenue
Nous parvient bleue et mourante à dessein. Trompeurs exquis et coquettes
charmantes, Cœurs tendres mais affranchis du serment. Nous devisons
délicieusement. Et les amants lutinent les amantes De qui la main
imperceptible sait Parfois donner un soufflet qu'on échange Contre un
baiser sur l'extrême phalange Du petit doigt, et comme la chose est

88 FÊTES GALANTES Immensément excessive et farouclie, On
est puni par un regard très sec, Lequel contraste, au demeurant, avec La
moue assez clémente de la bouche. Digitized by Google

DANS LA GKOTTL l.ii, je me tue à vos genoux! Car ma détresse
est iilinie. Et la tigresse épouvantable d'Hyrkanie Est une agnelle au prix
de vous. Oui, céans, cruelle Clymène, Ce glaive qui, dans maints combats,
Mit tant de Scipions et de Cyrus à bas. Va finir ma vie et ma peine ! Ai-je
même besoin de lui Pour descendre aux Champs-Elysées? Amour perça-t-il
pas de flèches aiguisées Mon cœur, dès que votre œil m'eût lui

LES INGÉNUS Les hauts talons luttaienent avec les longues jupes,
En sorte que, selon le terrain et le vent. Parfois luisaient des bas de jambe,
trop souvent Interceptés! — et nous aimions ce jeu de dupes. Parfois aussi
le dard d'un insecte jaloux Inquiétait le col des belles, sous les branches. Et
c'était des éclairs soudains de nuques blanches Et ce régal comblait nos
jeunes yeux de fous. Le soir tombait, un soir équivoque d'automne : Les
belles, se pendant rêveuses à nos bras. Dirent alors des mots si spécieux,
tout bas. Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

CORTÈGE Un singe en veste de brocart Trotte et gambade
devant elle Qui'froisse un mouchoir de dentelle Dans sa main gantée avec
art, Tandis qu'un négrillon tout rouge Maintient à tour de bras les pans De
sa lourde robe en suspens, Attentif à tout pli qui bouge; Le singe ne perd
pas des yeux La gorge blanche de la dame. Opulent trésor que réclame Le
torse nu de l'un des dieux;

02 F K T K îj UAL A .N T K S Le négrillon parfois soulève Plus
haut qu'il ne faut, l'aigreliai, Son fardeau somptueux, afin De voir ce dont la
nuit il rêve ; Elle va par les escaliers, Et ne paraît pas davantage Sensible à
l'insolent suffrage De ses animaux familiers. Digitized by Google

LES COQUILLAGES Chaque coquillage incrusté Dans la grotte
où nous nous ainiilmos A sa particularité 1/un a la pourpre de nos âmes
Dérobée au sang de nos cœurs Quand je brûle eifjue tu t'entlammes; Cet
autre afl'ecte tes langueurs Et tes pâleurs alors que, lasse, Tu m'en veux de
mes yeux moqueurs Celui-ci contrefait la grâce De ton oreille, et celui-là Ta
nuque rose, courte et grasse; Mais un, entre autres, me troubla.

EN PATINANT Nous fûmes dupes, vous et moi, De manigances
mutuelles. Madame, à cause de l'émoi Dont rÉté férut nos cervelles. Le
Printemps avait bien un peu Contribué, si ma mémoire Est bonne, à
brouiller notre jeu. Mais que d'une façon moins noire! Car au printemps
l'air est si frais Qu'en somme les roses naissantes, Qu'Amour semble
entr'ouvrir exprès. Ont des senteurs presque innocentes Et même les lilas
ont beau Pousser leur haleine poivrée. Dans l'ardeur du soleil nouveau, Cet
excitant au plus récréé,

FÊTES GALANTES 95 Tant le zéphir souffle, moqueur,
Dispersant l'aphrodisiaque Effluve, en sorte que le cœur Chôme et que
même l'esprit vaque, Et qu'émoustillés, les cinq sens Se mettent alors de la
fête, Mais seuls, tout seuls, bien seuls et sans Que la crise monte à la tête.
Ce fut le temps, sous de clairs ciels (Vous en souvenez-vous. Madame?),
Des baisers superficiels Et des sentiments à fleur d'âme. Exempts de folles
passions. Pleins d'une bienveillance amène. Comme tous deux nous
jouissions Sans enthousiasme — et sans peine ! Heureux instants 1 — mais
vint l'Été : Adieu, rafraîchissantes brises ? Un vent de lourde volupté
Investit nos âmes surprises. Des fleurs aux calices vermeils Nous lancèrent
leurs odeurs mûres. Digitized by Google

90 FÊTES GALANTES Et partout les mauvais conseils

Tombèrent sur nous des ramures. Nous cédâmes à tout cela, Et ce fut un bien ridicule Vertigo qui nous affola Tant que dura la canicule. Rires oiseux, pleurs sans raisons. Mains indéfiniment pressées. Tristesses moites, pâmoisons. Et quel vague dans les pensées! I/automne heureusement, avec Son Jour froid et ses bises rudes, Vint nous corriger, bref et sec, De nos mauvaises habitudes, Et nous induisit brusquement En l'élégance réclamée De tout irréprochable amant Comme de toute digne aimée... Or cet Hiver, Madame, et nos Parieurs tremblent pour leur bourse, Et déjà les autres traîneaux Osent nous disputer la course. Digitized by Google

F K ï F> S r, A I. A N T K S 97 Les deux mains dans votre
manchon, Tenez-vous bien sur la banquette Et filons ! — et bientôt
Fancion Nous fleurira quoiqu'on caquette ! DIgitized by Google

FANTOCHES Scaramouche et Pulcinella, Qu'un mauvais dessein
rassembla, fiesticulent, noirs sur la lune. Cependant l'excellent docteur
Bolonais cueille avec lenteur Des simples parmi l'herbe brune. Lors .sa
fille, piquant minois, Sous la charmille en tapinois Se glisse demi-nue, en
quête De son beau pirate espagnol, Dont un langoureux rossignol Clame la
détresse à tue-tête.

GYTHÈRE Un pavillon à claires-voies Abrite doucement nos
joies Qu'éventent des rosiers amis ; L'odeur des roses, faible, grâce Au vent
léger d'été qui passe, Se mêle aux parfums qu'elle a mis Comme ses yeux
l'avaient promis. Son courage est grand et sa lèvre Communique une
exquise lievre ; Et l'Amour comblant tout, hormis La Faim, sorbets et
confitures Nous préservent des courbatures.

EN BATEAU L'étoile du berger tremblote Dans l'eau plus noire
et le pilote Cherche un Jiriquet dans sa culotte. C'est l'instant, Messieurs,
ou jamais, D'être audacieux, et je mets Mes deux mains partout désormais!
Le chevalier Atys qui gratte Sa guitare, à Chloris l'ingrate Lance une
œillade scélérate. L'abbé confesse bas Églé, Et ce vicomte déréglé Des
champs donne à son cœur la clé. Cependant la lune se lève Et l'esquif en sa
course brève File gaîment sur l'eau qui rêve.

LE FAUNE Un vieux luuae de terre cuite Rit au centre des
boulingrins, Présageant sans doute une suite Mauvaise à ces instants sereins
Qui m'ont conduit et t'ont conduite, Mélancoliques pèlerins, Jusqu'à cette
heure dont la fuite Tournoie au son des tambourins.

MANÜOLLNK Les donneurs de sérénades Et les belles
écoutteuses Echantent des propos fades Sous les ramures chanteuses. C'est
ïircis et c'est Aminte, Et c'est l'éternel Clitandre, Et c'est Dainis (jui pour
mainte Cruelle fait maint vers tendre. Leurs courtes vestes île soie, Leurs
longues robes à queues, Leur élégance, leur joie Et leurs molles ombres
bleues, Tourbillonnent dans l'extase D'une lune rose et grise, Et la
mandoline jase Parmi les frissons de brise.

A GLYMENE Mystiques barcarolles, Romances sans paroles,
Chère, puisque tes yeux. Couleur des cieux. Puisque ta voix, étrange Vision
(qui dérange Et trouble l'horizon . De ma raison, Puisque l'arome insigne
De ta pureté de cygne Et puisque la candeur De ton odeur, Ah ! puisque
tout ton être, Musique qui pénètre, Nimbes d'anges défunts. Tons et
parfums,

104 FÊTES GALANTES A sur d'almes cadences En ses
correspondances, Induit mon cœur subtil, Ainsi soit-il I Digitized by
Google

LETTRE K
loigné de vos yeux, Madame, par des soins Impérieux
(j'en prends tous les dieux à témoins), Je languis «H je meurs, comme c'est
ma coutume En pareil cas, et vais, le cœur plein d'amertume, A travers des
soucis où votre >ombre me suit, Le jour dans mes pensées, dans mes rêves
la nuit. Et la nuit et le jour adorable. Madame î Si bien qu'enfin, mon corps
failant place à mon àine. Je deviendrai fantôme à mon tour aussi, moi. Et
qu'alors, et parmi le lamentable émoi Des enlacements vains et des #<*sirs
sans nombre. Mon ombre se fondra. à jamais en notre ombre. # En
attendant, je suis, très chère, ton valet. Tout se comporte-t-il là-bas comme
il te plaît, Ta perruche, ton chat, ton chien ? La com[]agnie Est-elle toujours
belle, et cette Silvanie

100 VKTKS ('.ALAN T ES Dont j'eusse aimé l'œil noir si le tien
irétiil hleu, Kt qui parfois me lit des signes, palsambleu î Te sert-elle
toujours de douce confidente? Or, Madame, un projet impatient me hante
De conquérir le monde et tous ses trésors pour Mettre à vos pieds ce gage
— indigne — d'un amour Égal à toutes les flammes les plus célèbres Qui
des grands cœurs aient fait resplendir les ténèbres. Cléopâtre fut moins
aimée, oui, sur ma foi! Par Marc-Antoine et par César que vous par moi,
N'en doutez pas. Madame, et je saurai combattre Comme César pour un
sourire, ô Cléopâtre, Et comme Antoine fuir au seul prix d'un baiser. 0 Sur
ce, très chère, adieu. Car voilà trop causer, Elle temps que Poi perd à lire
une missive N'aura jamais valu la peine qu'on l'écrive. Digitized by
Google

LES INDOLENTS Bah î malgré les destins jaloux, Mourons ensemble, voulez-vous? — La proj)osition est rare. — Le rare est le bon. Donc mourons Comme dans les Décamérons. — Ili ! hi ! hi ! quel amant bizarre' — Bizarre, je ne sais. Amant Irréprochable, assurément. Si vous voulez, mourons ensemble ? — Monsieur, vous raillez mieux encor Que vous n aimez, et parlez d'or ; Mais taisons-nous, si bon vous semble?

108 FKTKS <; A L A N T E S Si bien que ce soir-là Tircis Et
Dorimène, à deux assis Non loin de deux silvains hilares, Eurent
l'inexpiable tort ü'ajourner une exquise mort. Hi ! hi ! hi ! les amants
bizarres ! DIgitized by Google

GOLOMBÏNE Léandre le sot, Pierrot qui d'un saut De puce
Franchit le buisson, Cassandre sous son Capuce, Arlequin aussi, Cet
aigrefin si Fantasque Aux costumes fous, Ses yeux luisants sous Son
masque, — Do, mi, sol, mi, fa, — Tout ce monde va, Rit, chante Et danse
devant Une belle enfant Mf^chante

110 FKTKS UALANTKS Dont les yeux pervers ('.omme les
yeux vorls Des chattes (iïirdenl ses appas VA disent : « A bas Les pattes ! »
— Eux ils vont toujours ! Fatidique cours Dos astres, Oh ! dis-moi vers
quels Mornes ou cruels Désastres L'implacable enfant, ' Preste et relevant
Ses jupes, La rose au chapeau. Conduit son troupeau De dupes? Digitized
by Google

L'AMOUR PAR TERRE Le vent de l'autre nuit a jeté bas
l'Amour Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc, Souriait en bandant
malignement son arc. Et dont l'aspect nous fit tant songer tout un jour ! Le
vent de l'autre nuit l'a Jeté bas ! Le marbre Au souffle du matin tournoie,
épars. C'est triste De voir le piédestal, où le nom de l'artiste Se lit
péniblement parmi l'ombre d'un arbre. Oh ! c'est triste de voir debout le
piédestal Tout seul ! et des pensers mélancoliques vont Et viennent dans
mon rêve où le chagrin profond Évoque un avenir solitaire et fatal. Oh !
c'est triste ! — Et toi-même, est-ce pas ? es touchée D'un si dolent tableau,
bien que ton œil frivole S'amuse au papillon de pourpre et d'or qui vole Au-
dessus des débris dont l'allée est jonchée.

EN SOURDINE Calmes dans le demi-jour Que les branches
hautes font, Pénétrons bien notre amour De ce silence profond. Fondons nos
Ames, nos cœurs Et nos sens extasiés. Parmi les vagues langueurs Des pins
et des arbousiers. Ferme tes yeux à demi. Croise tes bras sur ton sein. Et de
ton cœur endormi (.basse à jamais tout dessein. ' l.aissons-nous persuader
Au souffle berceur et doux (lui vient à tes pieds rider l.es ondes de gazon
roux.

The text on this page is estimated to be only 25.21% accurate

I HTES G.VLA.MKS 113 Et (juaQil, solennel, le soir Des chênes
noirs tombera, Voix de notre désespoir. Le rossignol chantera. Digitized by
Google

COLLOQUE SENTIMENTAL Dans le vieux parc solitaire et glac[^]* Deux formes ont tout à l'heure passé. Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles V Lt l'on entend à peine leurs paroles. Dans le vieux parc solitaire et glacé Deux spectres ont évoqué le passé. — Te souvient-il de notre extase ancienne ? — Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne — Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom? Toujours vois-tu mon âme en rêve? — Non. — Ah ! les beaux jours de bonheur indicible Où nous joignons nos bouches ! — C'est possible.

FÊTES UALA.NTES 115 Uu'il était bleu, le ciel, et grand
l'espoir ! — L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir. Tels ils marchaient dans
les avoines folles, Et la nuit seule entendit leurs paroles. DIgitized by
Google

LA BONNE CHANSON

I I.e soleil du matin doucement chauffe et dore. Les seigles et les blés tout humides encore, « Et Tazur a gardé sa fraîcheur de la nuit. 1/on sort sans autre but que de sortir; on suit, Le long de la rivière aux vagues herbes jaunes. Un chemin de gazon que bordent de vieux aunes. L'air est vif. Par moments un oiseau vole avec Quelque fruit de la haie ou quelque paille au bec, Et son rellet dans l'eau survit à son passage. C'est tout. Mais le songeur aime ce paysage Dont la claire douceur a soudain caressé Son rêve de bonheur adorable, et bercé Le souvenir charmant de cette jeune fille. Blanche apparition qui chante et qui scintille. Dont rêve le poète et que l'homme chérit, Évocjuant en ses vœux dont peut-être on sourit La Compagne qu'entin il a trouvée, et l'ame Que son Ame depuis toujours pleure et réclame.

Toute grâce et toutes nuances Dans l'éclat doux de ses seize ans,
Elle a la candeur des enfances Et les manges innocents. Ses yeux qui sont
les yeux d'un ange, Savent pourtant, sans y penser, Eveiller le désir étrange
D'un immatériel baiser. Et sa main, à ce point petite* Qu'un oiseau-mouche
n'y tiendrait, Captive, sans espoir de fuite. Le cœur pris par elle en secret.
L'intelligence vient chez elle En aide à l'lrie noble; elle est Pure autant que
spirituelle : Ce qu'elle a dit, il le fallait !

LA no N NE CHANSON 121 Kt si la sottise ramiise Et la fait rire
sans pilié, Elle serait, ('tant la nnis(\ Clémente jusqu'à l'amitié. Jusqu'à
l'amour — qui sait ? peut-être, A l'égard d'un poète é[)ris Qui mendierait
sous sa fenêtre, l/audacieux ! un digne prix De sa chanson bonne ou
mauvais»' ! Mais témoignant sincèrement, Sans fausse note et sans fadaise,
Du doux mal qu'on souffre en aimant.

III En robe grise et verte avec des rucles, ' Un Jour de juin que
j'étais soucieux, Elle apparut souriante à mes yeux Qui l'admiraient sans
redouter d'embûches Elle alla, vint, revint, s'assit, parla, F.égère et grave,
ironique, attendrie : Et je sentais en mon âme assombrie Comme un joyeux
reflet de tout cela; Sa voix, étant de la musique fine. Accompagnait
délicieusement l'esprit sans fiel de son babil charmant Où la gaîté d'un
cœur bon se devine. Aussi soudain fus-je, après le semblant D'une révolte
aussitôt étouffée. Au plein pouvoir de la petite Fée Que depuis lors je
supplie en tremblant. Digitized by Google

IV Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore, Puisque, après m'avoir fui longtemps, l'espoir vent bien Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore, Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien, C'en est fait à présent des funestes pensées. C'en est fait des mauvais rêves, ah ! c'en est fait Surtout de l'ironie et des lèvres pincées Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait. Arrière aussi les poings crispés et la colère A propos des méchants et des sots rencontrés ; Arrière la rancune abominable ! arrière L'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés ! Car je veux, maintenant qu'un Être de lumière A dans ma nuit profonde émis cette clarté D'une amour à la fois immortelle et première, De par la grâce, le sourire et la bonté, Digitized by Google

124 LA MON N K CHANSON Je veux, guidé par vous, beaux
yeux aux flammes douces Par toi conduit, d main où tremblera ma main.
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses Ou que rocs et
cailloux encombrent le chemin ; Oui, je veux marcher droit et calme dans la
Vie, Vers le but où le sort dirigera mes pas. Sans violence, sans remords et
sans envie. (Je sera le devoir heureux aux gais combats. Et comme, pour
bercer les lenteurs de la route. Je chanterai des airs ingénus, je me dis
Ou'elle m'écouterà sans déplaisir sans doute ; Et vraiment je ne veux [>as
d'autni Paradis.

Avant que lu ne t'en ailles, IMie étoile du matin, — Mille cailles
Chantent, chantent dans le thvni. — Tourne devers le j3oète, Dont les yeux
sont pleins d'amour, — I/alouette Monte au ciel avec le jour. — Tourne ton
regard (jpie noie L'aurore dans son azur; — Quelle joie Parmi les champs
de blé mûr! — Puis fais luire ma pensée Là-bas, — bien loin, oh ! bien loin!
— La rosée Calment brille sur le foin. ■ —

LA UÛNNE CHANSON Dans le doux rêve où s'agite Ma vie
endormie encor... — Vite, vite, Car voici le soleil d'or. — Digitized by
Google

La luue blanche Luit dans les bois; De chaque branche Part une
voix Sous la ramée... O bien-aiinée. L'étang reflète, Profond miroir, La
silhouette Du saule noir Où le vent pleure... Uévons, c'est l'heure.

The text on this page is estimated to be only 17.16% accurate

128 LA BON N K CHANSON Tn vaste et tendre Apaisement
Semble descendre Du firinainent Hue l'astre irise... (^est l'heure exijuisse.
DIgitized by Google

Le paysage dans le cadre des portières Court furieusement, et des plaines entières Avec de l'eau, des blés, des arbres et du ciel Vont s'engouffrant parmi le tourbillon cruel Où tombent les poteaux minces du télégraphe Dont les fils ont l'allure étrange d'un paraphe. Une odeur de charbon qui brûle et d'eau qui bout. Tout le bruit que feraient mille chaînes au bout Desquelles hurleraient mille géants qu'on fouette; Et tout à coup des cris prolongés de chouette. — — Que me fait tout cela, puisque j'ai dans les yeux La blanche vision qui fait mon cœur joyeux, Puisque la douce voix pour moi murmure encore, Puisque le Nom si beau, si noble et si sonore Se mêle, pur pivot de tout ce tournoiement, Au rythme du wagon brutal, suavement. 9

vin Une Sainte en son auréole, Une Châtelaine en sa tour, Tout ce
que contient la parole Humaine de grâce et d'amour; La note d'or que fait
entendre Un cor dans le lointain des bois, Mariée à la fierté tendre Des
nobles Dames d'autrefois ! Avec cela le charme insigne D'un frais sourire
trionphant Éclos dans des candeurs de cygne Et des rougeurs de femme-
enfant ; Des aspects nacrés, blancs et roses, Un doux accord patricien. Je
vois, j'entends toutes ces choses Dans son nom Carlovingien. Digitized by
Google

IX Son bras droit, dans un geste aimable de douceur, Repose
autour du cou de la petite sœur. Et son bras gauche suit le rythme de la jupe.
A cour sûr une idée agréable l'occupe. Car ses yeux si francs, car sa bouche
qui sourit. Témoignent d'une joie intime avec esprit. Oh! sa pensée exquise
et fine, quelle est-elle? Toute mignonne, tout aimable, et toute belle. Pour ce
portrait, son goût infailible a choisi pose la plus simple et la meilleure aussi
: Debout, le regard droit, en cheveux; et sa robe Est longue juste assez pour
qu'elle ne dérobe Qu'à moitié sous ses plis jaloux le bout charmant D'un
pied malicieux imperceptiblement. Digitized by Google

X
Quinze longs jours encore et plus de six semaines Déjà Certes,
parmi les angoisses humaines La plus dolente angoisse est celle d'être loin.
On s'écrit, on se dit comme on s'aime ; on a soin D'évoquer chaque jour la
voix, les yeux, le geste De l'être en qui l'on mit son bonheur, et l'on reste
Des heures à causer tout seul avec l'absent. Mais tout ce que l'on pense et
tout ce que l'on sent. Et tout ce dont on parle avec l'absent, persiste A
demeurer blafard et fidèlement triste. Oh ! l'absence! le moins clément de
tous les maux¹ Se consoler avec des phrases et des mots. Puiser dans
l'infini morose des pensées De quoi vous rafraîchir, espérances lassées, Et
n'en rien remonter que de fade et d'amer ! Puis voici, pénétrant et froid
comme le fer. Digitized by Google

LA BONNE CHANSON J 33 Plus rapide que les oiseaux et que
les balles Et que le vent du sud en mer et ses rafales Et portant sur sa pointe
aiguë un fin poison, Voici venir, pareil aux flèches, le soupçon Décoché par
le Doute impur et lamentable. Est-ce bien vrai ? tandis qu'accoudé sur ma
table Je lis sa lettre avec des larmes dans les yeux. Sa lettre, où s'étale un
aveu délicieux. N'est-elle pas alors distraite en d'autres choses? Qui sait?
Pendant qu'ici, pour moi, lents et moroses Coulent les jours, ainsi qu'un
fleuve au bord flétri. Peut-être que sa lèvre innocente a souri ? Peut-être
qu'elle est très joyeuse et qu'elle oublie? V Et je relis sa lettre avec
mélancolie. Digitized by Google

XI La dure épreuve va liiir : Mon cœur, souris à raveiir. Ils sont
passés les jours d'alarmes Où j'étais triste jusqu'aux larmes. Ne suppute
plus les instants, Mon âme, encore un peu de temps. J'ai tu les paroles
amères Et banni les sombres chimères. .Mes yeux exilés de la voir De par
un douloureux devoir, .Mon oreille avide d'entendre I.es notes d'or de sa
voix tendre, Digitized by Google

LA BONNE CHANSON 130 Tout mon être et tout mon amour
Acclament le bienheureux jour Où, seul rêve et seule pensée, Me reviendra
la fiancée î Digitized by Google

XII Va, chanson, à lire-d'aile Au-devant d'elle, etdis-lui Bien que dans mon cœur fidèle ün rayon joyeux a lui. Dissipant, lumière sainte. Ces ténèbres de l'amour : Méfiance, doute, crainte. Et que voici le grand jour I Longtemps craintive et muette. Entendez-vous ? la gaîté Comme une vive alouette Dans le ciel clair a chanté. Va donc, chanson ingénue. Et que, sans nul regret vain. Elle soit la bienvenue Celle qui revient enfin. Digitized by Google

Xlil Hier, on parlait de choses et d'autres, Et mes yeux allaient
recherchant les vôtres, Et votre regard recherchait le mien Tandis que
courait toujours l'entretien. Sous le sens banal des phrases pesées Mon
amour errait après vos pensées ; Et quaiqd vous parliez, à dessein distrait Je
prêtais l'oreille à votre secret: Car la voix, ainsi que les yeux de Celle Qui
vous fait joyeux et triste décèle. Malgré tout effort morose et rieur. Et met
en plein jour l'être intérieur. Digitized by Google

138 LA BONNE CHANSON Or, hier, je suis parti plein d'ivresse
: Kst-ce un espoir vain que mon cœur carresse. Un vain espoir, faux et doux
compagnon? Oh î non ! n'est-ce pas? n'est-ce pas que non? Digitized by
Google

iXl V Le foyer, la lueur éloitée Ue la lampe ; La rêverie avec le
doigt contre la U?mpe Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés : '
L'heure du thé fumant et des livres fermés ; La douceur de sentir la fin de la
soirée ; La fatigue charmante et l'attente adorée De l'ombre nuptiale et de la
douce nuit, Oli ! tout cela, mon rêve attendri le poursuit Sans relâche, à
travers toutes remises vaines, Impatient des mois, furieux des semaines !
Digitized by Google

XV J'ai presque peur, en vérité, Tant je sens ma vie enlacée A la
radieuse pensée Qui m'a pris Tdme l'autre été, Tant votre image, à jamais
chère. Habite en cœur tout à vous, Mon cœur uniquement jaloux De vous
aimer et de vous plaire ; Et je tremble, pardonnez-moi D'aussi franchement
vous le dire, A penser qu'un mot, un sourire De vous est désormais ma loi.
Et qu'il vous suffirait d'un geste. D'une parole ou d'un clin d'œil. Pour
mettre tout mon être en deuil De son illusion céleste. Digitized by Google

LA BONNE CHANSON 441 Mais plutôt je ne veux vous voir,
L'avenir dût-il m'être sombre Et fécond en peines sans nombre, Qu'à
travers un immense espoir, Plongé dans ce bonheur suprême De me dire
encore et toujours. En dépit des mornes retours. Que je vous aime, que je
t'aime !

XV J i.e bruit des cabarets, la fange des trottoirs, Les platanes
déchus s'effeuillant dans l'air noir, L'omnibus, ouragan de ferraille et de
boues. Qui grince, mal assis entre ses quatres roues. Et roule ses yeux verts
et rouges lentement, Les ouvriers allant au club, tout en fumant Leur brûle-
gueule au nez des agents de police. Toits qui dégouttent, murs suintants,
pavé qui glisse, Bitume défoncé, ruisseaux comblant l'égout. Voilà ma route
— avec le paradis au bout. Digitized by Google

^VII N'est-ce pas? en dépit des sots et des méchants Qui ne
manqueront pas d'envier notre joie, Nous serons fiers parfois et toujours
indulgents. N'est-ce pas? nous irons, gais et lents, dans la voie Modeste que
nous montre en souriant l'Espoir, Peu soucieux qu'on nous ignore ou qu'on
nous voie Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir. Nos deux cœurs,
exhalant leur tendresse paisible. Seront deux rossignols qui chantent dans le
soir. Quant au Monde, qu'il soit envers nous irascible Ou doux, que nous
feront ses gestes? Il peut bien S'il veut, nous caresser ou nous prendre pour
cible Unis par le plus fort et le plus cher lien. Et d'ailleurs, possédant
l'armure adamantine, Nous sourirons à tous et n'aurons peur de rien.

U4 LA BONNE CHANSON Sans nous préoccuper de ce que
nous destine Le Sort, nous marcherons pourtant du même pas, Et la main
dans la main, avec l'dme enfantine De ceux qui s'aiment sans mélange,
n'est-ce pas ? Digitized by Google

XVI 11 -Nous sommes en des temps infâmes Où le mariage des
âmes Doit sceller Tunion des cœurs; A cette heure d'affreux orages, Ce
n'est pas trop de deux courages Pour vivre sous de tels vainqueurs. En face
de ce que l'on ose Il nous siérait, sur toute chose. De nous dresser, couple
ravi Dans l'extase austère du juste Et proclamant, d'un geste auguste Notre
amour fier, comme un défi! Mais quel besoin de te le dire? Toi la bonté, toi
le sourire. N'es-tu pas le conseil aussi. Le bon conseil loyal et brave, Enfant
rieuse au penser grave, A qui tout mon cœur dit : merci ! iO Digitized by
Google

Donc, ce sera par un clair jour d'été : Le grand soleil, complice de ma joie, Fera, parmi le satin et la soie, Plus belle encore votre chère beauté; Le ciel tout bleu, comme une haute tente, Frissonnera somptueux à loîgs plis Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis L'émotion du bonheur et l'attente; Et quand le soir viendra, l'air sera doux Qui se jouera, caressant, dans vos voiles. Et les regards paisibles des étoiles Bienveillamment souriront aux époux.

XX J'allais par des chemins perfides, Douloureusement incertain.
Vos chères mains furent mes guides. Si pâle à l'horizon lointain Luisait un
faible espoir d'aurore ; Votre regard fut le matin. Nul bruit, sinon son pas
sonore, N'encourageait le voyageur. Votre voix me dit : « Marche encore! »
Mon cœur craintif, mon sombre cœur Pleurait, seul, sur la triste voie ;
L'amour, délicieux vainqueur. Nous a réunis dans la joie. ■V . Digitized by
Google

XXI L'hiver a cessé : la lumière est tiède Et danse, du sol au
firmament clair. Il faut que le cœur le plus triste cède A l'immense joie
éparse dans l'air. Même ce Paris maussade et malade Semble faire accueil
aux jeunes soleils Et, comme pour une immense accolade. Tend les mille
bras de ses toits vermeils. J'ai depuis un an le printemps dans l'âme Et le
vert retour du doux floréal, Ainsi qu'une flamme entoure une flamme. Met
de l'idéal sur mon idéal. Le ciel bleu prolonge, exhausse et couronne
L'immuable azur où rit mon amour. Digitized by Google

LA no N NE CHANSON 149 La saison est belle et ma part est
bonne, Et tous mes espoirs ont enfin leur tour. Que vienne l'été! que
viennent encore L'automne et l'hiver ! Et chaque saison Me sera charmante,
o Toi que décore Cette fantaisie et cette raison ! Digitized by Google

ROMANCES SANS PAROLES

1 I.c vent daiiR la plaine Suspend son haleine. (Fa VA UT.) (Ve-st
l'exlase langoureuse, C'est la fatigue amoureuse, C'est tous les frissons des
bois Parmi l'élreinte des brises. C'est, vers les ramures grises, I.e chœur des
petites voi.v. O le frôle et frais murmure î Cela gazouille et susure. Cela
ressemble au cri doux Que l'herbe agitée expire... Tu dirais, sous l'eau qui
vire, ï.e roulis sourd des cailloux. Cette âme qui se lamente En cette plainte
dormante. C'est la nôtre, n'est-ce pas? La mienne, dis, et la tienne. Dont
s'exhale riuimble antienne Par ce tiède soir, tout bas? Digitized by Google

II Je devine,' à travers un murmure, Le contour subtil des voix
anciennes Et dans les lueurs musiciennes. Amour pâle, une aurore fuUire !
Et mon âme et mon cœur en délire]Ve sont plus qu'une espèce d'œil
double Où tremblote à travers un jour trouble I/ariette, hélas! de toutes
lyres! O mourir de cette mort seuiette Que s'en vont, cher amour qui
t'épeures Balançant jeunes et vieilles heures! O mourir de cette
escarpolette! Digitized by Google

I III Il pleut doucement sur la ville. (Arthur Rimbaud.', 11 pleure
dans mon cœur Comme il pleut sur la ville, Quelle est cette langueur Qui
pénètre mon cœur? O bruit doux de la pluie Par terre et sur les toits! Pour
un cœur qui s'ennuie, O le chant de la pluie ! Il pleure sans raison Dans ce
cœur qui s'écœure. Quoi! nulle trahison? Ce deuil est sans raison. Digitized
by Google

n 0 M A N CES SANS PAROLES liifi C'est bien la pire peine De
ne savoir pourquoi, Sans amour et sans liai ne, Mon cœur a tani de peine !

IV % Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses. De cette façon nous serons bien heureuses, Et si notre vie a des instants moroses, Du moins nous serons, n'est-ce pas? deux pleureuses. O que nous mêlions, âmes sœurs (jue nous sommes, A nos vœux confus la douceur puérile De cheminer loin des femmes et des hommes. Dans le frais oubli de ce qui nous exile. Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles Eprises de rien et de tout étonnées. Qui s'en vont pêlir sous les chastes charmilles Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

V \ Sot) joyeux, importun d'un clavecin sonore. (PÉTRU8 Borel.)

Le piano que baise une main frêle Luit dans le soir rose et gris vaguement,
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile Un air bien vieux, bien faible et
bien charmant. Rôde discret^ épeuré quasiment. Par le boudoir longtemps
parfumé d'Elle. Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain Qui lentement
dorlotte mon pauvre être ? Que voudrais-tu de moi, doux chant badin?
Qu'as-tu voulu, fin refrain incertain Qui va tantôt mourir vers la fenêtre
Ouverte un peu sur le petit jardin? Digitized by Google

VI C'est le chien de Jean de Nivelle Qui mord sous l'œil même
du guet Le chat de la mère Michel ; François-les-bas-bleus s'en égaie. La
lune à l'écrivain public Dispense sa lumière obscure Où Médor avec
Angélique Verdissent sur le pauvre mun Et voici venir La Hamée Sacrant en
bon soldat du Roi. Sous son habit blanc mal famé Son cœur ne se tient pas
de joie ! Car la boulangère... — Elle? — Oui dame ! Bernant Lustucru, son
vieil homme, A tantôt couronné sa flamme... Enfants, Dominus vobiscum !
Digitized by Google

100 U ü .M A .N C E s S A N S l' A U U L E S Place! en sa
longue robe bleue Toute en satin qui fait frou-frou, C'est une impure,
palsembleu ! Dans sa chaise qu'il faut qu'on loue, Fût-ou philosophe ou
grigou, Car tant d'or s'y relève en bosse. Que ce luxe insolent bafoue Tout
le papier de monsieur Loss ! Arrière, robin crotté! place, Petit courtaud,
petit abbé. Petit poète jamais las De la rime non attrapée ! Voici que la nuit
vraie arrive... Cependant jamais fatigué D'être inattentif et naïf? François-
les-bas-bleus s'en égaie.

VII 0 triste, triste était mon âme A cause, à cause d'une femme. Je ne me suis pas consolé Bien que mon cœur s'en soit allé. Bien que mon cœur, bien que mon âme Eussent fui loin de cette femme. Je ne me suis pas consolé Bien que mon cœur s'en soit allé. Et mon cœur, mon cœur trop sensible Dit à mon âme : Est-il possible, Est-il possible, — le fût-il, — Ce fier exil, ce triste exil? 11 Digitized by Google

162 ROMANCES SANS PAROLES Mon àme dit à mou cœur :
Sais-Je Moi-même, que nous veut ce piège D'être présents bien ([u'exilés,
Encore que loin en allés?

VIII Dans rinterminable Ennui de la plaine, La neige incertaine
Luit comme du sable. Le ciel est de cuivre Sans lueur aucune, On croirait
voir vivre Et mourir la lune. Comme des nuées Flottent gris les chênes Des
forêts prochaines Parmi les buées. ^ Le ciel est de cuivre Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre Et mourir la lune. Digitized by Google

i64 ROMANCES SANS PAROLES Corneille poussive Et vous
les loups maigres, Par ces bises aigres Quoi donc vous arrive? Dans
l'interminable Ennui de la plaine, La neige incertaine Luit comme du sable.
% DIgitized by Google

IX Le rossignol, qui du haut d'une branche se regarde dedans,
croit être tombé dans la rivière. Il est au sommet d'un chêne et toutefois il a
peur de se noyer. (Cyrano de Bergerac.) L'ombre des arbres dans la rivière
embrumée Meurt comme de la fumée, Tandis qu'en l'air, parmi les ramures
réelles. Se plaignent les tourterelles. Combien, ô voyageur, ce paysage
blême Te mira blême toi-même. Et que tristes pleuraient dans les hautes
feuillées Tes espérances noyées? Mai, juin 1872.

PAYSAGES BELGES « Conquestes du Roy. » » • (Vieilles
cstampe's.) WALCOURT Briques et tuiles, O les charmants Petits asiles
Pour les amants! Houblons et vignes, Feuilles et fleurs, Tentes insignes Bes
francs buveurs ! Guinguettes claires. Bières, clameurs. Servantes chères A
tous fumeurs ! ; Digitized by Google

R O M A N C F. S SANS PAROLES i 07 Gares prochaines, Gais
chemins grands... Quelles aubaines, Bons juifs errants ! Juillet 1873.
Digitized by Google

CHARLEHOI Dans l'herbo noiro Les Kobolds vont. Le vent
profond Pleure, on veut croire. Quoi donc se sent? L'avoine siffle. Un
buisson giffle L'œil au passant. Plutôt dos bouges Que des maisons. Quels
horizons De forges rouges ! On sent donc quoi? Des gares tonnent, Les
yeux s'étonnent, Où (lharleroi?

ROMANCES SANS PAROLES 469 Parfums sinistres? Qu'est-ce
que c'est? Quoi bruissait Comme des sistres? Sites brutaux ! Oh ! votre
haleine, Sueur humaine, Cris des métaux! Dans l'herbe noire Les Kobolds
vont. Le vent profond Pleure, on veut croire. Digitized by Google

BRUXELLES SIMPLES FRESQUES 1 La fuite est verdâtre et
rose Des collines et des rampes. Dans un demi-jour de lampes Qui vient
brouiller toute chose. L'or sur les humbles abîmes, Tout doucement
s'ensablante, Des petits arbres sans cimes, Où quelque oiseau faible
chante. Triste à peine tant s'effacent Ces apparences d'automne. Toutes mes
langueurs rêvassent, Que berce l'air monotone.

Il L'allée est sans fin Sous le ciel, divin D'être pâle ainsi ! Sais-tu
qu'on serait Bien sous le secret De ces arbres-ci? Des messieurs bien mis,
Sans nul doute amis Des Royers-Collards, Vont vers le château. J'estimerai
beau D'être ces vieillards. Digitized by Google

d72 ROMANCES SANS PAROLES Le childeau, tout blanc Avec,
à son flanc, Le soleil couché. Les champs à l'entour... Oh! que notre amour
N'est-il là niché! Estaminet du Jeune Renard, août 1872. Digitized by
Google

BRUXELLES eu E VAUX DE BOIS Par Saint-Gille, Vicn8-
DOU8-en, Mon agile Alezan. (V. Huoo.) Tournez, tournez, bons chevaux de
bois. Tournez cent tours, tournez raille tours. Tournez souvent et tournez
toujours. Tournez, tournez au son des hautbois. Le gros soldat, la plus
grosse bonne Sont sur vos dos comme dans leur chambre; Car, en ce jour,
au bois de la Cambre, Les maîtres sont tous deux en personne. Tournez,
tournez, chevaux de leur cœur. Tandis qu'autour de tous vos tournois
Clignotte l'œil du filou sournois. Tournez au son du piston vainqueur.

174 HOMANCES SANS PAROLES C'est ravissant comme ça
vous soûle D'aller ainsi dans ce cirque bête ! Bien dans le ventre et mal
dans la tête, Du mal en masse et du bien en foule. Tournez, tournez, sans
qu'il soit besoin D'user jamais de nuis éperons, Pour commander à vos
galops ronds, Tournez, tournez, sans espoir de foin. Et dépêchez, cheveu.x
de leur àme. Déjà, voici que la nuit qui tombe Va réunir pigeon et colombe.
Loin de la foire et loin de madame. Tournez, tournez! le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement. Voici partir l'amante et l'amant. Tournez au
son joyeux des tambours. Champ de foire de Saint-Gilles, août 1872.

MAUXES Vers les prés le vent cherche noise Aux girouettes,
détail fin Du château de (quelque échevin, Rouge de brique et bleu
d'ardoise, Vers les prés clairs, les prés sans fin... Comme les arbres des
féeries Des frênes, vagues frondaisons. Échelonnent mille horizons A ce
Sahara de prairies, Trèfle, luzerne et blancs gazons, Les wagons filent en
silence Parmi ces sites apaisés. Dormez, les vaches! Reposez, Doux
taureaux de la plaine immense, Sous vos cieux à peine irisés! Digitized by
Google

176 ROMANCES SANS PAROLES I.e train glisse sans un
murmure, Chaque wagon est un salon Où l'on cause bas et d'où l'on Aime à
loisir cette nature Faite à souhait pour Fénelon. Août, 1872.

BIRDS IN THE NIGHT Vous n'avez pas eu toute patience, Cela se comprend par malheur, de reste. Vous êtes si Jeune ! et l'insouciance. C'est le lot amer de l'Age céleste ! Vous n'avez pas eu toute la douceur. Cela par malheur d'ailleurs se comprend ; Vous êtes si jeune, ô ma froide sceur, Que votre cœur doit être indifférent ! Aussi me voici plein de pardons chastes, Non certes ! joyeux, mais très calme, en somme. Bien que je déplore, en ces mois néfastes, D'être, grâce à vous, le moins heureux homme. 12 Digitized by Google

478 ROMANCES SANS PAROLES Et VOUS voyez bien que
j'avais raison Quand je vous disais, dans mes moments noirs, Que vos yeux,
foyer de mes vieux espoirs. Ne couvaient plus rien que la trahison. Vous
juriez alors que c'était mensonge Et votre regard qui mentait lui-même
Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge. Et de votre voix vous
disiez : « Je t'aime ! » Hélas ! on se prend toujours au désir Qu'on a d'être
heureux malgré la saison... Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir, Quand
je m'aperçus que j'avais raison ! Aussi bien pourquoi me mettrai-je à
geindre ? Vous ne m'aimez pas, l'affaire est conclue. Et, ne voulant pas
qu'on ose se plaindre, Je souffrirai d'une âme résolue. Oui, je souffrirai, car
je vous aimais ! Mais je souffrirai comme un bon soldat Blessé, qui s'en va
dormir h jamais, Plein d'amour pour quelque pays ingrat. Digitized by
Google

ROMANCES SANS PAROLES 179 Vous qui fûtes ma Belle, ma Chérie, Encor que de vous vienne ma souffrance, N'êtes-vous donc pas toujours ma Patrie, Aussi jeune, aussi folle que la France? Or, je ne veux pas, — le puis-je d'abord? Plonger dans ceci mes regards mouillés. Pourtant mon amour que vous croyez mort A peut-être enfin les yeux dessillés. Mon amour qui n'est que ressouvenance. Quoique sous vos coups il saigne et qu'il pleui'e Encore et qu'il doive, à ce que je pense. Souffrir longtemps jusqu'à ce qu'il en meure, Peut-être a raison de croire entrevoir En vous un remords qui n'est pas banal. Et d'entendre dire, en son désespoir, A votre mémoire : ah ! fi que c'est mal ! ^ Je vous vois encor. J'entr'ouvris la porte. Vous étiez au lit comme fatiguée. Mais, ô corps léger que l'amour emporte, Vous bondîtes nue, éplorée et gaie.

180 ROMANCES SANS PAROLES O quels baisers, quels enlacements fous ! J'en riais moi-même à travers mes pleurs. Certes, ces instants seront entre tous Mes plus tristes, mais aussi mes meilleurs. Je ne veux revoir de votre sourire Et de vos bons yeux en cette occurrence Et de vous, enfin, qu'il faudrait maudire. Et du piège exquis, rien que l'apparence. Je vous vois encor ! En robe d'été Blanche et jaune avec des fleurs de rideaux. Mais vous n'aviez plus l'humide gaîté Du plus délirant de tous nos tantôts, La petite épouse et la fille aînée Était reparue avec la toilette, Et c'était déjà notre destinée Qui me regardait sous votre voilette. Soyez pardonnée ! Et c'est pour cela Que je garde, hélas ! avec quelque orgueil. En mon souvenir qui vous cajola. L'éclair de côté que coulait votre œil. * « Digitized by Google

ROMANCES SANS PAROLES 181 Par instants, je suis le
pauvre navire Qui court démâté parmi la tempête, Et ne voyant pas Notre-
Dame luire Pour l'engoulTremeut en priant s'apprête. Par instants, je meurs
la mort du pécheur Qui se sait damné s'il n'est confessé, Et, perdant l'espoir
de nul confesseur, Se tord dans l'Enfer qu'il a devancé. O mais ! par
instants, j'ai l'extase rouge Du premier chrétien, sous la dent rapace. Qui rit
à Jésus témoin, sans que bouge Un poil de sa chair, un nerf de sa face !
Bruxelles-Londres. — Septembre-octobre 1872. 1 Digitized by Google

AQUARELLES GREEN Voici des fruits, des fleurs, des feuilles
et des branches. Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous. Ne le
déchirez pas avec vos deux mains blanches Et qu'à vos yeux si beaux
l'humble présent soit doux. J'arrive tout couvert encore de rosée CQue le
vent du matin vient glacer à mon front. Souffrez que ma fatigue, à vos
pieds reposée. Rêve des chers instants qui la délasseront.. Sur votre jeune
sein laissez rouler ma tête Toute sonore encore de vos derniers baisers ;
Laissez là s'apaiser de la bonne tempête. Et que je dorme un peu puisque
vous reposez.

SPLEEN Les roses étaient toutes rouges, Et les lierres étaient tout noirs. Chère, pour peu que tu te bouges, Renaissent tous mes désespoirs. Le ciel était trop bleu, trop tendre, La mer trop verte et Pair trop doux. Je crains toujours, — ce qu'est d'attendre Quelque fuite atroce de vous. Du houx à la feuille vernie Et du luisant buis je suis las. Et de la campagne infinie Et de tout, fors de vous, hélas!

STREETS I Dansons la gigue ! J'aimais surtout ses jolis yeux,
Plus clairs que l'étoile des cieux, J'aimais ses yeux malicieux. Dansons la
gigue ! Elle avait des façons vraiment De désoler un pauvre amant, Que
c'en était vraiment charmant ! Dansons la gigue ! Mais je trouve encor
meilleur Le baiser de sa bouche en fleur, Depuis qu'elle est morte à mon
cœur.

ROMANCES SANS PAROLES 185 Dansons la gigue ! Je me
souviens, je me souviens Des heures et des entretiens, Et c'est le meilleur
de mes biens. Dansons la gigue ! Souo. Digitized by Google

Il ' 0 la rivière dans la rue ! Fantastiquement apparue Derrière un mur haut de cinq pieds, Elle roule sans un murmure Sa»6 onde opaque et pourtant pure, Par les faubourgs pacifiés. La chaussée est très large, en sorte Que Peau jaune comme une morte Dévale ample et sans nuis espoirs De rien relléter que la brume. Même alors que l'aurore allume Les cottages Jaunes et noirs. Paddlnton. DIgItized by Google

CHILD WIFE Vous n'avez rien compris à ma simplicité, Rien, ô ma pauvre enfant! Et c'est avec un front éventé, dépité. Que vous fuyez devant. Vos yeux qui ne devaient refléter que douceur. Pauvre cher bleu miroir. Ont pris un ton de fiel, ô lamentable sœur. Qui nous fait mal à voir. Et vous gesticulez avec vos petit-bras Comme un héros méchant. En poussant d'aigres cris poitrinaires, hélas! Vous qui n'étiez que chant! Car vous avez eu peur de l'orage et du cœur Qui grondait et sifflait, Et vous bêlâtes avec votre mère — ô douleur ! — Comme un triste agnelet.

w / ♦ ; 188 ROMANCES SANS PAROLES Et VOUS n'avez pas
su la lumière et l'honneur D'un amour brave et fort, Joyeux dans le
malheur, grave dans le bonheur. Jeune jusqu'à la mort! « Digitized by
Google

A POOR YOUNG SHEPHERD J'ai peur d'un baiser Gomme
d'une abeille. Je souffre et je veille Sans me reposer. J'ai peur d'un baiser !
Pourtant j'aime Kate Et ses yeux jolis. Elle est délicate, Aux longs traits
pâlis. Oh 1 que j'aime Kate ! C'est saint Valentin! Je dois et je n'ose Lui
dire au matin... La terrible chose Que saint Valentin!

190 ROMANCES SANS PAROLES Elle m'est promise, Fort
heureusement! Mais quelle entreprise Que d'être un amant Près d'une
promise 1 J'ai peur d'un baiser Comme d'une abeille. Je souffre et je veille
Sans me reposer : J'ai peur d'un baiser 1

BEAMS Elle voulut aller sur les flots de la mer, Et comme un vent bénin soufflait une embellie, Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie, Et nous voilà marchant par le chemin amer. Le soleil luisait haut dans le ciel calme et lisse. Et dans ses cheveux blonds c'étaient des rayons d'or, Si bien que nous suivions son pas plus calme encor Que le déroulement des vagues, ô délice! Des oiseaux blancs volaient alentour mollement. Et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches. Parfois de grands varechs filaient en longues branches. Nos pieds glissaient d'un pur et large mouvement.

192 ROMANCES SANS PAROLES Elle se retourna, doucement
inquiète De ne nous croire pas pleinement rassurés; Mais nous voyant
joyeux d'être ses préférés, Elle reprit sa route et portait haut sa tête.
Douvres-Ostende, à bord de la « Gomtesse-de-Flandre ». 4 Avril 1873.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

SAGESSE

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

Digitized by Google

I I Bon chevalier masqué qui chevauche en silence, Le malheur a
percé mon vieux cœur de sa lance. Le sang de mon vieux cœur n'a fait
qu'un jet vermeil Puis s'est évaporé sur les fleurs, au soleil. L'ombre
éteignit mes yeux, un cri vint à ma bouche. Et mon vieux cœur est mort
dans un frisson farouche. Alors le chevalier Malheur s'est rapproché, Il a
mis pied à terre et sa main m'a touché. Son doigt ganté de fer entra dans ma
blessure Tandis qu'il attestait sa loi d'une voix dure. Et voici qu'au contact
glacé du doigt de fer Un cœur me renaissait, tout un cœur pur et fier. 4
Digitized by Google

196 SAGESSE Et voici que, fervent d'une candeur divine, Tout un cœur jeûne et bon battit dans ma poitrine. Or, je restais tremblant, ivre, incrédule un peu. Comme un homme qui voit des visions de Dieu. Mais le bon chevalier, remonté sur sa bête, En s'éloignant me fit un signe de la tête Et me cria (j'entends encore cette voix) : « Au moins, prudence I Car c'est bon pour une fois. » Digitized by Google

11 J'avais peiné comme Sisyphe Et comme Hercule travaillé
Contre la chair qui se rebifl'e. J'avais lutté, j'avais bdillé Des coups à
trancher des montagnes, Et comme Achille ferraillé. Farouche ami qui
m'accompagnes. Tu le sais, courage païen. Si nous en fîmes des campagnes.
Si nous n'avons négligé rien Dans cette guerre exténuante, Si nous avons
travaillé bien ! Le tout en vain : l'àpre géante A mon effort de tout côté
Opposait sa ruse ambiante. Digitized by Google

198 SA (J ESSE Et toujours un lâche abrité Dans mes conseils
qu'il environne Livrait les clés de la cité. Que ma chance fût male ou
bonne, Toujours un parti de mon cœur Ouvrait sa porte à la Gorgone.
Toujours ennemi suborneur Savait envelopper d'un piège Même la
victoire' et triomqueur! J'étais le vaincu qu'on assiège, Prêt à vendre son sang
bien cher. Quand, blanche en vêtement de neige Toutebelle au front humble
et fier. Une dame vint sur la nue, Qui d'un signe fit fuir la Chair. Dans une
tempête inconnue De rage et de cris inhumains. Et déchirant sa gorge nue.
Le Monstre reprit ses chemins Par les bois pleins d'amours affreuses, Et la
dame, joignant les mains : Digitized by Google

s A G E S S E 190 — « Mon pauvre combattant qui creuses, Dit-elle, ce dilemme en vain, Trêve aux victoires malheureuses ! « Il t'arrive un secours divin Dont je suis sûre messagère Pour ton salut, possible enfin! » — « O ma Dame dont la voix chère Encourage un blessé jaloux De voir finir l'atroce guerre, « Vous qui parlez d'un ton si doux En m'annonçant de bonnes choses. Ma Dame, qui donc êtes-vous? » — « J'étais née avant toutes causes Et je verrai la fin de tous Les eflots, étoiles et roses. « En même temps, bonne, sur vous. Hommes faibles et pauvres femmes. Je pleure et je vous trouve fous! *< Je pleure sur vos tristes émes. J'ai l'amour d'elles, j'ai la peur D'elles, et de leurs vœux infâmes !

200 SAGESSE <« O ceci n'est pas le bonheur. Veillez, Quelqu'un l'a dit que j'aime, Veillez, crainte du Suborneur, « Veillez, crainte du Jour suprême! (Qui je suis? me demandais-tu. Mon nom courbe les anges même, « Je suis le cœur de la vertu. Je suis l'âme de la sagesse. Mon nom brûle l'Enfer têtue, « Je suis la douceur qui redresse, J'aime tous et n'accuse aucun. Mon nom, seul, se nomme promesse « Je suis l'unique hôte opportun. Je parle au Hoi le vrai langage Du matin rose et du soir brun, « Je suis la Phikhe, et mon gage C'est ton vice en déroute au loin ; Ma condition : « Toi, sois sage. » « Oui, ma Dame, et soyez témoin ! w

f 111 Uu'en (lis-tu, voyageur, des pays et d('s gares? Du moins
as-tu cueilli l'ennui, puisqu'il est mûr, Toi que voilà fumant de maussades
cigares. Noir, projetant une oinbnî absurde sur le mur? Tes yeux sont aussi
morts depuis les aventures, Ta grimace est la même et ton deuil est pareil ;
Telle la lune vue à travers des mâtures, Telle la vieille mer sous le jeune
soleil. Tel l'ancien cimetière aux tombes toujours neuves ! Mais voyons, et
dis-nous les récits devinés. Ces désillusions pleurant le long des fleuves,
Ces dégoûts comme autant de fades nouveau-nés. Ces femmes ! Dis les gaz,
et l'horreur identique Du mal toujours, du laid i)artout sur les chemins, Et
dis l'Amour et dis encor laPoliticiue Avec du sang déshonoré d'encre à
leurs mains. É J Digitized by Google

202 s A G K s s K Kt puis surtout ne va pas t'oublier toi-même
Traînant ta faiblesse et la simplicité l'artout où Ton bataille et partout où
Ton aime, D'une façon si triste et folle, en vérité! A-t-on assez puni cette
lourde innocence? Qu'en dis-tu? L'homme est dur, mais la femme ? Et tes
pleurs. Qui les a bus? Et quelle âme qui les recense Console ce qu'on peut
ai>peler tes malheurs? Ah les autres, ah loi ! Crédule à qui le Halle, Toi qui
rêvais (c'était trop excessif, aussi) Je ne sais quelle mort légère et délicate?
Ah toi, l'espèce d'ange avec ce vœu transi ! Mais maintenant les plans, les
buts ? Es-tu de force. Ou si d'avoir pleuré t'a détrempé le cœur? L'arbre est
tendre s'il faut juger d'après l'écorce. Et tes aspects ne sont pas ceux d'un
grand vain(iueur. Si gauche encore ! avec l'aggravation d'être L'ne sorte à
présent d'idyllique engourdi Qui surveille le ciel bête par la fenêtre Ouverte
aux yeux matois du démon de midi. Si le même dans cette extrême
décadence ! Enfin 1 — Mais à ta place un être avec du sens. Digitized by
Google

s A G E S S ? : 30:i Pavant les violons voudrait mener la danse, V
f Au risque d'alarmer (luelque peu les passants. • * • N'as-tu pas, en
fouillant les recoins de ton àme, Un beau vice à tirer comme un sabre au
soleil, Quelque vice joyeux, effronté, qui s'enflamme El vibre, et darde
rouge au front du ciel vermeil? Un nu plusieurs? Si oui, tant mieux! Et pars
bien vite En guerre, et bats d'estoc et de taille, sans choix Surtout, et mets
ce masque indolent où s'abrite La haine inassouvie et repue à la fois... H
faut n'être pas dupe en ce farceur de monde Où le bonheur n'a rien d'exquis
et d'alléchant S'il n'y frétille un peu de pervers et d'immonde. Et pour
n'être pas dupe il faut être méchant. — Sagesse humaine, ah ! j'ai les yeux
sur d'autres choses, Et parmi ce passé dont ta voix décrivait l'ennui, pour
des conseils encore plus moroses. Je ne me souviens plus que du mal que
j'ai fait. Dans tous les mouvements bizarres de ma vie. De mes « malheurs
», selon le moment et le lieu, Des autres et de moi, de la roule suivie, Je n'ai
rien retenu que la grùce de Dieu. Digitized by Google

204 SAGESSE Si je me sens puni, c'est que je le dois être. Ni l'homme ni la femme ici ne sont pour rien. Mais j'ai le ferme espoir d'un jour pouvoir connaître Le pardon et la paix promis à tout Chrétien. Bien de n'être pas dupe en ce monde d'une heure, Mais pour ne l'être pas durant l'éternité. Ce qu'il faut à tout prix qui règne et qui demeure. Ce n'est pas la méchanceté, c'est la bonté. Digitized by Google

I V Malheureux! Tous les dons, la gloire du baptême, Ton enfance chrétienne, une mère qui t'aime, La force et la santé comme le pain et l'eau, Cet avenir enfin, décrit dans le tableau De ce passé plus clair que le jeu des marées, Tu pillas tout, tu perds en viles simagrées Jusqu'aux derniers pouvoirs de ton esprit, hélas ! La malédiction de n'être jamais las Suit tes pas sur le monde où l'horizon t'attire. L'enfant prodigue avec des gestes de satire ! Nul avertissement, douloureux ou moqueur. Ne prévaut sur l'élan funeste de ton cœur. Tu flAnes à travers péril et ridicule. Avec l'irresponsable audace d'un Hercule Dont les travaux seraient fous, nécessairement. L'amitié — dame ! — a tu son reproche clément. Et chaste, et sans aucun espoir que le suprême. Vient prier, comme au lit d'un mourant qui blasphème. Digitized by Google

206 SAGESSE La patrie oubliée est dure aux fils affreux, Et le monde alentour dresse ses buissons creux Où ton désir mauvais s'épuise en flèches mortes. Maintenant il te faut passer devant les portes, Hâtant le pas de peur qu'on ne Idche le chien. Et si tu n'entends pas rire, c'est encor bien. Malheureux, toi Français, toi Chrétien, quel dommage! Mais, tu vas la pensée obscure de l'image D'un bonheur qu'il te faut immédiat, étant Athée (avec la foule!) et jaloux de l'instant. Tout appétit parmi ces appétits féroces. Épris de la fadaise actuelle, mots, noces Et festins, la « Science », et « l'esprit de Paris », Tu vas magnifiant ce par quoi tu péris. Imbécile! et niant le soleil qui t'aveugle! « Tout ce que les temps ont de bête paît et beugle Dans ta cervelle ainsi qu'un troupeau dans un pré. Et les vices de tout le monde ont émigré Pour ton sang dont le fer lâchement s'étiolé. Tu n'es plus bon à rien de propre, ta parole Est morte de l'argot et du ricanement, Et d'avoir rabâché les bourdes du moment. Ta mémoire, de tant d'obscénités bondée. Ne saurait accueillir la plus petite idée. Et patauge parmi l'égoïsme ambiant. En quête d'on ne peut dire quel vil néant ! Seul, entre les débris honnis de ton désastre, L'Orgueil, qui met la flamme au fond du poétastre

Digitized by Google

SAGESSE 207 Et fait au criminel un prestige odieux, Seul,
rOrgueil est vivant, il danse dans tes yeux. Il regarde la Faute et rit de s'y
complaire. — Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère ! DIgitized by
Google

V Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles Qui font souvent le bien et peuvent tout le mal. Et ces yeux, où plus rien ne reste d'animal Que juste assez pour dire : « assez » aux fureurs mâles Et toujours, maternelle endormeuse des rôles, Même quand elle ment, cette voix ! Matinal Appel, ou chant bien doux à vêpre, ou frais signal. Ou beau sanglot qui va mourir au pli des châles!... Hommes durs! Vie atroce et laide d'ici-bas ! Ah! que, du moins, loin des baisers et des combats. Quelque chose demeure un peu sur la montagne. Quelque chose du cœur enfantin et subtil, Bonté, respect! Car qu'est-ce qui nous accompagne, Et vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il ? Digitized by Google

VI 0 vous, comme un qui boîte au loin, Chagrins et Joies, Toi, cœur saignant d'hier qui flambe aujourd'hui. C'est vrai pourtant que c'est fini, que tout a fui De nos sens, aussi bien les ombres que les proies. Vieux bonheurs, vieux malheurs, comme une file d'oies Sur la route en poussière où tous les pieds ont lui. Bon voyage! Elle Rire, et, plus vieille que lui. Toi, Tristesse noyée au vieux noir que tu broies, Et le reste! — Un doux vide, un grand renoncement. Quelqu'un en nous qui sent la paix immensément. Une Candeur d'âme d'une fraîcheur délicieuse... Et voyez! notre cœur qui saignait sous l'orgueil. Il llambe dans l'amour, et s'en va faire accueil A la vie, en faveur d'une mort précieuse! Digitized by Google

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme, Et les
voici vibrer aux cuivres du couchant. Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre
sur-le-champ : Une tentation des pires. Fuis l'infâme. Ils ont lui tout le jour
en longs grâtons de flamme. Battant toute vendance aux collines, couchant
Toute moisson de la vallée, et ravageant le ciel tout bleu, le ciel chanteur
qui te réclame. O pâlis, et va-t'en, lente et joignant les mains. Si ces hiers
allaient manger nos beaux demains? Si la vieille folie était encore en route?
Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer? Un assaut furieux, le suprême, sans
doute! O, va prier contre l'orage, va prier.

/ VI 11 La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour: Rester gai quand le jour triste succède au jour, Être fort, et s'user en circonstances viles; N'entendre, n'écouter aux bruits des grandes villes Que l'appel, ô mon Dieu, des cloches dans la tour, Et faire un de ces bruits soi-même, cela pour L'accomplissement vil de tâches puériles ; Dormir ^chez les pécheurs étant un pénitent; N'aimer que le silence et conserver pourtant Le temps si grand dans la patience si grande, Le scrupule naïf aux repentirs têtus. Et tous ces soins autour de ces pauvres vertus 1 — Fi, dit l'Ange Gardien, de l'orgueil qui marchande ! Digitized by Google

IX Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie! O n'avoir pas suivi les
leçons de Rollin, N'être pas né dans le grand siècle à son déclin, Quand le
soleil couchant, si beau, dorait la vie, Quand Maintenon jetait sur la France
ravie L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin, Et royale abritait la
veuve et l'orphelin. Quand l'étude de la prière était suivie, Quand poète et
docteur, simplement, bonnement. Communiaient avec des ferveurs de
novices, Humbles servaient la Messe et chantaient aux ollices. Et, le
printemps venu, prenaient un soin charmant D'aller dans les Auteuils
cueillir lilas et roses En louant Dieu, comme Caro, de toutes choses!

Digitized by Google

X Non. Il fut gallican, ce si»'icle, et janséniste ! C'est vers le
Moyen Age énorme et délicat Qu'il faudrait que mon cœur en panne
naviguât, Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste. Hoi,
politicien, moine, artisan, chimiste, Architecte, soldat, médecin, avocat,
Quel temps! Oui, que mon cœur naufragé rembarquât Pour toute cette
force ardente, souple, artiste! Et là que j'eusse part — quelconque, chez les
rois Ou bien ailleurs, n'importe, à la chose vitale. Et que je fusse un saint,
actes bons, pensers droits. Haute théologie et solide morale, Cuidé par la
folie unique de la Croix Sur tes ailes «le pierre, o folle Cathédrale!

Digitized by Google

XI Petits amis qui sâtes nous prouver Par A plus R que deux et deux font quatre, Mais qui depuis voulez parachever Une victoire où Ton se laissait battre, Et couronner vos conquêtes d'un coup Par ce soufflet à la mémoire humaine; « Dieu ne vous a révélé rien du tout, Car nous disions qu'il n'est que l'ombre vaine. Que le profil et que l'allongement, Sur tous les murs que la peur édifie De votre pur et simple mouvement. Et nous dictons cette philosophie. » — Frères trop chers, laissez-nous rire un peu. Nous les fervents d'une logique rance, Qui justement n'avons de foi qu'en Dieu Et mettons notre espoir dans l'Espérance, Digitized by Google

SAGESSE 2i5 Laissez-nous rire un peu, pleurer aussi, Pleurer sur vous, rire du vieux blasphème, Rire du vieux Satan stupide ainsi. Pleurer sur cet Adam dupe quand même! Frères de nous qui payons vos orgueils. Tous fils du même Amour, ah! la science. Allons donc, allez donc, c'est nos cercueils Naïfs ou non, c'est notre méfiance Ou notre confiance aux seuls Récits, C'est notre oreille ouverte toute grande Ou tristement fermée au Mot précis! Frères, lâchez la science gourmande Qui veut voler sur les ceps défendus Le fruit sanglant qu'il ne faut pas connaître. Lâchez son bras qui vous tient attendus Pour des enfers que Dieu n'a pas fait naître. Mais qui sont l'œuvre affreuse du péché. Car nous, les fils attentifs de l'Histoire, Nous tenons pour l'honneur Jamais taché De la Tradition, supplice et gloire ! Nous sommes sûrs des Aïeux nous disant Qu'ils ont vu Dieu sous telle ou tHle forme. Digitized by Google

2IG SAGESSE Et prédisant aux crimes d'à pré.^{ent} liU peine
immense ou le pardon énorme. Puisqu'ils avaient vu Dieu présent toujours,
Puisqu'ils ne mentaient pas, puisque nos crimes Vont efTrayants, puisque
vos yeux sont courts, Et puisqu'il est des repentirs sublimes. Ils ont dit tout.
Savoir le reste est bien : Que deux et deux fassent quatre, à merveille! Riens
innocents, mais des riens moins que rien, La dernière heure étant là qui
surveille Tout autre soin dans l'homme en vérité! (iardez que trop chercher
ne vous séduise Loin d'une sage et forte humilité... Le seul .savant, c'est
encore Moïse. Digitized by Google

XII Or, vous voici promus, petits amis. Depuis les temps de ma lettre première. Promus, disais-je, aux fiers emplois promis A votre thèse, en ces Jours de lumière. Vous voici rois de France ! A votre tour ! (Rois à plusieurs d'une France postiche. Mais rois de fait et non sans quelque amour D'un trône lourd avec un budget riche.) A l'œuvre, amis petits! Nous avons droit De vous y voir, payant de notre poche, Et d'être un peu réjouis à l'endroit De votre état sans peur et sans reproche. Sans peur? Du maître? O le maître, mais c'est l'Ignorant-chifTre et le Suffrage-nombre, Total, le peuple, « un Ane » fort « qui s'est Cabré >*, pour vous, espoir clair, puis fait sombre, Digitized by Google

218 s A (J E s s E Cabré comme une chèvre, c'est le mot. Et votre bras, saignant jusqu'à l'aisselle, S'olTorce en vain : fort comme Béliémot, Le monstre tire... et votre peur est telle Que l'âne brait, que le voilà parti Qui par les dents vous boute cent ruades En forme de reproche bien senti... Courez après, frottant vos reins malades! O Peuple, nous t'aimons immensément: N'es-tu donc pas la pauvre Ame ignorante En proie à tout ce qui sait et qui ment? N'es-tu donc pas l'immensité souffrante? La charité nous fait chercher tes maux, La foi nous guide à travers les ténèbres. On t'a rendu semblable aux animaux Moins leur candeur, et plein d'instincts funèbres I.'orgueil t'a pris en ce quatre-vingt-neuf, Nabuchodonosor, et te faire paître. Ane obstiné, mouton buté, dur bœuf. Broutant pouvoir, famille, soldat, prêtre ! O paysan cassé sur tes sillons. Pâle ouvrier qu'esquinte la machine, Digitized by Google

s A GESSE 210 Membres sacrés de Jésus-Christ, allons, Relevez-vous, honorez votre échine. Portez l'amour qu'il faut à vos bras forts, Vos pieds vaillants sont les plus beaux du monde, Respectez-les, fuyez ces chemins tors. Fermez roreille à ce conseil immonde, Redevenez les Français d'autrefois, li , ' Fils de l'Eglise, et dignes de vos pères ! O s'ils savaient ceux-ci sur vos pavois, Leurs os sueraient de honte aux cimetières. — Vous, nos tyrans minuscules d'un Jour (L'énormité des actes rend les princes Surtout de souche impure, et malgré cour Et splendeur et le faste, encor plus minces'. Laissez le règne et rentrez dans le rang. Aussi bien l'heure est proche où la tourmente Vous va donner des loisirs, et tout blanc L'avenir flotte avec sa fleur charmante Sur la Bastille absurde où vous teniez La France aux fers d'un blasphème et d'un schisme, Et la chronique en de cléments Téniers Déjà vous peint allant au catéchisme. Digitized by Google

XI n Princo mort en soldat à cause de la France, Ame certes élue,
Fier jeune homme si pur tom)3é plein d'espérance. Je t'aime et te salue ! Ce
monde est si mauvais, notre pauvre patrie Va sous tant de ténèbres. Vaisseau
désemparé dont l'équipage crie Avec des voix funèbres. Ce siècle est un tel
ciel tragique où les naufrages Semblent écrits d'avance... Ma jeunesse,
élevée aux doctrines sauvages, Détesta ton enfance, Et plus lard, cœur
pirate épris des seules cdtes Où la révolte naisse, ' Mon âge d'homme, noir
d'orages et de fautes. Abhorrait ta jeunesse. Digitized by Google

SAGESSE •221 \\\ \\\ \\\ \\\ Maintenant j'aime Dieu, dont l'amour et la foudre M'ont fait une Ame neuve, Et maintenant que mon orgueil réduit en poudre. Humble, accepte l'épreuve. J'admire ton destin, J'adore, tout en larmes Pour les pleurs de ta mère. Dieu qui te fit mourir, beau prince, sous les armes, Comme un héros d'Homère. Et je dis, réservant d'ailleurs mon va*u suprême Au lis de Louis Seize : Napoléon qui fus digne du diadème. Gloire à ta mort française! Et priez bien [J]our nous, pour cette France ancienne, Aujourd'hui vraiment u Sire », Dieu qui vous couronna, sur la terre païenne. Bon chrétien, du martyre! Digitized by Google

f y' ✓ / f XIV Vous reviendrez bientôt les bras pleins de pardons
Selon votre coutume, O Pères excellents qu'aujourd'hui nous pardons Pour
comble d'amertume. Vous reviendrez, vieillards exquis, avec Phonneur Avec
sa Fleur chérie. Et que de pleurs Joyeux, et quels cris de bonheur Dans toute
la patrie ! Vous reviendrez, après ces glorieux exils. Après des moissons
d'âmes. Après avoir prié pour ceux-ci, fussent-ils Encore plus infâmes.
Après avoir couvert les îles et la mer De votre ombre si douce Et réjoui le
ciel et consterné l'enfer. Béni qui vous repousse.

s A < E Ü > E 223 Héni qui vous dépouille au cri de libér! Béné
l'impie en armes, Et renfant qu'il vous prend des bras^ — et racheté Nos
crimes par vos larmes ! Proscrits des Jours, vainqueurs des temps non point
adieu Vous êtes l'espérance. A tantôt, Pères saints, (qui nous vaudrez de
Dieu Le salut pour la Franco ! Digitized by Google

Oii u'oJieiise que Dieu qui seul pardonn(? . Mais On contriste son frère, on Tafllige, on le blesse, On fait gronder sa haine ou pleurer sa faiblesse, Et c'est un crime affreux qui va troubler la paix Des simples, et donner au monde sa pûture. Scandale, cœurs perdus, gros mots et rire épais. Le plus souvent par un effet de la nature Des choses, ce péché trouve son châtiment Même ici-bas, féroce et long communément. Mais r.4mowr tout-puissant donne à la créature Le sens de son malheur qui mène au repentir Par une route lente et haute, mais très sûre. Alors un grand désir, un seul, vient investir Le pénitent, après les premières alarmes. Et c'est d'huinilier son front devant les larmes

s A G K S S E 225 De naguère, sans rien qui pourrait amortir Le
coup droit pour Torgueil, et de rendre les armes Comme un soldat vaincu,
— triste de bonne foi. O ma sœur, qui m'avez puni, pardonnez-moi ! lo
Digitized by Google

XVI Écoutez la chanson bien douce Qui ne pleure que pour vous
plaire, Elle est discrète, elle est légère : Cn frisson d'eau sur de la mousse!
La voix vous fut connue (et chère!), Mais à présent elle est voilée Comme
une veuve désolée. Pourtant comme elle encore hère, I Et dans les longs plis
de son voile Qui palpite aux brises d'automne. Cache et montre au cœur qui
s'étonne La vérité comme une étoile. Elle dit, la voix reconnue. Que la
bonté c'est notre vie. Que de la haine et de l'envie Rien ne reste, la mort
venue. Digitized by Google

SA (J ESSE 227 Elle parle aussi de la gloire D'être simple sans plus attendre, Et de noces d'or et du tendre . Bonheur d'une paix sans victoire. Accueillez la voix qui persiste Dans son naïf épithalame. Allez, rien n'est meilleur à l'âme Que de faire'une âme moins triste! Elle est en peine et de passage L'âme qui souffre sans colère. Et comme sa morale est claire !... Écoutez la chanson bien sage.

/ XV 11 Les chères mains qui furent miennes, Toutes petites,
toutes belles, Après ces méprises mortelles Et toutes ces choses païennes.
Après les rades et les grèves. Et les pays et les provinces. Royales mieux
qu'au temps des princes, Les chères mains m'ouvrent les rêves. Mains en
songe, mains sur mon dme. Sais-je, moi, ce que vous daignâtes. Parmi ces
rumeurs scélérates. Dire à cette âme qui se pdme? Ment-elle, ma vision
chaste D'affinité spirituelle. De complicité maternelle. D'affection étroite et
vaste? Digitized by Google

s A G E s s E 229 Remords si cher, peine très bonne, Rêves
bénits, mains consacrée's, O ces mains, ces mains vénérées. Faites le geste
qui pardonne !

XVIII Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé Que s'ouvrait
dans mon cœur la dernière blessure, Celle dont la douleur plus exquise
m'assure D'une mort désirable en un jour consolé. La bonne flèche aiguë et
sa fraîcheur qui dure! En ces instants choisis elles ont éveillé Les rêves un
peu lourds du scrupule ennuyé, Et tout mon sang chrétien chanta la
Chanson pure. J'entends encor, je vois encor! ï.oï du devoir Si douce! Enfin
je sais ce qu'est entendre et voir. J'entends, je vois toujours! Voix des
bonnes pensées. Innocence, avenir! Sage et silencieux, Que je vais vous
aimer, vous un instant pressées, Belles petites mains qui fermerez nos yeux!

Digitized by Google

XIX Voix de rOrgueil; un cri puissant, comme d'un cor. Des
étoiles de sang sur des cuirasses d'or, On trébuche à travers des chaleurs
d'incendie... Mais en somme la voix s'en va, comme d'un cor. Voix de la
Haine : cloche en mer, fausse, assourdie De neige lente. Il fait si froid!
Lourde, affadie, La vie a peur et court follement sur le quai Loin de la
cloche qui devient plus assourdie. Voix de la Chair : un gros tapage fatigué.
Des gens ont bu. L'endroit fait semblant d'être gai. Des yeux, des noms, et
l'air plein de parfums atroces Où vient mourir le gros tapage fatigué.
Voix d'Autrui : des lointains dans les hrouillards. Des noces Vont et viennent.
Des tas d'embarras. Des négoces. Et tout le cirque des civilisations Au son
trotte-menu du violon des noces. Digitized by Google

s A C. E S S E O'IO Colères, soupirs noirs, regrets, tentations
Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions Pour l'assourdissement des
silences honnêtes. Colères, soupirs noirs, regrets, tentations, Ah! les Voix,
mourez donc, mourantes que vous êtes. Sentences, mots en vain,
métaphores mal faites. Toute la rhétorique en fuite des péchés. Ah! les Voix,
mourez donc, mourantes que vous êtes! Nous ne sommes plus ceux que
vous auriez cherchés. Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés
Que nourrit la douceur de la Parole forte. Car notre cœur n'est plus de ceux
que vous cherchez! Mourez parmi la voix que la prière emporte Au ciel,
dont elle seule ouvre et ferme la porte Et dont elle tiendra les sceaux au
dernier jour. Mourez parmi la voix que la prière apporte. Mourez parmi la
voix terrible de l'Amour! Digitized by Google

L'ennemi se déguise en L'Ennui Et me dit : « A quoi bon, pauvre dupe? i Moi je passe et me moque de lui. L'ennemi se déguise en la Chair Et me dit : « Bah! retrousse une jupe! Moi j'écarte le conseil amer. i/ennemi se transforme en un Ange De lumière et dit : « Qu'est ton effort A côté des tributs de louange Et de Foi dus au Père céleste? Ton amour va-t-il jusqu'à la mort? » Je réponds : « I/Espérance me reste. » Gomme c'est le vieux logicien, Il a fait bientôt de me réduire A ne plus row/ojV répliquer rien. Mais sachant qui c'est, épouvanté De ne plus sentir les mondes luire. Je prierai pour de l'humilité.

I XXI Va ton chemin sans plus t'imiuiétor! La route est droite et tu n'as qu'à monter, Portant d'ailleurs le seul trésor qui vaille Et l'arme unique au cas d'une bataille, La pauvreté d'esprit et Dieu pour toi. Surtout il faut garder toute espérance, Qu'importe un peu de nuit et de souffrances? La route est bonne et la mort est au bout. Oui, garde toute espérance surtout, La mort là-bas te dresse un lit de Joie. Et fais-toi doux de toute la douceur. La vie est laide, encore c'est ta sœur. Simple, gravis la côte et même chante. Pour écarter la prudence méchante Dont la voix basse est pour tenter ta foi.

Digitized by Google

SAGESSE 23n Simple comme un enfant, gravis la côte, Humble
comme un pêcheur qui hait la faute, Chante, et même sois gai, pour défier
L'ennui que l'ennemi peut t'envoyer Afin que tu t'endormes sur la voie. Ris
du vieux piège et du vieux séducteur, Puisque la Paix est là, sur la hauteur,
Qui luit parmi les fanfares de la gloire, Monte, l'avi, dans la nuit blanche et
noire, Déjà l'Ange Gardien étend sur toi Joyeusement des ailes de victoire.

1 4 XXII Pourquoi triste, 6 mon âme, Triste jusqu'à la mort,
Quand l'effort te réclame. Quand le suprême effort Est là qui te réclame?
Ah! tes mains que tu tords Au lieu d'être à la tâche. Tes lèvres que tu mords
Et leur silence lâche. Et tes yeux qui sont morts ! N'as-tu pas l'espérance
De la fidélité. Et, pour plus d'assurance Dans la sécurité. N'as-tu pas la
souffrance? % Digitized by Google

SAGESSE •237 Mais chasse le sommeil Et ce rêve qui pleure.
(îrand jour et plein soleil! Vois, il est plus que l'heure : Le ciel bruit
vermeil, Et la lumière crue Découpant d'un trait noir Toute chose apparue.
Te montre le Devoir Et sa forme bourrue. Marche à lui vivement. Tu verras
disparaître Tout aspect inclément De sa manière d'être, Avec l'éloignement.
C'est le dépositaire Qui te garde un trésor D'amour et de mystère, Plus
précieux que l'or, Plus sûr que rien sur terre ; Les biens qu'on ne voit pas.
Toute joie inouïe,

23S SAGESSE Votre paix, saints combats, l'extase épanouie Et
l'oubli d'ici-bas, Et l'oubli d'ici-bas! Digitized by Google

XXIII Né Tenfaiit des grandes villes Et des révoltes serviles, J'ai
là, tout cherché, trouvé De tout appétit rêvé. Mais, puisque rien n'en
demeure, J'ai dit un adieu léger A tout ce (qui peut changer. Au plaisir, au
bonlieur même, Et même à tout ce que j'aime Hors de vous, mon doux
Seigneur 1 La Croix m'a pris sur ses ailes Qui m'emporte aux meilleurs
zèles. Silence, expiation, Et l'âpre vocation Pour la vertu qui s'ignore.
Digitized by Google

240 SAGESSE Douce, chère Huinilité, Arrose ma charité,
Trempe-la de les eaux vives. O mon cœur, que tu ne vives Qu'aux fins
d'une bonne mort!

XXIV L'Amo antique était rude et vaine Et ne voyait dans la
douleur Que l'acuité de la peine Ou l'étonnement du malheur. L'art, sa
figure la plus claire Traduit ce double sentiment Par deux grands types de la
Mère En proie au suprême tourment. C'est la vieille reine de Troie : Tous
ses fils sont morts par le fer. Alors ce deuil brutal aboie Et glapit au bord de
la mer. Elle court le long du rivage, Bavant vers le flot écumant, Hirsute,
criade, sauvage, La chienne littéralement !... Digitized by Google

242 s A G E s s E Et c'est Niobé qui s'effare Et garde fixement
des yeux Sur les dalles de pierre rare Ses enfants tués par les cieux, Le
souille expire sur sa bouche. Elle meurt daus un geste fou. Ce n'est plus
qu'un marbre farouche Là transporté nul ne sait d'où!... La douleur
chrétienne est immense. Elle, comme le cœur humain, Elle souffre, puis elle
pense. Et calme poursuit son chemin. Elle est debout sur le Calvaire Pleine
de larmes et sans cris. C'est également une mère. Mais quelle mère de quel
fils! Elle participe au Supplice Qui sauve toute nation, Attendrissant le
sacrifice Par sa vaste compassion. Et comme tous sont les fils d'elle, Sur le
monde et sur sa longueur Digitized by Google

SAGESSE 243 Toute la charité ruisselle Des sept blessures de son
cœur, Au jour qu'il faudra, pour la gloire Des cieux enfin tout grands
ouverts. Ceux qui surent et purent croire, Bons et doux, sauf au seul
Pervers, Ceux-là vers la joie infinie Sur la colline de Sion Monteront d'une
aile bénie Aux plis de son assomption. Digitized by Google

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour Et la blessure est
encore vibrante, O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour O mon Dieu,
votre crainte m'a frappé Et la brûlure est encor là qui tonne, O mon Dieu,
votre crainte m'a frappé! O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil Et votre
gloire en moi s'est installée, O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil! Noyez
mon âme aux flots de votre Vin, Fondez ma vie au Pain de votre table.
Noyez mon Ame aux flots de votre Vin.

sa(;esse 245 Voici mon sang que je n'ai pas versé, Voici ma chair indigne de souffrance, Voici mon sang que je n'ai pas versé. Voici mon front qui n'a pu que rougir Pour l'escabeau de vos pieds adorables. Voici mon front qui n'a pu que rougir. Voici mes mains qui n'ont pas travaillé Pour les charbons ardents et l'encens rare, Voici mes mains ([ui n'ont pas travaillé. Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain. Pour palpiter aux ronces du Calvaire, Voici mon cœur (jui n'a battu qu'en vain. Voici mes pieds, frivoles voyageurs. Pour accourir au cri de votre grâce. Voici mes pieds, frivoles voyageurs. Voici ma voix, bruit maussade et menteur. Pour les reproches de la Pénitence, Voici ma voix, bruit maussade et menteur. Voici mes yeux, luminaires d'erreur, Pour être éteints aux pleurs de la prière, Voici mes yeux, luminaires d'erreur. Digitized by Google

•246 SAGESSE Hélas, Vous, Dieu d'offrande et de pardon. Quel est le puits de mon ingratitude. Hélas! Vous, Dieu d'offrande et de pardon! Dieu de terreur et Dieu de sainteté. Hélas ! ce noir abîme de mon crime. Dieu de terreur et Dieu de sainteté. Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur, Toutes mes peurs, toutes mes ignorances. Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur. Vous connaissez tout cela, tout cela, Et que je suis plus pauvre que personne. Vous connaissez tout cela, tout cela. Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne. Digitized by Google

11 Je ne veux plus aimer que ma mère Marie. Tous les autres
amours sont de commandement. Nécessaires qu'ils sont, ma mère
seulement Pourra les allumer aux cœurs qui l'ont chérie. C'est pour Elle
qu'il faut chérir mes ennemis, C'est par Elle que j'ai voué ce sacrifice, Et la
douceur de cœur et le zèle au service, Comme je la priais, Elle les a permis.
Et comme j'étais faible et bien méchant encore, Aux mains lâches, les yeux
éblouis des chemins. Elle baissa mes yeux et me joignit les mains. Et
m'enseigna les mots par lesquels on adore. C'est par Elle que j'ai voulu de
ces chagrins. C'est pour Elle que j'ai mon cœur dans les cinq Plaies, Et tous
ces bons efforts vers les croix et les claies. Comme je l'invoquais. Elle en
ceignit mes reins.

248 s A ü K s s K Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie,
Siège de la sagesse et source des pardons. Mère de France aussi, de qui
nous attendons Inébranlablement l'honneur de la patrie. Marie Immaculée,
amour essentiel. Logique de la foi cordiale et vivace. En vous aimant
qu'est-il de bon que je ne fasse, En vous aimant du seul amour. Porte du
ciel? Digitized by Google

111 Vous ôtes calme, vous voulez un vœu discret, Des secrets à
ini-voix dans l'ombre et le silence. Le cœur qui se répand plutôt qu'il ne
s'élance. Et ces timides, moins transis qu'il ne paraît. Vous accueillez d'un
geste exquis telles pensées Qui ne marchent qu'en ordre et font le moins de
bruit. Votre main, toujours prête à la chute du fruit. Patiente avec l'arbre et
s'abstient de poussées. Et si l'immense amour de vos commandements
Embrasse et presse tous en sa sollicitude, Vos conseils vont dicter aux
meilleurs et l'étude Et le travail des plus humbles recueils. Le
pêcheur, s'il prétend vous connaître et vous plaire, O vous qui nous aimant
si fort parliez si peu. Doit et peut, à tout tem[ps] du Jour comme en tout lieu,
Bien faire obscurément son devoir et se taire. Digitized by Google

250 SAGESSE Se taire pour le monde, un pur sénat de fous, Se taire sur autrui, des âmes précieuses. Car nous taire vous plaît, même aux heures pieuses. Même à la mort, sinon devant le prêtre et vous. Donnez-leur le silence et l'amour du mystère, O Dieu glorieux du bien fait en secret, A ces timides moins transis qu'il ne paraît. Et l'horreur, et le pli des choses de la terre. Donnez-leur, ô mon Dieu; la résignation. Toute forte douceur, l'ordre et l'intelligence. Afin qu'au jour suprême ils gagnent l'indulgence De l'Agneau formidable en la neuve Sion, Afin qu'ils puissent dire : « Au moins nous sûmes croire », Et que l'Agneau terrible, ayant tout supputé, Leur réponde : « Venez, vous avez mérité, Pacifiques, ma paix, et, douloureux, ma gloire. » Digitized by Google

IV I Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois Mon
fianc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne. Et mes pieds offensés que
Madeleine baigne De larmes, et mes bras douloureux sous le poids De tes
péchés, et mes mains! Et tu vois la croix, Tu vois les clous, le fiel, l'éponge
et tout t'enseigne A n'aimer, en ce monde où la chair règne. Que ma Chair
et mon Sang, ma parole et ma voix. Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-
même, O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit, Et n'ai-je pas
souffert, comme c'était écrit? N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême Et
n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits. Lamentable ami qui me, cherches où je
suis? « Digitized by Google

252 SAGESSE 11 J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon aine. C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas. Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas, Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme. Vous, la source de paix que toute soif réclame. Hélas ! Voyez un peu mes tristes combats ! Oserai-je adorer la trace de vos pas. Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme? Kt pourtant je vous cherche en longs tâtonnements, Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte. Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte, 0 vous, fontaine calme, amère aux seuls amants De leur damnation, ô vous toute lumière Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière ! 111 — Il faut m'aimer! Je suis l'universel Baiser, Je suis cette paupière et je suis cette lèvre

SAGESSE 2S3 Dont tu parles, ô cher malade, et celte fièvre Qui
t'agite, c'est moi toujours! Il faut oser M'aimer ! Oui, mon amour monte
sans biaiser Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de clièvre, Et
t'emportera, comme un aigle vole un lièvre. Vers des serpolets qu'un ciel
cher vient arroser. O ma nuit claire ! ô tes yeux dans mon clair de lune ! O
ce lit de lumière et d'eau parmi la brune! Toute cette innocence et tout ce
reposer! Aime-moi ! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes, Car étant
ton Dieu tout-puissant. Je peux vouloir. Mais je ne veux d'abord que
pouvoir que tu m'aimes. IV — Seigneur, c'est trop? Vraiment Je n'ose.
Aimer qui? Vous? Oh ! non ! Je tremble et n'ose. Oh ! vous aimer Je n'ose.
Je ne veux pas! Je suis indigne. Vous, la Rose Immense des purs vents de
l'Amour, ô Vous, tous Les cœurs des saints, ô vous qui fûtes le Jaloux'
D'Israël, Vous, la chaste abeille qui se pose Sur la seule fleur d'une
innocence mi-close. Quoi, moi, moi, pouvoir Vous aimer. Êtes-vous fous <
* Saint Augustin. Digitized by Google

254 SAGESSE Père, Fils, Esprit? Moi, ce pécheur-ci, ce lâche,
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche Et n'a dans tous ses sens,
odorat, toucher, goût, Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas! dans tout
Son espoir et dans tout son remords que l'extase D'une caresse où le seul
vieil Adam s'embrase ? V — Il faut m'aimer. Je suis ces Fous que lu
nommais. Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme. Ta Rome, ton
Paris, ta Sparte et ta Sodome, Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.
Mon amour est le feu qui dévore à jamais Toute chair insensée, et l'évapore
comme Un parfum, — et c'est le déluge qui consomme En son flot tout
mauvais germe que je semais. Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût
dressée Et que par un miracle effrayant de bonté Je t'eusse un jour à moi,
frémissant et dompté. Aime. Sors de ta nuit. Aime. C'est ma pensée De
toute éternité, pauvre âme délaissée. Que tu dusses m'aimer, moi seul qui
suis resté ! Digitized by Google

s A G E s s E 25b VI — Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute. Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment Moi, ceci, me ferais-je, ô mon Dieu, votre amant, O Justice que la vertu des bons redoute ? Oui, comment ? Car voici que s'ébranle la voûte Où mon cœur creusait son ensevelissement Et que je sens fluer à moi le firmament. Et je vous dis : de vous à moi quelle est la route ? Tendez-moi votre main, que je puisse lever Cette chair accroupie et cet esprit malade. Mais recevoir jamais la céleste accolade, Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver Dans votre, sein, sur votre cœur qui fut le nôtre, La place où reposa la tête de l'apôtre ? VII — Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui. Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise De ton cœur vers les bras ouverts de mon Église, Comme la guêpe vole au lis épanoui. Digitized by Google

256 s A G E S S E Approche-toi de mon oreille. Épanches-y
L'humiliation d'une brave franchise. Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou
de reprise Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi. Puis franchement et
simplement viens à ma table. Et je t'y bénirai d'un repas délectable Auquel
l'ange n'aura lui-même qu'assisté, Et tu boiras le Vin de la vigne immuable,
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté Feront germer ton sang à
l'immortalité. Puis, va! Garde une foi modeste en ce mystère D'amour par
quoi je suis ta chair et la raison, Et surtout reviens très souvent dans ma
maison, Pour y participer au Vin qui désaltère. Au Pain sans qui la vie est
une trahison. Pour y prier mon Père et supplier ma Mère Qu'il te soit
accordé, dans l'exil de la terre, D'être l'agneau sans cris qui donne sa
toison. D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence. D'oublier ton pauvre
amour-propre et ton essence, Enfin, de devenir un peu semblable à moi

✓ . s A (1 K S Ĩ K 257 Qui fus, (Jui aiil les jours d'Ilérode el de
Pilate Et de Judas et de Pierre, pareil à toi Poursouflrir et mourir d'une mort
scélérate! Et pour récompenser Ion zèle en ces devoirs Si doux (ju'ils sont
encore d'inelTables délices, Je te ferai goûter sur terre mes prémices, l.a
paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs Mysti(iues, ([uand l'esprit
s'ouvre aux calmes espoirs Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse, Et que sonnent les angélus roses
et noirs. Eu atleiidauL l'assomplion dans ma lumière, E'évei! sans fin dans
ma charité coutumière, La musique de mes louanges à jamais, Et l'extase
perpétuelle et la science, Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance De tes
souffrances, enlin miennes, que j'aimais! VI 11 — Ah! Seigneur, (lu'ai-je?
Hélas! me voici tout en larmes D'une joie extraordinaire; votre voix 17
Digitized by Google

258 s A (< E s s E Me fait comme du bien et du mal à la fois, Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes. Je ris. Je pleure, el c'est eoinnie un appel aux armes D'un clairon pour des cham[])s de bataille où Je vois Des anges bleus et blancs portés sur des pavois, Et ce clairon m'enlève en de hères alarmes. J'ai l'extase et J'ai la teireur d'être choisi. Je suis indigne, mais Je sais votre clémence. Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici Plein d'une humble prière, encore qu'un trouble immense Brouille l'espoir que votre voix me révéla, Et J'aspire en tremblant. l.\ — Pauvre urne, c'est cela ! Digitized by Google

111 I Désormais le Sage, puni Pour avoir trop aimé les choses,
Rendu prudent à l'inlini. Mais franc de scrupules moroses. Et d'ailleurs
retournant au Dieu Qui lit les yeux et la lumière. L'honneur, la gloire, et
tout le peu Qu'a son dîne de candeur fière. Le Sage peut dorénavant
Assister aux scènes du monde, Et suivre la chanson du vent. Et contempler
la mer profonde. Digitized by Google

260 s A Ü E s s E 11 ira, calme, et passera Dans la férocité des
villes, Gomme un mondain à l'Opéra Qui sort blasé des danses viles.
Même, — et pour tenir abaissé L'orgueil, qui fit son âme veuve, 11
remontera le passé, Ge passé, comme un mauvais fleuve, 11 reverra l'herbe
des bords, 11 entendra le flot qui pleure Sur le bonheur mort et les torts De
cette date et de cette heure!... 11 aimera les deux, les champs, La bonté,
l'ordre et l'harmonie. Et sera doux, même aux méchants. Afin que leur mort
soit bénie. Délicat et non exclusif,. 11 sera du Jour où nous sommes : Son
cœur, plutôt contemplatif. Pourtant saura l'œuvre des hommes. Mais,
revenu des passions. Un peu méfiant des « usages », A vos civilisations
Préférera les paysages. Digitized by Google

11 Du fond du grabat As-tu vu rétoile Que riiiver dévoile?
Comme ton cœur bat, Comme cette idée, Regret ou désir, Ravage à plaisir
Ta tête obsédée. Pauvre tête en feu. Pauvre cœur sans dieu L'ortie et
l'herbetle Au bas du rempart D'où l'appel frais part D'une aigre trompette.
Le vent du coteau. Digitized by Google

262 s A fi E S S R I.a Meuse, la goutte Qu'on boit sur la route A
chaque écriteau, Les sèves qu'on hume. Les pipes qu'on fumel Un rêve de
froid : « Que c'est beau la neige Et tout son cortège Dans leur cadre étroit!
Oh ! tes blancs arcanes. Nouvelle Archangel, Mirage éternel De mes
caravanes! Oh! ton chaste ciel. Nouvelle Archangel ? » Cette ville sombre!
Tout est crainte ici... Le ciel est transi D'éclairer tant d'ombre. Les pas que
tu fais Parmi ces bruyères lèvent des poussières Au souffle mauvais...
Voyageur si triste, Tu suis quelle piste? Digitized by Google

s A r. ESSE 2G:] C'est l'ivresse à mort, C'est la noire orgie, C'est l'amer effort De ton énergie Vers l'oubli dolent De la voix intime. C'est le seuil du crime. C'est l'essor sanglant. — Oh ! fuis la chimère : Ta mère, ta mère ! Quelle est cette voix Qui ment et qui flatte! « Ah ! la tête plate. Vipère des bois! » Pardon et mystère. Laisse ça dormir. Qui peut, sans frémir, Juger sur la terre? « Ah! pourtant, pourtant. Ce monstre impudent! » La mer! Puisse-t elle Laver ta rancœur, La mer au grand cœur. Ton aïeule, celle Qui chante en berçant Digitized by Google

s A r, F. s s i : Ton angoisse alroce, La mer, doux colosse Au sein
innocent, Grondeuse infinie De ton ironie! T«i vis sans savoir ! Tu verses
ton àme. Ton lait et ta fiamme Dans quel désespoir? Ton sang qui s'amasse
Kn une Heur d'or N'est pas prêt encor A la dédicace. Attends quelque peu,
Ceci n'est que Jeu. Cette frénésie T'initie au but. D'ailleurs, le salut Viendra
d'un Messie Dont tu ne sens plus, Depuis bien des lieues, Les effluves
bleues Sous tes bras perclus. Naufragé d'un rêve Qui n'a pas de grève !
Digitized by Google

s A C E S S E 2Co Vis en attendant L'heure toute proche. Ne sois pas prudent. Trêve à tout reproclie. Fais ce que tu veux. Une main te guide A travers le vide Affreux de tes vaux. Un peu de courage, C'est le bon orage. Voici le Malheur Dans sa plénitude. Mais t\ sa main rude Quelle belle fleur! « La brûlante épine ! » Un lis est moins blanc, « Elle m'entre au flanc. » Et l'odeur divine ! « Elle m'entre au cœur. » Le parfum vainqueur! « Pourtant je regrette, Pourtant je me meurs, Pourtant ces deux cœurs... » Lève un peu la tête : Eh bien, c'est la Croix. » ((

2CG SAGESSE Lève un pou ton Ame De ce monde infAme. «
Est-ce que je crois ? » Qu'en sais-tu ? La RAte Ignore sa tAte^ La Chair et
le Sang Méconnaissent l'Acte. « Mais j'ai fait un pacte Qui va m'enlaçant A
la faute noire, Je me dois à mon Tenace démon : Je ne veux point croire. Je
n'ai pas besoin De rAver si loin ! « Aussi bien j'écoute Des sons d'autrefois.
Vipère des bois, Encor sur ma route? Cette fois tu monls. » Laisse cette
bAte. Que fait au poète? Que sont des cœurs morts? Ah ! plutôt oublie Ta
propre folie. Digitized by Google

SA G ESSE 2G7 Ah î plutôt, surtout, Douceur, patience. Mi-voix
et nuance, Et paix jusqu'au bout ! Aussi bon que sage. Simple autant que
bon. Soumets ta raison Au plus pauvre adage, Naïf et discret. Heureux en
secret! Ab! surtout, terrasse Ton orgueil cruel. Implore la grâce D'être un
pur Abel, Finis l'odyssée Dans le repentir D'un humide martyr, D'une
humble pensée. Regarde au-dessus... « Est-ce vous, JÉSUS? » Digitized by
Google

111 ^ l'espôirluit comme un brin de paille dans Tétable. Que
crains-tu de la guOpe ivre de son vol fou? Vois, le soleil toujours poudroie à
quelque trou. Que ne t'endormais-tu, le coude sur la table? Pauvre Ame
pAle, au moins cette eau du puits glacé, Hois-la. Puis dors après. Allons, tu
vois, je reste, Et je dorloterai les rêves de ta sieste. Et tu chantonneras
comme un enfant bercé. Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, madame. Il
dort. C'est étonnant comme les pas de femme Résonnent au cerveau des
pauvres malheureux. Midi sonne. J'ai fait arroser dans la chambre. Va, dors!
L'espôir luit comme un caillou dans un creux. Ah ! quand reneiiront les
roses de septembre! Digitized by Google

Oaxpai'd Ilauacr chante Je suis venu, calme orphelin, Riche de
mes seuls yeux Iranqiilles, Vers les hommes des grandes villes : Ils ne
m'ont pas trouvé malin. A vingt ans un trouble nouveau Sous le nom
d'amoureuses flammes M'a fait trouver belles les femmes : Elles ne m'ont
pas trouvé beau. Mien que sans patrie et sans roi Et très brave ne l'étant
guère. J'ai voulu mourir à la guerre : La mort n'a pas voulu de moi.

270 6 A G E s s K Suis-Je né trop tôt ou trop tard ? Qu'est-ce que
Je fais en ce monde? O vous tous, ma peine est profonde ; Priez pour le
pauvre Gaspard !

Un grand sommeil noir Tombe sur ma vie : Dormez, tout espoir,
Dormez, toute envie! Je ne vois plus rien, Je perds la mémoire Du mal et du
bien... ü la triste histoire ! Je suis un berceau Qu'une main balance Au creux
d'un caveau : Silence, silence !

VI \ Le ciel est, i);0*-ùessus le luit. Si bleu, si calme ! Un arbre,
par-dessus le luit Berce sa palme. La cloche dans le ciel qu'on voit *
Doucement tinte. Un oiseau s^- l'arbre qu on voit Cbanle sa plainte. Mon
Dieu, mon Dieu, la vie est là, Sijiiple et tranquille. Celle paisible rumeur-là
Vient de la ville. — Qu'as-tu fait, o loi que voilà Pleurant sans cesse. Dis,
qu'as-tu fait, toi que voilà, De ta Jeunesse ? DIgItized by Google

VII Je ne sais pourquoi Mon esprit amer D'une aile inquiète et
folle vole sur la mer, Tout ce qui m'est cher, D'une aile d'effroi Mon amour
le couve au ras des flots. Pourquoi, pourquoi? Mouette à l'essor
mélancolique. Elle suit la vague, ma pensée, A tous les vents du ciel
balancée Et biaisant quand la marée oblique. Mouette à l'essor
mélancolique. Ivre de soleil Et de liberté, Un instinct la guide à travers cette
immensité. La brise d'été Q Sur le flot vermeil Doucement la porte en un
tiède demi-sommeil. 18 Digitized by Google

274 s A c; K s s E Parfois si trislernent elle crie Qu'elle alarme au
lointain le pilote, Puis au gré du vent se livre et (lotte l']t plonge, et l'aile
toute meurtrie Hcvole, et j)uis si tristement (*rie î Je ne sais pourquoi Mon
esprit amer D'une aile imiuiète et folle vole sur la mer. Tout ce qui m'est
cber, D'une aile d'effroi, Mon amour le couve au rasdes (lots. Poun|uoi,
pourquoi? Digitized by Google

vin Parfums, couleurs, systèmes, lois! Les mots ont peur comme
des poules. La Chair sanglote sur la croix. Pied, c'est du rêve que tu foules,
Et partout ricane la voix, La voix tentatrice des foules. deux bruns où
nagent nos desseins. Fleurs qui n'ôtes pas le calice. Vin et ton geste qui se
glisse. Femme et l'œillade de tes seins. Nuit câline aux frais traversins.
Qu'est-ce que c'est que ce délice. Qu'est-ce que c'est que ce supplice. Nous
les damnés et vous les Saints? Digitized by Google

IX Le son du cor s'afflige vers les bois D'une douleur on veut
croire orpheline Qui vient mourir au bas de la colline Parmi la bise errant en
courts abois. L'dme du loup pleure dans cette voix Qui monte avec le soleil
qui décline, D'une agonie on veut croire cAline Ht qui ravit et qui navre à
la fois. Pour faire mieux cette plainte as.soupie La neige tombe à longs
traits de charpie A travers le couchant sanguinolent, Et l'air a l'air d'être un
soupir d'automne, Tant il fait doux par ce soir monotone Où se drolote un
paysage lent. Digitized by Google

X La tristesse, langueur du corps humain M'attendrissent, me
fléchissent, m'apitoient, Ah ! surtout quand des sommeils noirs le
foudroient. Quand les draps zèbrent la peau, foulent la main! Et que mièvre
dans la fièvre du demain. Tiède encor du bain de sueur qui décroît. Comme
un oiseau qui grelotte sous un toit! Et les pieds, toujours douloureux du
chemin, Et le sein, marqué d'un double coup de poing, Et la bouche, une
blessure rouge encor. Et la chair frémissante, frôle décor, Et les yeux, les
pauvres yeux si beaux où point La douleur de voir encore du fini !... Triste
corps! Combien faible et combien puni ! Digitized by Google

XI La bise se rue à travers Les buissons tout noirs et tout verts,
Plaçant la neige éparpillée, Dans la campagne ensoleillée, L'odeur est aigre
près d(s bois, L'horizon chante avec des voix, Les coqs des clochers des
villages Luisent crûment sur les nuages. C'est délicieux de marcher A
travers ce brouillard léger Qu'un vent taquin parfois retrousse. Ah ! fi de
mon vieux feu ({ui tousse ! J'ai des fourmis plein les talons. Debout, mon
Ame, vite, allons! C'est le printemps sévère encore, Mais qui par instant
s'édulcore D'un soiiifle tiède juste assez Pour mieux sentir les froids passés
Et penser au Dieu de clémence... Va, mon Ame, à l'espoir immense !
Digitized by Google

\\l Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées! f/espoir qu'il
faut, regret des grâces dépensées. Douceur de cœur avec sévérité d'esprit,
Et celle vigilance, et le calme prescrit, Et toutes ! — Mais encor lentes, bien
éveillées, Bien d'aplomb, mais encor timides, débrouillées A peine du lourd
rêve et de la tiède nuit. C'est à qui de vous va plus gauche, l'une suit
l'autre, et toutes ont peur du vaste clair de lune. « Telles, quand des brebis
sortent d'un clos. C'est une, Puis deux, puis trois. Le reste est là, les yeux
baissés, La tête à terre, et l'air des plus embarrassés. Faisant ce que fait leur
chef de file : il s'arrête. Elles s'arrêtent tour à tour, posant leur tête Sur son
dos, simplement et sans savoir pourquoi C » Votre pasteur, ô mes brebis, ce
n'est pas moi, ' Dantr, le l*ur(/:tloire. Digitized by Google

28ü s A tJ E s s E C'est un meilleur, un bien meilleur, qui sait les causes, Imi qui vous tint longtemps et si longtemps là closes. Mais qui vous délivra de sa main au temps vrai. Suivez-le. Sa houlette est bonne. Et je serai, Sous sa voix toujours douce à votre ennui qui bête. Je serai, moi, par vos chemins, son chien fidèle. Digitized by Google

XIII I/échelonnemeiit des haies Moutonne à rinfini, mer Claire
dans le brouillard clair Qui sent bon les jeunes baies. Des arbres et des
moulins Sont légers sous le vert tendre OÙ vient s'ébattre et s'étendre
L'agilité des poulains. Dans ce vague d'un Dimanche Voici se jouer aussi
De grandes brebis aussi Douces que leur laine blanche. Tout à riieure
déferlait L'onde, roulée en volutes, De cloches comme des Ilùtes Dans le
ciel comme du lait.

XIV L'immensité de l'humanité, Le temps passé vivace et bon
père, Une entreprise à jamais prospère : Quelle puissante et calme cité! Il
semble ici qu'on vit dans l'histoire. Tout est plus fort que l'homme d'un
jour. De lourds rideaux d'atmosphère noire Font richement la nuit alentour.
O civilisés que civilise L'Ordre obéi, le Respect sacré ! 0 dans ce champ si
bien préparé Cette moisson de la Seule Kglisel Digitized by Google

XV La mer est plus belle Que les cathédrales, Nourrice fidèle,
Berceuse de rdles, La mer qui prie La Vierge Marie! Elle a tous les dons
Terribles et doux. J'entends ses pardons Gronder ses courroux. Cette
immensité N'a rien d'entêté. O ! si patiente. Même quand méchante ! Un
souffle ami hante l.a vague, et nous chante ; Digitized by Google

284 SAGESSE U Vous sans espérance, Mourez sans souffrance !
» Et puis sous les cieux Qui s'y rient plus clairs, Elle a des airs bleus.
Roses, gris et verts... Plus belle que tous. Meilleure que nous ! Digitized by
Google

XVI La « grande ville ». Un tas criard de pierres blanches Où
rage le soleil comme en pays conquis. Tous les vices ont leur tanière, les
exquis Et les hideux, dans ce désert de pierres blanches. Des odeurs ! Des
bruits vains ! Où que vague le cœur. Toujours ce poudrolement vertigineux
de sable. Toujours ce remuement de la chose coupable Dans cette solitude
où s'écœure le cœur ! De près, de loin, le Sage aura sa thébaïde Parmi le
fade ennui qui monte de ceci, D'autant plus âpre et plus sanctifiante aussi
Que deux parts de son âme y pleurent, dans ce vide ! Digitized by Google

XVII Toutes les amours de la terre Laissant au cœur du délétère
Et de raffreusement amer, Fraternelles et conjugales, Paternelles et liliales.
Civiques et nationales. Les charnelles, les idéales. Toutes ont la guêpe et le
ver. La mort prend ton père et ta mère. Ton frère trahira son frère, Ta femme
llaire un autre époux, Ton enfant, on te l'aliène. Ton peuple, il se pille ou
s'enchaîne Et l'étranger y pond sa haine. Ta chair s'irrite et tourne obscène.
Ton âme flue en rêves fous.

s A (i E s s E 287 Mais, dit Jésus, aime, n'importe ! Puis de toute
illusion morte Fais un cortège, tonne un chœur, Va devant, tel aux champs
le pâtre, Tel le coryphée au théâtre, Tel le vrai prêtre ou l'idolâtre. Tels les
grands-parents près de Pâtre, Oui, (jue devant aille ton cœur! Ft que toutes
ces voix dolentes S'élèvent rapides ou lentes. Aigres ou douces, composant
A la gloire de Ma souffrance Instrument de ta délivrance. Condiment de ton
espérance Et mets de ta proie navrance, l'hymne qui te sied à présent!

Digitized by Google

XVIII Sainte Thérèse veut que la Pauvreté soit La reine d'ici-bas,
et littéralement ! Elle dit peu de mots de ce gouvernement Et ne s'arrête
point aux détails de surcroît ; Mais le Point, à son sens, celui qu'il faut
qu'on voie Et croie, est ceci dont elle la complimente : Le libre arbitre pèse,
arguë et parlemente. Puis le pauvre-de-cœur décide et suit sa voie. Qui l'en
empêchera ? De vœux il n'en a plus Que celui d'être un jour au nombre des
élus. Tout-puissant serviteur, tout-puissant souverain. Prodigue et
dédaigneux, sur tous, des choses eues, Mais accumulateur des seules choses
sues. De quel si fier sujet, et libre, quelle reine!

XIX Parisien, mon frère à jamais étonné, Montons sur la colline où le soleil est né Si glorieux qu'il fait comprendre l'idolâtre. Sous cette perspective inconnue au théâtre. D'arbres au vent et de poussière d'ombre et d'or. Montons. Il est si frais encor, montons encor. Là ! nous voilà placés comme dans une « loge De face », et le décor vraiment tire un éloge. Là cathédrale énorme et le beffroi sans fin, Ces toits de tuile sous ces verdure, le vain Appareil des remparts pompeux et grands quand même, Ces clochers, cette tour, ces autres, sur l'or blême Des nuages à l'ouest réverbérant l'or dur De derrière chez nous, tous ces lourds joyaux sur Ces toitures, n'est-ce pas, l'écrin vaut le voyage. Et c'est ce qu'on peut dire un brin de paysage? — Mais descendons, si ce n'est pas trop abuser De vos pieds las, à fin seule de reposer 19 ! Digitized by Google

290 SAGESSE Vos yeux qui n'ont jamais rien vu que
Montmartre, — « Campagne » vert de plaie et ville blanc de dardre (Et les
sombres parfums qui grimpent de Pantin!) — Donc, par ce lent sentier de
rosée et de thym. Cheminons vers la ville au long de la rivière, Sous les
frais peupliers, dans la fine lumière. L'une des portes ouvre une rue,
entrons-y. Aussi bien, c'est le point qu'il faut, l'endroit choisi : Si blanches,
les maisons anciennes, si bien faites. Point hautes, çà et là des bronches sur
leurs faîtes. Si doux et sinueux le cours de ces maisons. Comme un ruisseau
parmi de vagues frondaisons. Profilant la lumière et l'ombre en broderies
Au lieu du long ennui de vos haussmanneries. Et si gentil l'accent qui
confine au patois De ces passants naïfs avec leurs yeux matois !... Des
places ivres d'air et de cris d'hirondelles Où l'histoire proteste en formules
fidèles A la crête des toits comme au fer des balcons. Des portes ne tournant
qu'à regret sur leurs gonds. Jalouses de garder l'honneur et la famille... Ici
tout vit et meurt calme, rien ne fourmille, Le « Théâtre » fait four, et ce dieu
des brouillons. Le « Journal » n'en est plus à compter ses bouillons,
L'amour même prétend conserver ses noblesses Et le vice se gobe en de
rares drôlesses. Enfin rien de Paris, mon frère « dans nos murs ». Que les
modes... d'hier, et que les fruits bien mûrs

s A G E s s E 201 De ce fameux progrès que vous mangez en
herbe. Du reste on vit à l'aise. Une chère superbe, Ua raison raisonnable et
l'esprit des aïeux, Beaucoup de sain travail, quelques loisirs joyeux. Et ce
besoin d'avoir peur de la grande route ! Avouez, la province est bonne,
somme toute. Et vous regrettez moins que tantôt la « splendeur » Du vieux
monstre, et son pouls fébrile, et cette odeur !

XX C'est la fête du blé, c'est la fête du pain Aux chers lieux
d'autrefois revus après ces choses ! Tout bruit, la nature et l'homme, dans
un bain De lumière si blanc que les ombres sont roses. L'or des pailles
s'effondre au vol siffleur des faux Dont l'éclair plonge, et va luire, et se
réverbère. La plaine, tout au loin couverte de travaux, Change de face à
chaque instant, gaie et sévère. Tout halète, tout n'est qu'effort et
mouvement Sous le soleil, tranquille auteur des moissons mûres. Et qui
travaille encore imperturbablement A gonfler, à sucrer là-bas les grappes
sures. Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin. Nourris l'homme du lait
de la terre, et lui donne L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin.
Moissonneurs, vendangeurs là-bas ! votre heure est bonne ! Digitized by
Google

s A r; E s s E 293 Car sur la Heur des pains et sur la fleur des vins,
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie, Dieu moissonne, et
vendange, et dispose à ses fins La Chair et le Sang pour le calice et l'hostie
!

The text on this page is estimated to be only 14.33% accurate

Digitized by Google

JADIS ET NAGUÈRE

The text on this page is estimated to be only 15.33% accurate

Digitized by Google

JADIS P R 0 ï. 0 < ; IJ E En route, mauvaise troupe ! Partez, mes
enfants perdus ! Ces loisirs vous étaient dus ! La Chimère tend sa croupe.
Partez, grimpés sur son dos. Comme essaimé un vol de raves D'un malade
dans les brèves Fleurs vagues de ses rideaux. Ma main tiède qui s'agite
Faible encore, mais enfin Sans fièvre, et qui ne palpète Plus que d'un effort
divin.

•2U8 J A D f s ET .NAGUERE Ma main vous bénit, petites
Mouches de mes soleils noirs Et de mes nuits blanches. Vîtes, Partez, petits
désespoirs. Petits espoirs, douleurs, joies, Que dès hier renia Mon cœur
quêtant d" autres proies... Allez, æigri somnia. t Digitized by Google

SONNETS ET AUTRES VERS A la louange de Laure et de
Pétrarque Chose italienne où Shakspeare a passé Mais que Uoiisard lit
superbement française, Fine basilique au lai ge diocèse, Saint-Pierre-des-
Vers, immense et condensé. Elle, ta marraine, et Lui qui t'a pensé, Dogme
entier toujours debout sous l'exégèse Même edmondschèresque ou
francisquesarceyse. Sonnet, force acquise et trésor amassé. Ceux-là sont
très bons et toujours vénérables, Ayant procuré leur luxe aux misérables Et
l'or fou qui sied aux pauvres glorieux. Aux poètes fiers comme les gueux
d'Espagne, Aux vierges qu'exalte un rythme exact, aux yeux Épris d'ordre,
aux cœurs qu'un vœu chaste accompagne

PIEUKOT A Leon Valade. Ce n'est plus le reveur lunaire du vieil
air Qui riait aux aïeux dans les dessus de portes ; Sa gaîté, comme sa
chandelle, hélas ! est morte, Et son spectre aujourd'hui nous hante, mince et
clair. Et voici que parmi l'ellroi d'un long éclair Sa pâle blouse a l'air, au
vent froid qui l'emporte. D'un linceul, et sa bouche est béante, de sorte
Qu'il semble hurler sous les morsures du ver. Avec le bruit d'un vol
d'oiseaux de nuit qui passe. Ses manches blanches font vaguement par
l'espace Des signes fous auxquels personne ne répond. Ses yeux sont deux
grands trous où rampe du phosphore, Et la farine rend plus effroyable
encore Sa lace exsangue au nez pointu de moribond.

KALÉIDOSCOPE A Germain Nouveau. Dans une rue, au cœur d'une ville de rêve, Ce sera comme quand on a déjà vécu : Un instant à la fois très vague et très aigu... O ce soleil parmi la brume qui se lève ! O ce cri sur la mer, cette voix dans les bois ! Ce sera comme quand on ignore des causes : Un lent réveil après bien des métempsycoses : Les choses seront plus les mêmes qu'autrefois Dans cette rue, au cœur de la ville magique Où des orgues moudront des gigue dans les soirs, Où les cafés auront des chats sur les dressoirs, Et que traverseront des bandes de musique.

302 JADIS ET NAGUÈRE Ce sera si fatal qu'on en croira mourir
: Des larmes ruisselant douces le long des joues, Des rires sanglotés dans le
fracas des roues, Des invocations à la mort de venir, Des mots anciens
comme des bouquets de fleurs fanées ! Les bruits aigres des bals publics
arriveront, Et des veuves avec du cuivre après leur front. Paysannes,
fendront la foule des traînées Qui fildnent là, causant avec d'affreux
moutards Et des vieux sans sourcils que la darte enfariné, ' *. Cependant
qu'à deux pas, dans des senteurs d'urine, Quel(]ue fête publique enverra des
pétards. Ce sera comme quand on rêve et qu'on s'éveille! Et que l'on se
rendort et que l'on rêve encor De la même féerie et du même décor, L'été,
dans l'herbe, au bruit moiré d'un vol d'abeille. \ S Digitized by Google

1 INTERIEUR A grands plis sombres une ample tapisserie De
haute lice, avec emphase descendrait Le long des quatre murs immenses
d'un retraits Mystérieux où l'ombre au luxe se marie. Les meubles vieux,
d'étoffe éclatante flétrie. Le lit entr'aperçu vague comme un regret, Tout
aurait l'attitude et l'âge du secret. Et l'esprit se perdrait en quelque
allégorie. Ni livres, ni tableaux, ni fleurs, ni clavecins ; Seule, à travers les
fonds obscurs, sur des coussins. Une apparition bleue et blanche de femme
Tristement sourirait — inquiétant témoin — Au lent écho d'un chant
lointain d'épithalame, Dans une obsession de musc et de benjoin.

DIZAIN MIL HUIT CENT TKENTE Je suis né romantique et
j'eusse été fatal En un frac très étroit aux boutons de métal, Avec ma barbe
en pointe et mes cheveux en brosse. Ilablant espanol, très loyal et très
féroce, L'œil idoine à l'œillade et chargé de défis. Ileautés mises à mal et
bourgeois déconffits Eussent bondé ma vie et soulé mon cœur d'homme.
Pâle et jaune, d'ailleurs, et taciturne comme Un enfant scrofuleux dans un
Escorial... Et puis j'eusse été si féroce et si loyal !

A HOHATIO Ami, le temps ii'est plus des guitares, des plumes.
Des créanciers, des duels hilares à pro[>os De rien, des cabarets, des pipes
aux chapeaux Et de cette gaîté banale où nous nous plumes. Voici venir, ami
très tendre, qui t'allumes. Au moindre dé pipé, mon doux briseur de pots,
Iloratio, terreur et gloire des tripots. Cher diseur de jurons à remplir cent
volumes, Voici venir parmi les brumes d'Elseneur Quelque chose de moins
plaisant, sur mon honneur, Qu'Ophélia, l'enfant aimable qui s'étonne. C'est
le spectre, le spectre impérieux! Sa main Montre un but et son œil éclaire et
son pied tonne. Hélas! et nul moyen de remettre à demain! 20 Digitized by
Google

SONNET liOITEUX A Ernest Delahaye. Ah ! vraiment c'est triste, ah ! vraiment r;a finit trop mal. Il n'est point permis d'etre à ce point infortuné. Ah ! vraiment c'est trop la mort du naïf animal Qui voit tout son sang couler sous son regard fané. Londres fume et crie. O (quelle ville de la Bible! Le gaz flambe et nage et les enseignes sont vermeilles. Et les maisons dans leur ratatinement terrible Epouvantent comme un sénat de petites vieilles. Tout l'affreux passé saute, piaule, miaule et glapit Dans le brouillard rose et jaune et sale des sohos Avec des indeeds et des ail rights et des hdos. Non vraiment c'est trop un martyr sans espérance. Non vraiment cela finit trop mal, vraiment c'est triste : O le feu du ciel sur cette ville de la Bible !

LE CLOWN A Laurent Tailhade. Bobèche, adieu! bonsoir,
Paillasse! arrière, Gille! Place, bouffons vieilliss, au parfait plaisantin. Place!
très grave, très discret et très hautain. Voici venir le maître à tous, le clown
agile. Plus souple qu'Arlequin et plus brave qu'Achille, C'est bien lui, dans
sa blanche armure de satin ; Vides et clairs ainsi que des miroirs sans tain.
Ses yeux ne vivent pas dans son masque d'argile. Ils luisent bleus parmi le
fard et les onguents. Cependant que la tête et le buste, élégants. Se
balancent par l'arc paradoxal des Jambes. Puis il sourit. Autour le peuple
bête et laid, La canaille puante et sainte des jambes, Acclame l'histrion
sinistre qui la hait.

Écrit sur r Album de il/“® A\ de V. Des yeux tout autour de la tête
Ainsi qu'il est dit dans Murger. Point très bonne, un esprit d'enfer Avec des
rises d'alouette. Sculpteur, musicien, poète Sont ses hôtes. Dieux, quel hiver
Nous passAMES! Ce fut amer Et doux. Un sabbat! Une fête ! Ses cheveux,
noir tas sauvage où Scintille un barbare bijou, La font reine et la font
fantoche. Ayant vu cet ange pervers, « Oùsqu'est mon sonnet? » dit Arvei Et
Chilpéric dit : Saprismoche! »

LE SQUEÏÆTTE A Albert Mérat. Deux reîtres saouls, courant les champs, virent parmi La fange d'un fossé profond une carcasse Humaine dont la faim torve d'un loup fugace Venait de disloquer l'ossature à demi. La tête, intacte, avait ce rictus ennemi Qui nous attriste, nous énerve et nous agace. Or, peu mystiques, nos capitaines Fracasse Songèrent (John Falstaff lui-même en eût frémi) • Qu'ils avaient bu, que tout vin bu filtre et s'égoutte. Et qu'en outre ce mort avec son chef béant Ne serait pas fâché de boire aussi, sans doute. Mais comme il ne faut pas insulter au Néant, Le squelette s'étant dressé sur son séant Fit signe qu'ils pouvaient continuer leur route.

A Albert Mérat. Et nous voilà très doux à la bêtise humaine, Lui pardonnant vraiment et même un peu touchés De sa candeur extrême et des torts très légers Dans le fond qu'elle assume et du train qu'elle mène. Pauvres gens que les gens ! Mourir pour Célimène, Épouser Angélique ou venir de nuit chez Agnès et la briser, et tous les sots péchés. Tel est l'Amour encor plus faible que la Haine î I/Ambition, l'Orgueil, des tours dont vous tombez, Le Vin, qui vous imbibe et vous tord imbibés, Î/Argent, le Jeu, le Crime, un tas de pauvres crimes! C'est pourquoi, mon très cher Mérat, Mérat et moi. Nous étant dépouillés de tout banal émoi. Vivons dans un dandysme épris des seules Rimes!

ART POÉTIQUE A Charles Morice. De musique J[^] avait toute
clieuse, _ Et pour cel j[^]) réfère rfmpai[^] Plus va^{^i^ej j^s} soûlt^{^d^s} l'air,
Sans rien[^] lui qui pèse ou qui pose. Il faut aussi^{^if} que tu n'aies point
Choisir tes mots sans quelque méprise ; Rien de plus cher que la chanson
grise ^ ^ Où l'indéc^{|||} au Précis^{_} se joint. C'est des beaux yeux derrière les
voil[^] C'est le grand jour tremblant de midi, C'est, par un ciel d'automne
attédi. Le bleu fouillis des claires étoiles!

\ Oh! la nuance seule fiancée Le nève au rôvo et la flûte au cor ! i
 Fuis du plus loin la Pointe assassine, l/Lsprit cruel et le(jre impur, Qui font
 pleurer les yeux de l'Azur, Et tout cet ail de basse cuisine ! Prends
 l'éloquence. et tords-lui son cou! Tu feras bien, on train d'énergie, De
 rendre un peu la Rime assagie. Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'oii? < i O
 qui dira les torts de la Rime ! f» Quel enfant sourd ou quel nègre fou Nous a
 forgé ce bijou d'un sou Qui sonne creux et faux sous la lime? • De la
 musique encore et toujours ! ^ . Que ton vers .soit la chose envolée 1 Qu'on
 sent qui fuit d'une ame en allée ' Vers d'autres deux à d'autres amours. Que
 ton vers soit la bonne aventure ^ Eparsé au vent crispé du matin Qui va
 fleurant la menthe et le thym... Et tout le reste est littérature. Digitized by
 Google

IV

\ Car nous voulons la Nuance encor,
 • Pas la Couleur, rien que la nuance!

LE PITRE Le tréteau qu'un orchestre emphatique secoue Grince
sous les grands pieds du maigre baladin Qui harangue non sans finesse et
sans dédain Les badauds piétinant devant lui dans la boue. Le plâtre de son
front et le fard de sa joue Font merveille. Il pérore et se tait tout soudain,
Reçoit des coups de pieds au derrière, badin Baise au cou sa commère
énorme, et fait la roue. Ses boniments de cœur et d'âme, approuvons-les.
Son court pourpoint de toile à fleurs et ses mollets Tournants jusqu'à l'abus
valent que l'on s'arrête. Mais ce qui sied à tous d'admirer, c'est surtout
Cette perruque d'où se dresse sur la tête. Preste, une queue avec un papillon
au bout. OF Digitized by Google

ALLÉGORIE A Julea Valadon. Despotique, pesant, incolore,
l'Été, Comme un roi fainéant présidant un supplice. S'étire par l'ardeur
blanche du ciel complice Et bâille. L'homme dort loin du travail quitté.
L'alouette, au matin, lasse n'a pas chanté. Pas un nuage, pas un souffle, rien
qui plisse. Ou ride cet azur implacablement lisse Où le silence bout dans
l'immobilité. L'ûpre engourdissement a gagné les cigales Et sur leur lit
étroit de pierres inégales Les ruisseaux à moitié taris ne sautent plus. Une
rotation incessante de moires Liiinineuses étend scs flux et ses reflux... Des
guêpes, çà et là volent, jaunes et noires.

I/AUBERGE A Jean Moréas. Murs blancs, toit rouge, c'est
l'Auberge fraîche au boisDu grand cliemin poudreux où le pied brûle et
saigne, L'Auberge gaie avec le Bonheur pour enseigne. Vin bleu, pain
tendre, et pas besoin de passeport. Ici l'on fume, ici l'on chante, ici l'on
dort. L'hôte est un vieux soldat, et l'hôtesse, qui peigne Et lave dix marmots
roses et pleins de teigne. Parle d'amour, de joie et d'aise, et n'a pas tort! La
salle au noir plafond de poutres, aux images Violentes, Maleck Adel et les
Rois Mages y Vous accueille d'un bon parfum de soupe aux choux.
Entendez-vous? C'est la marmite qu'accompagne L'horloge du tic-lac
alléger de son pouls. Et la fenêtre s'ouvre au loin sur la campagne.

CIRCONSCRIPTION A GaMon Sénéchal. Donne ta main, retiens ton souffle, asseyons-nous Sous cet arbre géant où vient mourir la brise En soupirs inégaux sous la ramure grise Que caresse le clair de lune blême et doux. Immobiles, baissions nos yeux vers nos genoux. Ne pensons pas, rêvons. Laissons faire à leur guise Le bonheur qui s'enfuit et l'amour qui s'épuise, Et nos cheveux frémés par l'aile des hiboux. Oublions d'espérer. Discrète et contenue. Que l'âme de chacun de nous deux continue Ce calme et cette mort sereine du soleil. Restons silencieux parmi la paix nocturne: Il n'est pas bon d'aller troubler dans son sommeil La nature, ce dieu féroce et taciturne.

VEILS POUR ÊTRE CALOMNIÉ A Charles Vignier. Ce jour je
m'étais penché sur ton sommeil. Tout ton corps dormait chaste sur l'humble
lit, Et j'ai vu, comme un qui s'applique et qui lit, •Ahî j'ai vu que tout est
vain sous le soleil ! Qu'on vive, ô quelle délicate merveille, Tant notre
appareil est une fleur qui plie! O pensée aboutissant à la folie ! Va, pauvre,
dors, moi, l'effroi pour toi m'éveille. Ah ! misère de t'aimer, mon frêle
amour Qui vas respirant comme on res[pi]re un jour! O regard fermé que la
mort fera tel ! O bouche qui ris en songe sur ma bouche. En attendant
l'autre rire plus farouche ! Vite, éveille-toi! Dis, l'âme est immortelle?

LUXÛRKS A Léor Trézenik. Chair! 6 seul fruit mordu des
vergers d'ici-bas, Fruit amer et sucré qui jutes aux dents seules Des affamés
du seul amour, bouches ou gueules, Et bon dessert des forts, et leurs joyeux
repas. Amour! le seul émoi de ceux que n'émeut pas L'horreur de vivre,
Amour qui presses sous tes meules Les scrupules des libertins et des
bégueules Pour le pain des damnés qu'élisent les sabbats. Amour, tu
m'apparais aussi co mriie un beau pâtre Dont rêve la fileuse assise auprès
de Pâtre Les soirs d'hiver dans la chaleur d'un sarment clair. Et la fileuse,
c'est la Chair et l'heure tinte Où le rêve éteindra la rêveuse, — heure sainte
Ou non ! qu'importe à votre extase. Amour et Chair?

VENDANGES A Gorges Rail. Les choses qui chaitteU dans la tête Alors que la mémoire est absente, Écoutez! c'est notre sang qui chante... O musique lointaine et discrète ! Écoutez! c'est notre sang qui pleure Alors que notre âme s'est enfuie D'une voix jusqu'alors inouïe Et qui va se taire tout à l'heure. Frère du sang de la vigne rose, Frère du vin de la veine noire, O vin, ôsang, c'est l'apothéose ! Chantez, pleurez ! Chassez la mémoire Et chassez Tâme, et jusqu'aux ténèbres Magnétisez nos pauvres vertèbres.

IMAGES D'U.X SOU A Léon Dicrx. De toutes les douleurs
douces Je compose mes magies! Paul, les paupières rougies, Erre seul aux
Pamplémousses. La Folle-par-arnour chante Une ariette touchante. (^est la
mère qui s'alarme De sa fille fiancée. C'est l'épouse délaissée Qui pnm d'un
sévère charme A s'exagérer l'attente Et demeure palpitante. C'est l'amitié
qu'on néglige Et qui se croit méconnue. C'est toute angoisse ingénue, C'est
tout bonheur qui s'afflige ; Digitized by Google

JADIS ET NAGUÈRE 321 L'enfant qui s'éveille et pleure, Le prisonnier qui voit l'heure, Les sanglots des tourterelles, La plainte des jeunes filles. C'est l'appel des Inésilles — Que gardent dans des tourelles De bons vieux oncles avarés — A tous sonneurs de guitares. Voici Damon qui soupire L'a tendresse à Ceneviève De Brabant qui fait ce rêve D'exercer un chaste empire Dont elle-même se pème Sur la veuve de Pyrame Tout exprès ressuscitée. Et la forêt des Ardennes Sent circuler dans ses veines La flamme persécutée De ces princesses errantes Sous les branches murmurantes. Et madame Malbrouck monte A sa tour pour mieux entendre L'a viole et la voix tendre De ce cher trompeur de Comte Ory qui vient d'Espagne Sans qu'un doublon l'accompagne. Mais il s'est couvert de gloire Aux gorges des Pyrénées 21

322 JADIS ET NAGUÈRE Et combien d'infortunées Au teint de
lis et d'ivoire Ne fit-il pas à tous risques Là-bas, parmi les Morisques !...
Toute histoire qui se mouille De délicieuses larmes, Fût-ce à travers, des
chocs d'armes. Aussitôt chez moi s'embrouille. Se mêle à d'autres encore,
Finalement s'évapore En capricieuses nues, Laissant à travers des filtres
Subtiles talismans et philtres Au fin fond de mes cornues Au feu de l'amour
rougies. Accourez à mes magies ! C'est très beau. Venez d'aucunes Et
d'aucuns. Entrez, bagasse ! Cadet-Roussel est paillasse Et vous dira vos
fortunes. C'est Crédit qui tient la caisse. . Allons vite qu'on se presse !

LES UNS ET LES AUTRES COMÉDIE DÉDIÉE A Théodore de
Banville. PP:RS0N N AGES : Myrtil Sylvandre Rosali.nde Chloris
Mezzetin Corydon Aminte Bergers, masques. la scène se pas! :e dans un
parc de Waleau, vers une fin d apres-midi d été. ' Une nombreuse
compagnie d'hommes et de femmes est groupée, en de nonchalantes
attitudes, autour d'un chanteur costumé en Mezzetin, qui s'accompagne
doucement sur une mandoline. SCÈNE I Mezzetin, chantant. Puisque tout
n'est rien que fables, Hormis d'aimer ton désir, Jouis vite du loisir Que te
font des dieux affables.

1 324 JADIS ET NAGUÈRE Puisqu'à ce point se trouva Facile ta
destinée, Puisque vers toi ramenée L'Arcadie est proche, — va ! Va! le vin
dans les feuillages Fait éclater les beaux yeux Et battre les cœurs joyeux A
l'étroit sous les corsages... COIIYDON A l'exemple de la cigale nous avons
Chanté... Aminte Si nous allions danser? Tous, moins Myrtilj Rosalinde^
Sylvandre et Chloris. TVT • 1 Nous vous suivons ! {lis sortent à V
exception des mêmes.) SCÈNE II MYHTYL, ROSALINDE,
SYLVANDRE, CHLORIS Restons. Rosali.nde, à Myrtil. Digitized by
Google

J JADIS ET NAGUÈRE 32o CiiLoius, à Sylvandre. Favorisé,
vous pouvez dire Tètre : J'aime la danse à m'en Jeter par la fenêtre, Et si je
ne vais pas sur l'herbette avec eux, C'est bien pour vous! {Sylvandre la
presse.) Paix là! Que vous êtes fougueux ! {Sortent Sylvandre et Chloris.)

SCÈNE III MYRTIL, ROSALINDE Rosali.nde Parlez-moi. Myrtil De quoi
voulez-vous donc que Je cause ? Du passé? Cela vous ennuerait, et pour
cause. Du présent? A quoi bon, puisque nous y voilà? De l'avenir? Laissons
en paix ces choses-là! Rosalinde Parlez-moi du passé. Digitized by Google

326 JADIS ET .NAGUERE Myrtil Pourquoi? Rosali.nde C'est mon caprice. Et fiez-vous à la mémoire adulatrice Qui va teinter d'azur les plus mornes jadis Et masque les enfers anciens en paradis. Myrtil Soit donc! J'évoquerai, ma chère, pour vous plaire, Ce morne amour qui fut, hélas ! notre chimère. Regrets sans fin, ennuis profonds, poignants remords, Et toute la tristesse atroce des jours morts ; Je dirai nos plus beaux espoirs déçus sans cesse. Ces deux cœurs dévoués jusques à la bassesse Et soumis l'un à l'autre, et puis, finalement. Pour toute récompense et tout remerciement. Navrés, martyrisés, bafoués l'un par l'autre, Ma folle jalousie étreinte par la vôtre. Vos soupçons complétant l'horreur de mes soupçons. Toutes vos trahisons, toutes mes trahisons! Oui, puisque ce passé vous flatte et vous agréé, Ce passé que je lis tracé comme à la craie

JADIS EI NAÜUEUE 327 Sur le mur ténébreux du souvenir, je
veux, Ce passé tout entier, avec ses désaveux Et ses explosions de pleurs et
de colère, Vous le redire, aün, ma chère, de vous plaire ! Hosalinüe Savez-
vous que je vous trouve admirable, ainsi Plein d'indignation élégante?
Myktil, irrite. Merci ! UOSALI.NDE Vous vous exagérez aassi par trop les
choses. Quoi! pour un peu d'ennui, quelques heures moroses, Vous
lamentez avec ce courroux enfantin! Moi je rends grâce au dieu qui me fit
ce destin D'avoir aimé, d'aimer l'ingrat, d'aimer encore l'ingrat qui tient de
sots discours, et qui m'adore Toujours, ainsi, qu'il sied d'ailleurs en ce pays
De Tendre. Oui! Car malgré vos regards ébahis Et vos bras de poupée
inerte, je suis sûre Que vous gardez toujours ouverte la blessure Faite par
ces yeux-ci, boudeur, à ce cœur-là. Digitized by Google

328 A DIS ET NAGUÈRE Myrtil, attendri. Pourtant le Jour où
cet amour m'ensorcela Vous fut auUint qu'à moi funeste, mon amie.
Croyez-moi, réveiller la tendresse endormie. C'est téméraire, et mieux
vaudrait pieusement llespecter jusqu'au bout son assoupissement Qui ne
peut que finir par la mort naturelle. Hosalinue s Fou! par quoi pouvons-nous
vivre, sinon par elle? Myrtil, sincère. .Mors, mourons! Hosali.nüe Vivons
plutôt ! Fût-ce à tout prix ! Quant à moi, vos aigreurs, vos fureurs, vos
mépris, Qui ne sont, je le sais, qu'un dépit éphémère. Et cet orgueil qui rend
votre parole amère, J'en veux faire litière à mon amour têtue. Et je vous
aimerai quand même, m'entends-tu? Myrtil Vous ôtes mutinée... Digitized
by Google

JADIS ET NAGUÈRE 329 Rosalinde Allons, laissez-vous faire !
Myrtil, cedant. Donc, il le faut! Bosalinde , Venez cueillir la primevère De
l'amour renaissant timide après Thiver. Quittez ce front chagrin, souriez
comme hier A ma tendresse entière et grande, encor qu'ancienne ! Myrtil
Ah! toujours tu m'auras mené, magicienne! {Ils sortent. Rentrent Stjlvandre
et CIdoris.) SCÈNE iV SYLVANDRE, CILORIS Chloris, courant. Non !
Digitized by Google

3J0 .IA DI s ET NAGÜEHE Si ! Sylva.nuke Chloius Je ne veux pas. . . Sylvandre, la baisant sur la 7uic. Dites : je ne veu.x plus! {La tenant embrassée.) Mais voici, j'ai fixé vos vœux irrésolus Et le milan affreux tient la pauvre hirondelle. Chloris Fi ! l'action vilaine ! Au moins rougissez d'elle ! Mais non ! Il rit, il rit! {Pleurnichant pour rire.) Ah, oh, hi, que c'est niai! Sylva.ndre Tarare ! mais le seul état vraiment normal. C'est le nôtre, c'est, fous l'un de l'autre, gais, libres. Jeunes, et méprisant tous autres équilibres

JADIS K T .N A < f V. K K X\ [Quelconques, qui ne sont (jii
cloche-pieds piteux, D'avoir deux cœurs i)our un, et, chère àine, un pour
deux! Chloris Que voilà donc. Monsieur l'amant, de beau langage! Vous
êtes procureur ou poète, je gage, Pour ainsi discourir, sans rire,
obscurément. Sylva. NI) RE Vous vous moquez avec un babil très
charmant. Et me voici deux fois épris de ma conquête : Tant d'éclat en vos
yeux jolis, et dans la tête Tant d'esprit! Du plus fin encore, s'il vous plaît.
Cil LORIS Et si je vous trouvais par hasard bête et laid, Fier conquérant
fictif, grand vainqueur en peinture? Sylva.ndre Alors, n'eussiez-vous pas
arrêté l'aventure De tantôt, qui semblait exclure tout dégoût Conçu par
vous, à mon détriment, après tout ? Chloris O la fatuité des hommes qu'on
n'évince Pas sur-le-champ! Allez, allez, la preuve est mince Digitized by
Google

332 JADIS ET .N A <J UE RE Que VOUS invoquez là d'un
penchant présumé De mon cœur pour le vôtre, aspirant bien-aimé. — Au
fait, chacun de nous vainement déblatère Kt, tenez, Je vais dire mon
caractère. Pour qu'étant à la lin bien au courant* de moi Si vous souffrez,
du moins vous connaissiez pour({ uoi. Sachez donc... Sylva.nüre Si
j'exige... Que Je meure ici, ma toute belle, CILLORIS — Sachez d'abord
vous taire. — Or celle Qui vous parle est coquette et folle. Oui, Je le suis.
J'aime les Jours légers et les frivoles nuits; J'aime un ruban qui m'aille, un
amant qui me plaise. Pour les bien détester après tout à mon aise. Vous, par
exemple, vous. Monsieur, que Je n'ai pas Naguère tout à fait traité de haut
en bas. Me dussiez-vous tenir pour la pire pécore. Eh bien. Je ne sais j)as si
Je vous souffre encore î Sylvandre, souriant. Dans le doute... CuLüRis,
coquette, s'enfuyant. « Abstiens-toi », dit l'autre. Je m'abstiens. Digitized
by Google

JADIS ET NAGUÈRE ' 333 Sylvandre, presque naïf. Ah ! c'en est trop, Je souffre et Je m'en vais pleurer. Chloris, touchée, mais qaie. Viens, Enfant, mais souviens-toi que Je suis infidèle Souvent, ou bien plutôt, capricieuse. Telle Il faut me prendre. Et puis, voyez-vous, nous voici Tous deux bien amoureux, — car Je vous aime aussi, — lii ! voilà le gros mot lâché! Mais... Réticence I Sylvandre O cruelle Chloris Attendez la fin, pauvre cervelle. Mais, dirai-je, malgré tous nos transports et tous Nos serments mutuels, solennels, et Jaloux D'être éternels, un dieu malicieux préside Aux autels de Paphos — {Sur un geste de dénégation de Sylvandre.) C'est un fait — et de Gnide. Telle est la loi qu'Amour à nos cœurs révéla. L'on n'a pas plutôt dit ceci qu'on fait cela. Digitized by Google

334 JADIS ET NAGI'KHE Plus tard on so ropend, c'ost vrai,
mais le parjure A dos ailes, et comme il perdrait sa gageure Celui qui
poursuivrait un mensonge envolé ! Qu'y faire ? Promener son souci désolé,
liras ballants, yeux rougis, la tête décoiltée, A travers monts et vaux, ainsi
qu'une autre Orphée, Gonfler Pair de soupirs et l'Océan de pleurs Par
l'indiscrétion de bavardes douleurs ? Non, cent fois non ! Plutôt aimer à
l'aventure Kt ne demander pas l'impossible à Nature î Nous voici, venez-
vous de dire, bien épris L'un et l'autre, soyons heureux, faisons mépris De
tout ce qui n'est pas notre douce folie ! Deux cœurs pour un, un cœur pour
deux... je m'y rallie. Me voici vôtre, tienne!... fites-vous rassuré ? Tout à
l'heure j'avais mille fois tort, c'est vrai, D'ainsi bouter un cœur offert de
bonne grâce. Et c'est moi qui reviens à vous, de guerre lasse. Donc aimons-
nous. Prenez mon cœur avec ma main. Mais, pour Dieu, n'allons pas songer
au lendemain. Et si ce lendemain doit ne pas être aimable, Sachons que tout
bonheur repose sur le sable, Qu'en amour il n'est pas de malhonnêtes gens.
Et surtout soyons-nous l'un à l'autre indulgents. Cela vous plaît? Sylvandre
Cela me plairait si... Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate

JADIS ET NAGUERE 335 SCÈNE V Les Pukgédents, MYHTIL
Myrtil, sin'venajit. Madame A raison. Son discours seraitr^pilhalamo Qu(î
j'ousso proféré si... Chloius Cola fait deux « si -, C'est un de trop. Myrtil, à
Chlorîs. Je pense absolument ainsi Que vous. Chloris, à Sylvandre. Et vous,
Monsieur ? Sylvandre La vérité m'oblige... Digitized by Google

336 JADIS ET .NAGUERE Chloris, au même. Et quoi, monsiour,
déjà si tiède ! Myrtil, à Chloris. L'homme-lige Qu'il vous faut, ô Chloris,
c'est moi... SCÈNE VI Les Précédents, H0S.\LINDE Rosai.indk, sim'enant.
Salut ! je suis Alors, puisqu'il le faut décidément, depuis Tous ces
étonnements où notre cœur se joue, A voire chariot la cinquième roue. (A
Myrtil.) Je vous rends vos serments anciens et les nouveaux Et les récents,
les vrais aussi bien que les faux. Myrtil, au bras de Chloris et 'protestant
comme par manière d'acquit. Chère !

JADIS K T N A GUERE 337 UOSALI.NDE Vous n'avez pas
besoin de vous défendre, Car me voici l'amie intime de Sylvandre.
Sylvandrej ravi, surpris et léger, O doux Cliarybde après un aimable Scylla
! Mais celle-ci va faire ainsi que celle-là Sans doute, et toutes deux,
adorables coquettes Dont les caprices sont bel et bien des raijuettes.
Joueront avec mon cœur. Je le crains, au volant. Fat Chlüris, à Sylvandre.
llosALLNDE, uit ménic. Inurat ! V Myutil, au même. Insolent ! Sylvandre,
à Myrtil. Quand à cet « insolent », Ami cher, mes griefs sont au moins
réciproques. Et, s'il est vrai que nous te vexions, tu nous choques. »•»
Digitized by Google

JADIS ET NAÜUEHE 3;j8 (.1 Hosalinde et à Chloris.)

Mesdames, je suis votre esclave à toutes deux, Mais mon cœur qui se cabre
aux chemins hasardeux Est un mâchant cheval réfractaire à la bride, Qui
devant tout péril connu s'enfuit, rapide, A tous crins, s'allût-il rompre le col
plus loin. (A Rosalinde .) Or, donc, si vous avez, Rosalinde, besoin Pour un
voyage au bleu pays des fantaisies D'un franc coursier, gourmand de
provendes clioisies Et quelque peu fringant, mais jamais rebuté.

Chevauchez à loisir ma bonne volonté. ' M Y HT IL La déclaration est un
tant soit peu roide. Mais, bah ! chat échaudé craint l'eau, fût-elle froide, (A
Rosalinde) N'est-ce pas, Rosalinde, et vous le savez bien, Que ce chat-là
sourtout, c'est moi. Rosalinde Je ne sais rien. 'V Digitized by Google

JADIS ET NAGUÈRE 339 Myrtil Et puisqu'un ce contlit où
chacun se rebiffe Chloris aussi veut bien m'avoir pour hippogriffe De ses
rêves devers la lune ou bien ailleurs, Me voici tout bridé, couvert d'ailleurs
de fleurs Charmantes aux odeurs puissantes et divines Dont je sentirai tôt
ou tard les épines, (A Chloris) Madame, n'est-ce pas ? CliLORIS Taisez-
vous et m'aimez. Adieu, Sylvandre 1 UOSALINDE Adieu, Myrtil ! Myrtil,
à Rosalinde. Est-ce à jamais r Sylvandre, à Chloris. C'est pour toujours!
Digitized by Google

340 JADIS ET NAGUEHE Rosalinde Adieu, Myrtil! CULORIS
Adieu, Sylvandre ! {Sortent Sylvandre et Rosalinde.) SCÈNE VII
MYRTIL, CILONIS CÜLOIUS C'est donc que vous avez de l'amour à
revendi t' Pour, le joug d'une amante irritée écarté, Vous tourner aussitôt
vers ma faihle beauté? Myrtil Croyez-vous (qu'elle soit à ce point ollensée ?
CULORIS Qui ? ma beauté ? Myrtil Non. I/autre...

JADIS ET NAGUERE 341 Chloris Ah ! — J'avais la pensive
Rion aulro part, je vous l'avoue, et m'attendais A quelque madrigal un peu
compliqué, mais Sans doute, vous voulez parler de Rosalinde Et de
courroux auquel son cœur crispé se guindé... N'en doutez pas, elle est vexée
horriblement. Myrtil En êtes-vous bien sûre? CLILORIS Ah ! ça, pour un
amant Tout récemment élu, sur sa chaude supplique Encore! et dans un tel
concours mélancolique Malgré qu'un tant soit peu plaisant d'événements.
Se pouvez-vous pas mieux employer les moments Premiers de nos premiers
amours, o cher Thésée, Qu'à vous préoccuper d'Ariane laissée ? — Mais
taisons cela, quitte à plus tard en parler. — Eh oui, là je vous jure, à ne vous
rien céler. Que Rosalinde éprise encor d'un infidèle, Trépigne, peste, enrage,
et sa rancœur est telle Qu'elle m'en a pris mon Sylvandre de dépit.

342 JADIS ET NAGTTKRE Myiutl Et VOUS rogrelloz fort
Sylvaiulre? Chloris Mal lui prit, Que je crois, de tomber sur voire ancienne
amie? • Myrtil Et pourquoi? Chloris Faux naïf! je ne le dirai mie. Myrtil
Mais regrettez-vous fort Sylvandre? Vous ? Chloris M'aimez- vous. Myrtil
Vos yeux sont si beaux, votre... De Sylvandre? Chloris Etes-vous jaloux
Digitized by Google

JADIS ET NAGUÈRE 343 Myrtil, très vivement. O oui ! (Se reprenant.) Mais au passo, chère belle. CHLORIS Allons, un tel aveu, bien que tardif, s'appelle l'ne galanterie, et je l'admets ainsi. Donc vous m'aimez ? Myrtil, distrait^ après tin silence. O oui ! CHLORIS Quel amoureux transi Vous seriez si d'ailleurs vous l'étiez de moi ! Myrtil, même jeu que précédemment. Douce Amie ! Chloris Ah! que c'est froid ! « Douce amie î » Il vous trousse Digitized by Google

3V4 JADIS ET NAGUERE Un compliment banal et prend un air vainqueur ! J'aurai longtemps vos « oui » de tanltd sur le cœur. M V RT I L, i ndolem meu t . Permettez... CIILORIS Mais voici Rosalinde et Sylvandre. Myrtil, comme rércille en aursaut. Rosalinde î CIILORIS Et Sylvandre. Et quel besoin de fendre .\insi Pair de vos bras en façon de moulin? Ils débusquent. Tournons vite le terre-plein Et vidons, s'il vous plaît, ailleurs celte querelle. (lia sortent.) SCÈNE VIII SYLVANDRE, ROSALINDE Sylvandre Et voilà mon liistoire en deux mots, Digitized by Google

JADIS ET NAGUÈRE 3't-> Rosalinde Kilo osl tollo Ouo J'y lis à
l'onvers l'iiiistoire do Mvrlil. Par lin prossontimont inquiet et subtil Vous
redoutez l'amour qui venait et sa lèvre Aux baisers inconnus encore, et lui
qu'enfièvre Le souvenir d'un vieil amour désenlacé, Stupide autant
qu'ingrat, il a peur dupasse, Et tous deux avez tort, ;dlez Sylvandre. Qu'il a
tort... Sylvandre Posa un de Dites Non, tous deux, et vous n'êtes pas quittes.
Et tous deux souffrirez, et ce sera bien fait. Sylvandre Après tout je ne vois
que très mal mon forfait, El j'ignore très bien quel sera mon martyr. I
Minaudant.'* A moins que votre cœur... Rosalinde Vous avez tort de rire.

346 JADIS ET NAGUÈRE Sylvandre Je ne ris pas, je dis
posément d'une part Que je ne crois point tant criminel mon départ D'avec
Chloris, coquette aimable mais sujette A caution, et puis, d'autre part, je
projette D'être heureux avec vous qui m'avez bien voulu Recueillir quand
brisé, désesparé, moulu. Berné par ma maîtresse et planté là par elle
J'allais probablement me brCiler la cervelle Si j'avais eu (quelque arme à
feu sous mes dix doigts. Oui je vais vous aimer, je le veux (je le dois En
outre), je vais vous aimer à la folie... Donc, arrière regrets, dépit, mélancolie
! Je serai votre chien féal, ton petit loup Bien doux... Rosali.nde Vous avez
tort de rire, encore un coup. Sylvandre Encore un coup, je ne ris pas. Je
vous adore. J'idolâtre ta voix si tendrement sonore ; J'aime vos pieds, petits
à tenir dans la main. Qui font un bruit mignard et gai sur le chemin El
luisent, rêves blancs, sous les pompons des mules. Quand les grands yeux,
de (jui les astres sont émules, Digitized by Google

JADIS ET naguère 347 Abaissent jusqu'à nous leurs aimables
rayons, Comparable à ces fleurs d'été que nous voyons Tourner vers le
soleil leur fidèle corolle, Lors Je tombe en extase et reste sans parole. Sans
vie et sans pensée, éperdu, fou, hagard. Devant l'éclat charmant et fier de
ton regard. Je frémis à ton souffle exquis comme au vent l'herbe, O ma
charmante, ô ma divine, ô ma superbe, Et mon âme palpite au bout de tes
cils d'or... — A propos, croyez-vous que Chloris m'aime encor? Hosalinde
Et si je le pensais ? Sylvandre En effet ! Question saugrenue Rosalinde
Voulez-vous la vérité bien nue? Sylvandre Non ! Que me fait? Je suis un
sot, et me voiei Confus, et je vous aime uniquement. Rosalinde Ainsi, Cela
vous est égal qu'il soit patent, palpable. Évident que Cldoris vous adore...
Digitized by Google

JADIS ET NA G U K R E UH Sylvandre Du diable Si e'esf
possil)le ! Elle ! Elle ! Allons donc ! { Soucieiiæ^ Unit à coup, à part.)
Hélas ! Hosalixde Vous en doutez? Quoi, Sylvandre Ce cœur volage suit sa
loi, Elle leurre à présent, Myrtil... Ho s A U N D E , pasfti O n ne men t .
Elle le leurre. Dites-vous? Mais alors il l'aime !... Sylvandre Si je
comprends ce cri jaloux ! Que je meui'e Hosalindr Ail! laissez-vousl,.

JA D 15 ET NAGUERE 349 Sylvanuue Uu trompeur ! une folle!
Rosali.nde Es-tu donc pas jaloux De Myrtil, toi, hein, ilis? Sylvanüre,
comme frappé subitement (l'une idée douloureuse. Tiens î la fâcheuse idée
Mais c'est qu'oui ! me voici rdiie tout obsédée... UosALi.NDE, presque
joueuse. Ah! vous êtes jaloux aussi, je savais bien ! Sylva.ndhe, à part.
Feignons encor. llosalinde.) Je vous jure qu'il n'en est rien El si vraiment je
suis jaloux de quelque chose, Le seul Myrtil du temps jadis en est la cause.
* Rosali.nde Trêve de compliments fastidieux. Je suis Très triste, et vous
aussi. Le but que je poursuis DIgitized by Google

350 JADIS ET NAO UE UE Est lo vôtre. Causons de nos deuils
identiques. J)cs malheureux ce sont, il paraît, les pratiques. Cela, dil-on,
console. Or nous aimons toujours Vous Chloris, moi Myrtil, sans espoir de
retours Apparents. Entre nous la seule difTcrence C'est que l'on m'a trahie,
et que votre soulTrance A vous vient de vous-même et n'est qu'un
chAtiment. Ai-Je tort? SVLVA.NDUE Vous lisez dans mon cœur
couramment, Chère Chloris, je t'ai méchamment méconnue ! Qui me rendi
a jamais ta malice ingénue. Et ta gaîté si bonne, et ta grâce, et ton cœur?
UOSALINDE Et moi, par un destin bien autrement moqueur. Je pleure
après Myrtil infidèle... Sylva. N DR K Infidèle! Mais c'est qu'alors Chloris
l'aimerait. O mort d'elle ! J'enrage et je gémis! .Mais ne disiez-vous pas
Tantôt qu'elle m'aimait encore. — O cieux, là-bas. Regardez, les voilà!

Digitized by Google

JADIS ET NAGUÈRE 361 UOSALINDE Qu'est-ce qu'ils vont se dire ? {Ils remontent le théâtre.) SCÈNE IX Les Précédents, CHLOIUS, MYIITIL CULOIUS Allons, encore un peu de francliise, beau sire Ténébreux. Avouez votre cas tout à fait. Le silence, n'est-il pas vrai ? vous étouffait, Et l'obligation banale où vous vous crûtes D'imiter à tout bout de champ la voix des flûtes Pour quelque madrigal bien fade à mon endroit Vous étouffait, ainsi qu'un pourpoint trop étroit? Votre cœur qui battait pour elle dut me taire Par politesse et par prudence son mystère; Mais à présent que j'ai presque tout deviné. Pourquoi continuer ce mutisme obstiné? Parlez d'elle, cela d'abord sera sincère. Puis vous souffrirez moins, et, s'il est nécessaire De vous intéresser aux souffrances d'autrui, J'ai besoin en retour de vous parler de lui Digitized by Google

352 .IA DI s ET NAGUEHE Myutil Et quoi, vous aussi, vous?
Cil LOUIS Moi-iiième, hélas! moi-même, Puis-je encore espérer que mon
bien-aimé m'aime ? Nous étions tous les deux, Sylvandre, si bien faits l'un
pour l'autre! Quel sort Jaloux, quel dieu mauvais Fit ce malentendu ciuel
qui nous sépare? Hélas! il fut frivole encor plus que barbare, Et son esprit
surtout lit (que son cœur pécha. Myutil Espérez, car peut-être il se ri*pent
déjà, .Si j'en juge d'après mes remords... (2/ sanylolc.) Et mes larmes.
{Sylvandre cl Rosine se pressent la main.; UosALi.NDE, survenant. Les
pleurs délicieux! Cher instant plein de charmes! Myutil C'est allieuxl
Digitized by Google

.JADIS ET na(;i:i:re 353 CnLORis O douleur ! Rosalinde, !^ur la
pointe du pied et très bas. Clîloris! Chloris Vous étiez là ? Rosalinde l.e sort
capricieux qui nous désassembla A remis, faisant trêve à son ire inhumaine,
Sylvandre en bonnes mains, et je vous le ramène Jurant son grand serment
qu'on ne l'y prendrait plus. Est-il trop tard? Sylvandre, à Chloris. O point
de refus absolu ! T)e grâce ayez pitié quoique peu. La vengeance Suprême,
c'est d'avoir un aspect d'indulgence, Punissez-moi sans trop de justice et
daignez Ne me point accabler de traits plus indignés Que n'en méritent, —
non mes crimes, — mais ma tête Folle, mais mon cœur faible et lâche... {Il
tombe à genoux.) 23 Digitized by Google

3^4 JADIS ET NAGUÈRE Chlorts Êtes-vous hôte ? Relevez-vous, je suis trop heureuse à présent Pour vous dire quoi que ce soit de déplaisant, Et je jette à ton cou mes bras de lierre. Mous nous expliquerons plus tard (Et ma première Querelle et mon premier reproche seront pour l'air de doute dont tu reçus mon pauvre amour Qui, s'il a quelques tours étourdis et frivoles. N'en est pas moins, par scs apparences folles, Quelque chose de tout dévoué pour toujours). Donc, chassons ce nuage, et reprenons le cours De la charmante ivresse où s'exalta notre dme. (A Rosalinde.) Et quant à vous, soyez sûre, bonne Madame, De notre amitié franche, et baisez votre sœur. {Lea deux femmes s'embrassent.) Sylvandre O si joyeuse avec toute douceur 1 Rosalinde, à Myrtil. Que diriez-vous, Myrtil, si je faisais comme elle? Digitized by Google

JADIS ET NAGUÈRE 355 Myrtil Dieu ! elle a pardonné,
clémente autant que belle. (A Ilosalinde.) O laissez-moi baiser vos mains
pieusement! Rosalinde Voilà qui finit bien et c'est un cher moment Que
celui-ci. Sans plus parler de ces tristesses, Soyons heureux. (A Chloris et à
Sylvandre,) Sachez enlacer vos jeunesses. Doux amis, et joyeux que vous
êtes, cueillez La fleur rouge de vos baisers ensoleillés. {Se tournant vers
Myrtil.) Pour nous, amants anciens sur qui gronde la vie. Nous vous
admirerons sans vous porter envie. Ayant, nous, nos bonheurs discrets
d'après-midi, > {Tous les personnages de la scène reviennent se grouper
comme au lever du rideau) Et voyez, aux rayons du soleil attiédi. Voici tous
nos amis qui reviennent des danses Comme pour recevoir nos belles
confidences. Digitized by Google

356 JADIS ET NAGUERE SCÈNE X Tous, groupés comme ci-dessus. Mezzetin, chantant. Va ! sans nul autre souci Que de conserver ta joie ! Fripe les Jupes de soie Et goûte les vers aussi. La morale la meilleure, En ce monde où les plus fous Sont les plus sages de tous. C'est encor d'oublier l'heure. Il s'agit de n'être point Mélancolique et morose. La vie est-elle une chose Crave et réelle à ce point? {La toile tombe.) Digitized by Google

VERS JEUNES LE SOLDAT LABOUEHLE A Edmond

Lepelletier. Or ce vieillard était horrible : un de ses yeux, Crevé, saignait,
tandis que l'autre, chassieux. Brutalement luisait sous son sourcil en brosse;
Les cheveux se dressaient d'une façon féroce. Blancs, et paraissaient moins
des cheveux que des crins Le vieux torse solide encore sur les reins,
Comme au ressouvenir des balles affrontées. Cambré, contrariait les épaules
voûtées; La main gauche avait l'air de chercher le pommeau D'un sabre
habituel et dont le long fourreau Semblait, s'embarrassant avec la
sabretache, Céner la marche et vers la tombante moustache

358 JADIS K T N A ü U E H E La main droite parfois montait, la rebroussant. Il était grand et maigre et jurait en toussant. Fils d'un garçon de ferme et d'une lavandière, Le service à seize ans le prit. Il fit entière La campagne d'Égypte. Austerlitz, Iéna. Le virent. En Espagne un moine l'éborgna : — Il tua le bon père et lui vola sa bourse, — Par trois fois traversa la Prusse au pas de course, En Hesse eut une entaille épouvantable au cou. Passa brigadier lors de l'entrée à Moscou, Obtint la croix et fut de toutes les défaites D'Allemagne et de France, et gagna dans ces fêtes Trois blessures, plus un brevet de lieutenant Qu'il résigna bientôt, les Bourbons revenant, A Mont-Saint-Jean, bravant la mort qui l'environne. Dit un mot analogue à celui de Cambronne ; Puis, quand pour un second exil et le tombeau, La Bedingote grise et le petit Chapeau Quittèrent à Jamais leur France tant aimée Et que l'on eut, hélas ! dissout la grande armée. Il revint au village, étonné du clocher. Presque forcé pendant un an de se cacher, Il braconna pour vivre, et quand des temps moins rudes L'eurent, sans le réduire à trop de platitudes. Mis à même d'écrire en hauts lieux à l'effet D'obtenir un secours d'argent qui lui fut fait. Digitized by Google

JADIS K T NAUUKUK 350 Logea moyennant deux cents francs par an chez une Parente qu'il avait, dont toute la fortune Consistait en un champ cultivé par ses fieux, L'un marié depuis longtemps et l'autre vieux Carçon encore, et là notre foudre de guerre Vivait, et bien qu'il fût tout le jour sans rien faire Et qu'il eût la charrue et la terre en horreur. C'était ce qu'on appelle un soldat laboureur. Toujours levé dès l'aube et la pipe à la bouche Il allait et venait, engloutissait, farouche, Des verres d'eau-de-vie et parfois s'enivrait. Les dimanches tirait à l'arc au cabaret. Après dîner faisait un quart d'heure sans faute Sauter sur ses genoux les garçons de son hôte Ou bien leur apprenait l'exercice et comment Un bon soldat ne doit songer qu'au fourniment. Le soir il voisinait, tantôt pinçant les filles, Habitude un peu trop commune aux vieux soudrilles. Tantôt, geste ample et voix forte qui dominait Le grillon incessant derrière le chenêt. Assis auprès d'un feu de sarments qu'on entoure Confusément disait l'Elster, l'Estramadoure, Smolensk, Dresde, Lutzen et les ravins vosgeois Devant quatre ou cinq gars attentifs et narquois S'exclamant et riant très fort aux endroits farces. Canonnade compacte et fusillade éparses. Digitized by Google

300 JADIS KT NAGüERK Chevaux éventrés, coups de sabre,
prisonniers Mis à mal entre deux batailles, les derniers Moments d'un
officier ajusté par derrière, Uni se souvient et qu'on insulte, la barrière
Clicliy, les alliés jetés au fond des puits, La fuite sur la Loire et la maraude,
et puis Les femmes que l'on force après les villes prises. Sans choix
souvent, si bien qu'on a des mèches grises Aux mains et des dégoûts au
cœur après l'ébat Uuand passe le marchef ou que le rappel bat, Puis encore,
les camps levés et les déroutes. Toutes ces gaîtés, tous ces faits d'armes et
toutes Ces gloires déblaient en de longs entretiens, Entremêlés de gros
jurons très peu chrétiens Et de grands coups de poing sur les cuisses
voisines. Les femmes cependant, sœurs, mères et cousines. Pleuraient et
frémissaient un peu, conformément A l'usage, tout en se disant : « Le vieux
ment. » Et les hommes fumaient et crachaient dans la cendre. Et lui qui
quelquefois voulait bien condescendre A parler discipline avec ces bons
lourdauds Se levait, à grands pas marchait, les mains au dos. Et racontait
alors quelque fait politique Dont il se proclamait le témoin authentique.

.1 A DIS ET N A i; ü E R 361 La distribution des Aigles, les
Adieux, Le Sacre et ce Dix-huit Hrumairc radieux, Beau jour où le soldat
qu'uii bavard importune Brisa du même coup orateurs et tribune, Où le dieu
Mars mis parla Chambre hors la Loi Mit la Loi hors la Chambre et, sans
dire pourquoi, Balaya du pouvoir tous ces ergoteurs glabres, Tous ces
législateurs qui n'avaient pas de sabres ! Tel parlait et faisait le grognard
précité Oui mourut centenaire à peu près l'autre été. Le maire conduisit le
deuil au cimetière. Un feu de peloton fut tiré sur la bière Par le garde
champêtre et quatorze pompiers. Dont sept revinrent plus ou moins
estropiés A cause des mauvais fusils de la campagne. Un tertre ([u'une
pierre assez grande accompagne Et ([u'orne un saule en pleurs est l'humble
monument Où notre héros dort perpétuellement. De plus, suivant le vœu
dernier du camarade. On grava sur la pierre, après ses noms et grade, Ces
mots que tout Français doit lire en tressaillant : « Amour à la plus belle et
gloire au plus vaillant. » Digitized by Google

LES LOUPS Parmi Pobsçir champ de bataille Rôdant sans bruit
sous le ciel noir, Les loups obliques font ripaille Et c'est plaisir que de les
voir, Agiles, les yeux verts, aux pattes Souples sur les cadavres mous, —
Gueules vastes et têtes plates — Joyeux, hérissier leurs poils roux. Un
rauquement rien moins que tendre Accompagne les dents inAchant, Et c'est
plaisir que de l'entendre. Cet hosannah vil et méchant : — « Chair entaillée
et sang qui coule, Les héros ont du bon vraiment. La faim repue et la soif
soûle Leur doivent bien ce compliment. DIgitized by Google

JADIS ET NAGUERE 363 « Mais aussi, soit dit sans reproche,
Combien de peines et de pas Nous a coûtés leur seule approche, On ne
l'imaginerait pas. « Dès que, sans pitié ni relâches, Sonnèrent leurs pas
fanfarons. Nos cœurs de fauves et de lâches, A la fois gourmands et
poltrons, « Pressentant la guerre et la proie Pour maintes nuits et pour
maints jours Battirent de crainte et de joie A l'unisson de leurs tambours. «
Quand ils apparurent ensuite Tout étincelants de métal, Oh î quelle peur et
(juelle fuite Vers la femelle, au bois natal î « Ils allaient fiers, les jeunes
hommes, Calmes sous leur drapeau flottant. Et plus forts que nous ne le
sommes Ils avaient Pair très doux pourtant. Le fer terrible de leurs glaives
Luisait moins encor que leurs yeux. Où la candeur d'augustes rêves Éclatait
en regards joyeux. Digitized by Google

364 JADIS ET NAGUEK « Leurs cheveux que le vent
t'ouette Sous leurs casques battaient, pareils Aux ailes de quelque mouette,
Pilles avec des tons vermeils. «< Ils chantaient des choses hautaines! Ça
parlait de libres combats. D'amour, de brisements de chaînes Et de mauvais
dieux mis à bas. — « Ils passèrent. Quand leur cohorte ìe fut plus là-bas
qu'un point bleu, A'ous nous arrangeâmes en sorte De les suivre en nous
risquant peu. « Longtemps, longtemps rasant la terre. Discrets, loin derrière
eux, tandis Qu'ils allaient au pas militaire. Nous marchâmes par rang de
dix. « Passant les fleuves à la nage Quand ils avaient rompu les ponts,
Quelques herbes pour tout carnage, N'avanrant que par faibles bonds, «
Perdant à tout moment haleine... Enfin une nuit ces démons Campèrent au
fond d'une plaine Entre des forêts et des monts. Digitized by Google

JADIS ET NAGUÈRE 3fir. « f.à nous lesguettûmes à l'aise, Car
ils dormaient pour la plupart. Nos yeux pareils à de la braise Brillaient
autour de leur rempart, « Et le bruit sec de nos dents blanches
Qu'attendaient des festins si beaux Faisait cliqueter dans les branches Le
bec avide des corbeaux. « L'aurore éclate. Une fanfare Épouvantable met
sur pied La troupe entière qui s'effare. Chacun s'équipe comme il sied. «
Derrière les hautes futaies Nous nous sommes dissimulés Tandis que les
prochaines haies Cachent les corbeaux affolés. « Le soleil qui monte
commence X brûler. La terre a frémi. Soudain une clameur immense A
retenti. C'est l'ennemi ! « C'est lui, c'est lui ! Le sol résonne Sous les pas
durs des conquérants. Les polémarques en personne Vont et viennent le long
des rangs. Digitized by Google

366 JADIS ET NAGUÈRE « Et les lances et les épées Parmi les
plis des étendards Flambent entre les échappées De lumières et de
brouillards. « Sur ce, dans ses courroux épiques, La jeune bande s'avança.
Gaie et sereine sous les piques. Et la bataille commença. « Ah! ce fut une
chaude affaire : Cris confus, choc d'armes, le tout Pendant une Journée
entière. Sous l'ardeur rouge d'un ciel d'août. « Le soir. — Silence et calme.
A peine Un vague moribond tardif Crachant sa douleur et sa haine Dans un
hoquet définitif; « A peine, au lointain gris, le triste Appel d'un clairon
égaré. Le couchant d'or et d'améthyste S'éteint et brunit par degré. « La
nuit tombe. Voici la lune ! Elle cache et montre à moitié Sa face hypocrite
comme une Complice feignant la pitié. Digitized by Google

JADIS RT NAGUÈRE 367 « Nous autres qu'un tel souci laisse Et
laissera toujours très cois, Nous n'avons pas cette faiblesse, Car la faim
nous chasse du bois, <(Et nous avons de quoi repaître Cet impérial appétit.
Le champ de bataille sans maître N'étant ni vide ni petit. « Or, sans plus
perdre en phrases vaines Dont quelque sot serait jaloux Cette façon de
grasses aubaines. Buvons et mangeons, nous, les Loups! » Digitized by
Google

LA PUCEMÆ A Robert Onze. Quand déjà pétillait et flambait le
bûcher, Jeanne qu'assourdissait le chant brutal des prêtres, Sous tous ces
yeux dardés de toutes ces fenêtres Sentit frémir sa chair et son âme
broncher. Et semblable aux agneaux (jue revend au boucher i.e pdtour qui
s'en va sifflant des airs champêtres. Elle considéra les choses et les êtres Et
trouva son seigneur bien ingrat et léger. « C'est mal, gentil Bâtard, doux
Charles, bon Xaintrilles, De laisser les Anglais faire ces funérailles A qui
leur fit lever le siège d'Orléans. » Et la Lorraine, au seul penser de cette
injure, Tandis que l'étreignait la mort des mécréants. Las! pleura comme eût
fait une autre créature. Digitized by Google

L'AN(IELL'S DU MATIN A Leon Vanier. Fauve avec des tons
d'écarlate, Une aurore de fin d'été Tempétueusement éclate A l'horizon
ensanglanté. La nuit rêveuse, bleue et bonne, Pûlit, scintille et fond en l'air,
Kt l'ouest dans l'ombre qui frissonne Se teinte au bord de rose clair. La
plaine brille au loin et fume. Un oblique rayon venu Du soleil surgissant
allume Le fleuve comme un sabre nu. Le bruit des choses réveillées Se
marie aux brouillards légers Que les herbes et les feuillées Ont subitement
dégagés. 24 Digitized by Google

370 JADIS ET I\A(. UEIIE I/asiiocl vague du paysage S'accentue
et cliange à foison. La silhouette d'un village Paraît. — Parfois une maison'
Illumine sa vitre et lance Tu grand éclair (juiva clierclier l'ombre du bois
plein de silence. Ça et là se dresse un clocher. Ce[])endant, la lumière accrue
Frappe dans les sillons les socs Et voici que claire, bourrue, Despotique, la
voix des coqs Proclamant l'heure froide et «rise Du pain mangé sans faim,
des yeux Frottés que llagelle la bise El du grincement des moyeux, Fait
sortir des toits la fumée, Aboyer les chiens en fureur, Et par la pente
accoutumée Descendre le lourd laboureur. Tandis qu'un chœur de cloches
dures. Dans le grandissement du Jour, Monte, aubade franche d'injures, A
l'adresse du Dieu d'amour ! Digitized by Google

LA SOLPE DU SOIR A J.-K. Huysmans. Il fait nuit dans la chambre étroite et froide où l'homme Vient de rentrer, couvert de neige, en blouse, et comme Depuis trois jours il n'a pas prononcé deux mots, La femme a peur et fait des signes aux maimots. Un seul lit, un bahut disloqué, quatre chaises. Des rideaux jadis blancs conchiés des punaises, Une table qui va s'écroulant d'un côté, — Le tout navrant avec un air de saleté. L'homme, grand front, grands yeux pleins d'une sombre flamme, « A vraiment des lueurs d'intelligence et d'âme, Et c'est ce qu'on appelle un solide garçon. La femme, jeune encore, est belle à sa façon.

372 JADIS ET NA GUE HE Mais la Misère a mis sur eux sa
main funeste, Et perdant par degrés rapides ce qui reste En eux de
tristement vénérable et d'humain, Ce seront la femelle et le mûle, demain.
Tous se sont attablés pour manger de la soupe Et du bœuf, et ce tas sordide
forme un groupe Dont l'ombre à l'intini s'allonge tout autour De la
chambre, la lampe étant sans abat-jour. Les enfants sont petits et pâles, mais
robustes En dépit des maigreurs saillantes de leurs bustes. Qui disent les
hivers passés sans feu souvent Et les étés subits dans un air étouffant. Non
loin d'un vieux fusil rouillé qu'un clou supporte Et (Jue la lampe fait luire
d'étrange sorte. Quelqu'un qui chercherait longtemps dans ce retraits Avec
l'œil d'un agent de police verrait Empilés dans le fond de la boiteuse
armoire Quelques livres poudreux de« science » et «d'histoire », Et, sous le
matelas, cachés avec grand soin, Des romans capiteux cornés à chaque coin.
Ils mangent cependant. L'homme, morne et farouche, Porte la nourriture
écœurante à sa bouche Digitized by Google

JADIS ET NAGUÈRE 373 D'un air qui n'est rien moins
nonobstant que soumis, Et son eustache semble à d'autres soins promis. La
femme pense à quelque ancienne compagne, Laquelle a tout, voiture et
maison de campagne, Tandis que les enfants, leurs poings dans leurs yeux
clos. Ronflant sur leur assiette, imitent des sanglots. V Digitized by Google

ÎÆS VAINCUS A Louis-Xavier de Ricard. I I.a Vie est
triomphante et Tliléal est mort, Et voilà que, criant sa joie au vent qui passe,
I,e cheval enivré du vainqueur broie et mord Nos frères, qui du moins
tombèrent avec grâce, Et nous que la déroute a fait survivre, hélas! Les
pieds meurtris, les yeux troublés, la tête lourde, Saignants, veules, fangeux,
deshonorés et las. Nous allons, étouffant mal une plainte sourde. Nous
allons, au hasard du soir et du chemin, Comme les meurtriers et comme les
infâmes. Veufs, orphelins, sans toit, ni fils, ni lendemain. Aux lueurs des
forêts familières en flammes !

JADIS ET N A (1 U ÈRE 375 Ah ! puisque notre sort est bien complet, qu'enfin l'espoir est aboli, la défaite certaine. Et que l'etTort le plus énorme serait vain. Et puisque c'en est fait, de notre haine, Nous n'avons plus, à l'heure où tombera la nuit. Abjurant tout risible espoir de funérailles. Qu'à nous laisser mourir obscurément, sans bruit. Comme il sied aux vaincus des suprêmes batailles. Il Une faible lueur palpite à l'horizon Et le vent glacial qui s'élève redresse Le feuillage des hois et les fleurs du gazon ; C'est l'aube ! tout renaît sous sa froide caresse. De fauve l'Orient devient rose, et l'argent Des astres va bleuir dans l'azur qui se dore; Le coq chante, veilleur exact et diligent; U'alouette a volé stridente : c'est l'aurore ! Éclatant, le soleil surgit : c'est le matin ! Amis, c'est le matin splendide dont la joie Heurte ainsi notre lourd sommeil, et le festin Horrible des oiseaux et des bêtes de proie. Digitized by Google

JADIS F. T N A (M'En F. 37 fi 0]>rodige! en nos cœurs le
frisson radieux Met il travers l'éclat subit de nos cuirasses, Avec un violent
désir de mourir mieux, La colère et l'orgueil anciens des bonnes races.
Allons, debout! allons, allons! debout, debout! Assez comme cela de boutes
et de trêves! Au combat, au combat ! car notre sang qui bout A besoin de
fumer sur la pointe des glaives! ni Les vaincus se sont dit dans la nuit do
leurs geôles : Ils nous ont enchaînés, mais nous vivons encor. Tandis que les
carcans font ployer nos éi)aules. Dans nos veines le sang circule, bon trésor.
Dans nos têtes nos yeux rapides avec ordre Veillent, fins espions, et derrière
nos fronts Notre cervelle pense, et s'il faut tordre ou mordre. Nos mâchoires
seront dures et nos bras prompts. Légers, ils n'ont pas vu d'abordia faute
immense Qu'ils faisaient, et ces fous (jui s'en repentiront Nous ont jeté le
lûcbe affront de la clémence. Bon ! la clémence nous vengera de l'affront.
Digitized by Google

JADIS RT NAGUÈRE 377 Ils nous ont enchaînés ! Mais les chaînes sont faites Pour tomber sous la lime obscure et pour frapper Les gardes qu'on désarme, et les vainqueurs en fêtes Laissent aux évadés le temps de s'échapper. 4 Lt de nouveau bataille ! Et victoire peut-être, Mais bataille terrible et triomphe inclément, Et comme cette fois le Droit sera le maître, Cette fois-là sera la dernière, vraiment! IV Car les morts, en dépit des vieux rêves mystiques. Sont bien morts, quand le fer a bien fait son devoir. Et les temps ne sont plus des fantômes épiques Chevauchant des chevaux spectres sous le ciel noir, La jument de Roland et Roland sont des mythes Dont le sens nous échappe et réclame un effort Qui perdrait notre temps, et si vous vous promîtes D'être épargnés par nous vous vous trompâtes fort. Vous mourrez de nos mains, sachez-le, si la chance Est pour nous. Vous mourrez, suppliants, de nos mains. La justice le veut d'abord, puis la vengeance. Puis le besoin pressant d'importuns lendemains. M k

378 JADIS ET N A r. U K n E Et la terre, depuis longtemps aride
et maigre, Pendant longtemps boira Joyeuse votre sang Dont la lourde
vapeur savoureusement aigre Montera vers la nue et rougira son flanc, Et
les chiens et les loups et les oiseaux de proie Feront vos membres nets et
fouilleront vos troncs. Et nous rirons, sans rien qui trouble notre joie, Car
les morts sont bien morts et nous vous l'apprendrons. Digitized by Google

A LA MANIERE DE PLUSIEURS I LA PRINCESSE

BÉRÉNICE A Jacqut Madeleine. Sa tete fino dans sa main toute petite»
Elle écoute le chant des cascades lointaines, Et dans la plainte langoureuse
des fontaines, Perçoit comme un écho béni du nom de Titf*. « Elle a fermé
ses yeux divins de clématite « Pour bien leur peindre, au cœur des batailles
hautaines. Son doux héros, le mieux aimant des capitaines. Et, Juive, elle se
sent au pouvoir d'Aphrodite.

380 JADIS ET NAT. ÜKHE Alors un grand souci la prend d'être
amoureuse. Car dans Home une loi bannit, barbare, affreuse, Du trône
impérial toute femme étrangère. Et sous le noir chagrin dont sanglote son
âme, Entre les bras de sa servante la plus chère, La reine, hélas! défaille et
tendrement se pême. DIgitized by Google

II LA. \(\grave{;iJE\ddot{u}K A Georges Courteline. Je suis l'Empire à la lin de
la décadence, Qui regarde passer les grands Barbares blancs En composant
des acrostiches indolents D'un style d'or où la langueur du soleil danse.
L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense. Là-bas on dit qu'il est de
longs combats sanglants. O n'y pouvoir, étant si faible au. \ vœux si lents, O
n'y vouloir fleurir un peu de cette existence ! O n'y vouloir, ô n'y pouvoir
mourir un peu ! Ah ! tout est bu ! Bathylle, as-tu fini de rire ? Ah ! tout est
bu, tout est mangé ! Plus rien à dire ! Seul, un poème un peu niais qu'on
jette au feu. Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige. Seul, un
ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige ! Digitized by Google

PANTOUM NÉGLIGÉ Trois petits pâtés, ma chemise brûle.
Monsieur le curé n'aime pas les os. Ma cousine est blonde, elle a nom
Ursule, Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux. Ma cousine est blonde,
elle a nom Ursule On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux Vivent le muguet
et la campanule ! Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux. Que
n'émigrons-nous vers les Palaiseaux. Trois petits pâtés, un point et virgule ;
On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux; Vivent le muguet et la campanule.
Trois petits pâtés, un point et virgule; Dodo, l'enfant do, chantez, doux
fuseaux. La libellule erre emmi des roseaux. Monsieur le Curé, ma chemise
brûle.

IV PAYSAGE Vers Saint-Denis c'est bête et sale la campagne.
G'est pourtant là qu'un jour J'emmenai ma compagne. Nous étions de
mauvaise humeur et querrellions. Un plat soleil d'été tartinait ses rayons Sur
la plaine séchée ainsi qu'une rôtie. C'était pas trop après le Siège : une
partie Des « maisons de campagne » était à terre encor, D'autre^{se}
relevaient comme on hisse un décor, Et des obus tout neufs encastrés aux
pilastres Portaient écrit autour : Souve.mk des désastres. Digitized by
Google

V CONSEIL FALOT A Raoul Ponchon. Brûle aux yeux des
femmes Et garde ton cœur, Mais crains la langueur Des épithalamjes. Bois
pour oublier! L'eau-de-vie est une Qui porte la lune Dans son tablier.
L'injure des hommes, Qu'est-ce que ça fait ? Va, notre cœur sait Seul ce que
nous sommes.

JADIS ET NACJUÈRE ;is;; Ce que nous valons Notre sang le
chante ! L'épine méchante Te mord aux talons? Le vent taquin ose Te gifler
souvent? Chante dans le vent Et cueille la rose ! Va, tout est au mieux Dans
ce monde î Surtout laisse dire, Surtout sois joyeux D'ôlre une victime A ces
pauvres gens : Les dieux indulgents Ont aimé ton crime! Tu refleuriras
Dans un élysée. Ame méprisée. Tu rayonneras! Tu n'es pas de celles Qu'un
coup du Destin Dissipe soudain En mille étincelles. DIgitized by Google

38G JADIS ET NAGUERE Métal dur et clair, Chaque coup
t'affine En arme divine Pour un destin fier. Arrière la forge! Et tu vas frémir
Vibrer et jouir Au poing de saint George Et de saint Michel, Dans des
gloires calmes. Au vent pur des palmes Sur l'aile du ciel !... C'est d'être un
sourire Au milieu des pleurs. C'est d'être des fleurs, Au champ du martyre,
C'est d'être le feu Qui dort dans la pierre. C'est d'être en prière. C'est
d'attendre un peu ! Digitized by Google

VI LE POÈTE ET LA MUSE La chambre, as-tu gardé leurs spectres ridicules, O pleine de jour sale et de bruits d'araignées? La chambre, as-tu gardé leurs-formes désignées Par ces crasses au muret par quelles virgules? i Ah fl! Pourtant, chambre en garni qui te recules En ce sec jeu d'optique aux mines renfrognées Du souvenir de trop de choses destinées. Comme ilsont donc regretauxnuits, aux nuits d'Hercules? Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça : Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens. Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa. Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants, Seule, tu sais! mais sans doute combien de nuits De noce auront dévirginé leurs nuits depuis! Digitized by Google

VII I/AUBE A L'ENVERS A Louis Dumoulin. Le Point-du-Jour
avec Paris au large, Des chants, des tirs, les femmes qu'on « rêvait », La
Seine claire et la foule qui fait Sur ce poème un vague essai de charge. On
danse aussi, car tout est dans la marge Que fait le fleuve à ce livre parfait.
Et si parfois l'on tuait ou buvait, Le fleuve est sourd et le vin est litharge. Le
Point-du-Jour, mais c'est l'Ouest de Paris ! Un calembour a béni son
histoire D'affreux baisers et d'immondes paris. En attendant que sonne
l'heure noire Où les bateaux-omnibus et les trains Ne partent plus, tirez,
tirs, fringuez, reins! Digitized by Google

VII[UN POÛACUE A Jean Moréas. Avec les yeux d'une tête de mort Que la lune encore décharné, Tout mon passé, disons tout mon remord Ricane à travers ma lucarne. Avec la voix d'un vieillard très cassé. Comme l'on n'en voit qu'au théâtre. Tout mon remords, disons tout mon passé Fredonne un tralala folâtre. Avec les doigts d'un pendu déjà vert Le drôle agace une guitare Et danse sur l'avenir grand ouvert, D'un air d'élasticité rare. Digitized by Google

390 JADIS ET NAGUÈRE « Vieux turlupin, je u'aime pas cela.
Tais ces chants et cesse ces danses. » Il me répond avec la voix qu'il a : «
C'est moins farce que tu ne penses. » « Et quant au soin frivole, ô doux
morveux, De te plaire ou de te déplaire, Je m'en soucie au point ijiie, si tu
veux. Tu peux t'aller faire lanlaire. » Digitized by Google

IX MADRIGAL Tu m'as, ces pâles jours d'aulomue blanc, fait
mal A cause de tes yeux où fleurit l'animal, Et tu me rongerais, en princesse
Souris, Du bout fin de la quenotte de ton souris. Fille auguste qui fis
flamboyer ma douleur Avec l'huile rancie encor de ton vieux pleur ! Oui,
folle, je mourrais de ton regard damné. Mais va (veux-tu?) l'étang là dort
insoupçonné Dont du lis, nef qu'il eût fallu qu'on acclamât. L'eau morte a
bu le vent qui coule du grand mâ. T'y jeter,]alme ! et d'avance mon
repentir Parle si bas qu'il faut être sourd pour l'ouïr. 44 Digitized by Google

NAGLEUK puoi.o(;UK Ce sont choses crepiisculaires. Des visio)\s de fin de nuit. 0 vTritCy tu les éclaires Seulement d'une aube qui luit • Si pâle dans l'.ombre abhorrée Qu'on doute encore par instants Si c'est la lune qui les crée Sous l'horreur des rameaux flottants^ Ou si ces fantômes moroses Vont tout à l'heure prendre corps Et se mêler au chœur des choses Dans les harmonieux décors Du soleil et de la nature Doux à l'homme et proclamant Dieu Pour l'extase de V hymne pure Jusqu'à la douceur du ciel bleu.

3 CHIMEN AMOIUS A Villiers de l'Isle-Adam. Dans un palais,
soie et or, dans Eebatane, , De beaux démons, des satans adolescents. Au
son d'une musique mahométane ^ Font litière aux Sept Péchés de leurs cinq
sens. • C'est la fête* aux Sept Péchés : o ([u'elle est belle! Tous les Désirs
rayonnaient en feux brutaux : %> ' Les Appétits, pages prompts que l'on
harcèle. Promenaient des vins roses dans des cristaux. Des danses sur des
rythmes d'épithalames Bien doucement se pâmaient en longs sanglots Et de
beaux ctneurs de voix d'hommes et de femmes Se déroulaient, palpitaient
comme des flots. Et la bonté qui s'en allait de ces choses Etait puissante et
charmante tellement Que la campagne autour se fleurit de roses Et que la
nuit paraissait en diamant. Digitized by Google

394 JADIS ET NAGUÈHE Or le plus beau d'entre tous ces
mauvais anges Avait seize ans sous sa couronne de fleurs. Les bras croisés
sur les colliers et les franges, Il rêve, l'œil plein de flammes et de pleurs.
En vain la fête autour se faisait plus folle, En vain les satans, ses frères et
ses sœurs, Pour l'arracher au souci qui le désole. L'encourageaient d'appels
de bras caresseurs. Il résistait à toutes câlineries, Et le chagrin mettait un
papillon noir A son cher front tout brûlant d'orfèvreries : O l'immortel et
terrible désespoir ! Il leur disait : « O vous, laissez-moi tranquille ! Puis, les
ayant baisés tous bien tendrement. Il s'évada d'avec eux d'un geste agile.
Leur laissant aux mains des pans de vêtement. Le voyez-vous sur la tour la
plus céleste Du haut palais avec une torche au poing ? Il la brandit comme
un héros fait d'un ceste : D'en bas on croit que c'est une aube qui point.
Qu'est-ce qu'il dit de sa voix profonde et tendre Qui se marie au claquement
clair du feu . Et que la lune est extatique d'entendre ? « Oh ! je serai celui-là
qui créera Dieu !

JADIS ET NAGUERE 395 « Nous avons tous trop souffert,
anges et hommes, « De ce conflit entre le Pire et le Mieux. « Humilions,
misérables que nous sommes, « Tous nos élans dans le plus simple des
vœux, « O vous tous, ô nous tous, ô les pécheurs tristes, « Oies gais Saints !
Pourquoi ce schisme têtu? « Que n'avons-nous fait, en habiles artistes, « De
nos travaux la seule et même vertu ! « Assez et trop de ces luttes trop
égales! « Il va falloir qu'enfm se rejoignent les « Sept Péchés aux Trois
Vertus Théologiques! « Assez et trop de ces combats durs et laids! « Et pour
réponse à Jésus qui crut bien faire « En maintenant l'équilibre de ce duel, «
Par moi l'enfer dont c'est ici le repaire « Se sacrifie à l'Amour universel ! »
La torche tombe de sa main éployée. Et l'incendie alors hurla s'élevant.
Querelle énorme d'aigles rouges noyée Au remous noir de la fumée et du
vent. L'or fond et coule à flots et le marbre éclate ; C'est un brasier tout
splendeur et tout ardeur ; La soie en courts frissons comme de l'ouate Vole
à flocons tout ardeur et tout splendeur. Digitized by Google

396 JADIS ET N A C. U E R K Et les satans mourants chantaient dans les flammes Ayant compris, comme s'ils étaient résignés ! Et de beaux chœurs de voix d'hommes et de femmes Montaient parmi l'ouragan des bruits ignés. Et lui, les bras croisés d'une sorte flère, Les yeux au ciel où le feu monte en léchant. Il fit tout bas une espèce de prière Qui va mourir dans l'allégresse du chant. Il dit tout bas une espèce de prière. Les yeux au ciel où le feu monte en léchant... Quand retentit un affreux coup de tonnerre. Et c'est la tin de l'allégresse et du chant. On n'avait pas agréé le sacrifice : Quelqu'un de fort et de juste assurément Sans peine avait su démêler la malice Et l'artifice en un orgueil qui se ment. Et du palais aux cent tours aucun vestige. Rien ne resta dans ce désastre inouï. Afin que par le plus effrayant prodige Ceci ne fût qu'un vain rêve évanoui... Et c'est la nuit, la nuit bleue aux mille étoiles ; Une campagne évangélique s'étend Sévère et douce, et, vagues comme des voiles. Les branches d'arbres ont l'air d'ailes s'agitant. Digitized by Google

JADIS ET N AG UÈRE 397 De froids ruisseaux courent sur un lit
de pierre ; Les doux hiboux nagent vaguement dans Tair Tout embaumé de
mystère et de prière ; Parfois un tlot qui saute lance un éclair. La forme
molle au loin monte des collines Gomme un amour mal défini, Et le
brouillard qui s'essore des ravines Semble un effort vers quelque but réuni.
Et tout cela comme un cœur et comme une âme. Et comme un verbe, et
d'un amour virginal Adore, s'ouvre en une extase et réclame Le Dieu
clément qui nous gardera du mal. Digitized by Google

LA GRACE A Armand Silvestre. lin cachot. Une femme à genoux, en prière. Une tête de mort est gisante par terre, Et parle, d'un ton aigre et douloureux nussi. D'une lampe au plafond tombe un rayon transi. « Dame Reine... — Encor toi, Satan ! — Madame Reine... — « O Seigneur, faites mon oreille assez sereine « Pour ouïr sans l'écouter ce que dit le Malin ! » — « Ail ! ce fut un vaillant et galant châtelain « Que votre époux ! Toujours en guerre ou bien en fête « (Hélas! j'en puis parler puisque je suis sa tête), « Il vous aima, mais moins encore qu'il n'eût dû. « Que de vertu gâtée et que de temps perdu « En vains tournois, en cours d'amour loin de sa dame « Qui belle et jeune prit un amant, la pauvre âme ! » — — « O Seigneur, écarter ce calice de moi ! » — — « Comme ils s'aimèrent! Ils s'étaient juré leur foi

JADIS ET NAGUÈRE 399 <' De s'épouser sitôt que serait mort le maître, « Et le tuèrent dans son sommeil d'un coup traître. » — « Seigneur, vous le savez, dès le crime accompli, c< J'eus horreur, et prenant ce jeune homme en oubli, « Vins au roi, dévoilant l'attentat elTroyable, <c Et pour mieux déjouer la malice du diable, « J'obtins qu'on m'apportdt en ma Juste prison « La tête de l'époux occis en trahison : « Par ainsi le remords, devant ce triste reste, « Me met toujours aux yeux mon action funeste. « Et la ferveur de mon repentir s'en accroît, « O Jésus ! Mais voici : le Malin qui se voit U Dupe et qui voudrait bien ressaisir sa conquête, « S'en vient-il pas loger dans cette pauvre tête « Et me tenir de faux propos insidieux ? « O Seigneur, tendez-moi vos secours précieux ! — « Ce n'est pas le démon, ma Reine, c'est moi-même, « Votre époux, qui vous parle en ce moment suprême, <« Votre époux qui, damné (car j'étais en mourant « En état de péché mortel), vers vous se rend, « O Reine, et qui, pauvre aine errante, prend la tête « Qui fut la sienne aux jours vivants pour interprète « Effroyable de son amour épouvanté. » — « O blasphème hideux, mensonge détesté ! « Monsieur Jésus, mon maître adorable, exorcise « Ce chef horrible et le vide de la hantise « Diabolique qui n'en fait qu'un instruinent (« Où souffle Relzébutb fallacieusement, Digitized by Google

400 JA DIR ET .NAGUÈRE « Comme dans une flûte on joue un air perfide ! » — « O douleur, une erreur lamentable te guide, « Reine, je ne suis pas Salan, je suis Henry! » — <(Oyez, Seigneur, il prend la voix de mon mari ! » A mon secours, les Saints, à l'aide, Notre-Dame ! » — « Je suis Henry, du moins, Reine, je suis son Ame, « Qui, par sa volonté, plus forte que l'enfer, « Ayant su transgresser toute porte de fer « Et de flamme, et braver leur impure cohorte, « Hélas! vient pour te dire avec celte voix morte ((Qu'il est d'autres amours encor que ceux d'ici. Tout immatériels et sans autre souci « Qu'eux-mêmes, des amours d'Amesetde pensées. « Ah! que leur fait le Ciel ou l'Enfer. Enlacées, « Les Ames, elles n'ont qu'elles-mêmes pour but ! « L'enfer pour elles, c'est que leur amour mourût, « Et leur amour de son essence est immortelle! « Hélas ! moi, je ne puis te suivre aux cieux, cruelle « Et seu/e peine en ma damnation. Mais toi, « Damne-toi ! Nous serons heureux à deux, la loi « Des Ames, je te dis, c'est l'aime indifférence « Pour la félicité comme pour la souffrance « Si l'amour partagé leur fait d'intimes cieux. « Viens afin que l'enfer, jaloux, voie, envieux, « Deux damnés ajouter, comme on double un délice, « Tous les feux de l'amour à tous ceux du supplice, « Et se sourire en un baiser perpétuel ! » — « Ame de mon époux, tu sais qu'il est réel

JADIS ET NAGUERE 401 « Le repentir qui fait qu'en ce moment J'espère « En la miséricorde ineffable du Père « Et du Fils et du Saint-Esprit! Depuis un mois « Que j'expie, attendant la mort que je te dois, « En ce cachot trop doux encor, nue et par terre, « Le crime monstrueux et l'infâme adultère, « N'ai-je pas, repassant ma vie en sanglotant, f< O mon Henry, pleuré des siècles cet instant « Où j'ai pu méconnaître en toi celui qu'on aime? « Va, j'ai revu, superbe et doux, toujours le même, « Ton regard qui parlait délicieusement, « Et j'entends, et c'est là mon plus dur châtement, « Ta noble voix, et je me souviens des caresses! « Or si tu m'as absous et si tu t'intéresses « A mon salut, du haut des deux, ô cher souci, « Manifeste-toi, parle, et démens celui-ci « Qui blasphème et vomit d'affreuses hérésies! » — — « Je te dis que je suis damné! Tu t'extasies « En terreurs vaines, ô ma Heine. Je te dis « Qu'il te faut rebrousser chemin du Paradis, « Vain séjour du bonheur banal et solitaire « Pour l'amour avec moi ! Les amours de la terre « Ont, tu le sais, de ces instants chastes et lents : « L'âme veille, les sens.se taisent somnolents, « Le cœur qui se repose et le sang qui s'affaise « Font dans tout l'être comme une douce faiblesse. « Plus de désirs fiévreux, plus d'élans énervants, « On est des frères et des sœurs et des enfants, 26 Digitized by Google

402 .1 A D I S E T N A G f E l \ E « Ou pleure d'uuc intime et
profonde allégresse, « On est les cieux, on est la terre, enQu ou cesse « De
vivre et de sentir pour s'aimer au delà, « Et c'est l'éternité que je t'offre,
prends-la! « Au milieu des tourments nous serons dans la joie, « Et le
Diable aura beau meurtrir sa double proie, « Nous rirons, et plaindrons ce
Satan sans amour. « Non, les Anges n'auront dans leur morne séjour « Rien
de pareil à ces délices inouïes! •> — La Comtesse est debout, paumes
épanouies. Elle fait le grand cri des amours surhumains. Puis se penche et
saisit avec pâles mains l'a tête qui, merveille! a l'aspect de sourire. L'n
fantôme de vie et de chair semble luire Sur le hideux objet qui rayonne à
présent Dans un nimbe languissamment phosphorescent. Un halo clair,
semblable à des cheveux d'aurore. Tremble au sommet et semble au vent
flotter encore Parmi le chant des cors à travers la forêt. Les noirs orbites ont
des éclairs, on dirait De grands regrets de flamme et noirs. Le trou farouche
Au rire affreux, qui fut. Comte Henry, ta bouche. Se transfigure rouge aux
deux arcs palpitants De lèvres (^u'auréole un duvet de vingt ans. Et qui
pour un baiser se tendent savoureuses... Et la Comtesse à la façon des
amoureuses Digitized by Google

JADIS ET NAGUERE 403 Tient la tête terrible amplement, une main Derrière et l'autre sur le front, pdle, en chemin D'aller vers le baiser spectral, l'âme tendue, Hoquetant, dilatant sa prunelle perdue Au fond de ce regard vague qu'elle a devant... Soudain elle recule, et d'un geste rêvant (O femmes, vous avez ces allures de faire!) Elle laisse tomber la tête qui profère Une plainte, et, roulant, sonnant creux et longtemps : — « Mon Dieu, mon Dieu, pitié ! Mes péchés pénitents « Lèvent leurs pauvres bras vers ta b n volence, « O ne les souffre pas criant en vain ! O lance « L'éclair de ton pardon qui tuera ce corps vil ! « Vois que mon  me est faible en ce dolent exil ! « Et ne la laisse pas au Mauvais qui la guette ! « O que je meure ! » Avec le bruit d'un corps qu'on jette, La Comtesse   l'instant tombe morte, et voici : Son  me en blanc linceul, par l'espace éclairci D'une douce clarté d'or blond qui flue et vibre Monte au plafond ouvert désormais   l'air libre Et d'une ascencion lente va vers les deux. La tête est là, et dardant en l'air ses sombres yeux Et saut le dans des attitudes étranges ; Telles dans les Assomptions des têtes d'anges. Et la bouche vomit un gémissement long, Et des orbites vont coulant de pleurs de plomb. Digitized by Google

L'IMPENITENCE FINALE A Catulle Menclès. La petite marquise Osine est toute belle, Elle pourrait aller grossir la ribambelle Des folles de Watteau sous leur chapeau de fleurs Et de soleil, mais comme on dit, elle aime ailleurs. Parisienne en tout, spirituelle et bonne Et mauvaise à ne rien redouter de personne, Avec cet air mi-faux qui fait que Ton vous croit. C'est un ange fait pour le monde qu'elle voit. Un ange blond, et même on dit qu'il a des ailes. Vingt soupirants, brûlés du feu des meilleurs zèles Avaient en vain quêté leur main à ses seize ans. Quand le pauvre marquis, quittant ses paysans Comme il avait quitté son escadron, vint faire Escale au Jockey ; vous connaissez son affaire Avec la grosse Emma de qui — l'eussions-nous cru Le bon garçon était absolument fêru.

JADIS ET NAGUÈRE 405 Son désespoir après le départ de la
grue, Le duel avec Gontran, c'est vieux comme la rue ; Bref il vit la petite
un jour dans un salon, S'en éprit tout d'un coup comme un fou; même l'on
Dit qu'il en oublia si bien son infidèle Qu'on le voyait le jour d'ensuite
avec Adèle. Temps et mœurs! La petite (on sait tout aux Oiseaux)
Connaissait le roman du cher, et jusques aux Moindres chapitres : elle en
conçut de l'estime. Aussi quand le marquis offrit sa légitime Et sa main
contre sa menotte, elle dit : Oui, Avec un franc parler d'allégresse inouï. Les
parents, voyant sans horreur ce mariage (Le marquis était riche et pouvait
passer sage). Signèrent au contrat avec laisser-allier. Elle qui voyait là
quelqu'un à consoler Ouït la messe dans une ferveur profonde. Elle le
consola deux ans. Deux ans du monde ! Mais tout passe ! Si bien qu'un jour
elle attendait Un autre et que cet autre atrocement tardait. De dépit la voilà
soudain qui s'agenouille Devant l'image d'une Vierge à la quenouille Qui
se trouvait là, dans cette chambre en garni. Demandant à Marie, en un
trouble infini, Digitized by Google

40G JADIS ET NAGUÈRE Pardon de son péché si grand, si cher encore, Pien qu'elle croie au fond du cœur qu'elle l'abhorre. Comme elle relevait son front d'entre ses mains. Elle vit Jésus-Christ avec les traits humains Et les habits qu'il a dans les tableaux d'église. Sévère, il regardait tristement la marquise, sa vision flottait blanche dans un Jour bleu Dont les ondes, voilant l'apparence du lieu, Semblaient envelopper d'une atmosphère élue Osine qui semblait d'extase irrésolue Et qui balbutiait des exclamations. Des accords assoupis de harpe de Sions Célestes descendaient et montaient par la chambre. Et des parfums d'encens, de cinnamome et d'ambre. Fluaient, et le parquet retentissait des pas .Mystérieux de pieds que l'on ne voyait pas. Tandis qu'autour c'était, en décadences soyeuses, Un grand frémissement d'ailes mystérieuses La marquise restait à genoux, attendant, Toute admiration peureuse, cependant. Et le Sauveur parla : « Ma fille, le temps passe. Et ce n'est pas toujours le moment de la grâce. Profitez de cette heure, ou c'en est fait de vous. La vision cessa. Digitized by Google

JADIS E T X A G l' K D K 407 Oui certes, il est doux Le roman
d'un premier amant, L'âme s'essaie, C'est un jeune coureur à la première
haie. C'est si mignard (lu'on croit à peine que c'est mal. Quelque chose
d'étonnamment matutinal. On sort du mariage habituel. C'est comme Qui
dirait la fleur aurorale de l'homme. Et les baisers parmi cette fraîche clarté
Sonnent comme des cris d'alouette en été, O le premier amant! Souvenez-
vous, mesdames? Vagissant et timide élan des Ames Vers le fruit
défendu qu'un soupir révéla... Mais le second amant d'une femme, voilà!
On a tout su. La faute est bien délibérée Et c'est bien un nouvel état que
l'on se crée. Un autre mariage à soi-même avoué. Plus de retour possible au
foyer bafoué. Le mari, débonnaire ou non, fait bonne garde Et dissimule
mal. Déjà rit et bavarde Le monde hostile et qui sévirait au besoin. Ah ! que
l'aise de l'autre intrigue se fait loin, Mais aussi cette fois comme on vit,
comme on aime. Tout le cœur est éclo en une fleur suprême. Ah ! c'est bon
! Et l'on Jette à ce feu tout remords, On ne vit que pour lui, tous autres soins
sont morts. On est à lui, on n'est qu'à lui, c'est pour la vie. Ce sera pour
après la vie, et l'on défie Les lois humaines et divines, car on est Digitized
by Google

408 J A DIS ET N A r. U E R E Folle de corps otd'Ame, et l'on ne reconnaît IMus rien, et l'on ne sait plus rien, sinon qu'on l'aime ! Or cet amant était justement le deuxième De la marquise, ce qui fait qu'un jour après, — O sans malice et presque avec quelques regrets, — Elle le revoyait pour le revoir encore. Quant au miracle, comme une odeur s'évapore Elle n'y pensa plus bientôt que vaguement. Un matin, elle était dans son jardin charmant, Un matin de printemps, un jardin de plaisance. Les Heurs vraiment semblaient saluer sa présence. Et frémissaient au vent léger, et s'inclinaient Et les feuillages, verts tendrement, lui donnaient L'aubade d'un timide et délicat ramage Et les petits oiseaux volant à son passage, Pépiaient à plaisir dans l'air tout embaumé Des feuilles, des bourgeons et des gommages de mai. Elle pensait à lui; sa vue errait, distraite, A travers l'ombre jeune et la pompe discrète D'un grand rosier bercé d'un mouvement cdlin, Quand elle vit Jésus en vêtement de lin Qui marchait, écartant les branches de l'arbuste Et la couvait d'un long regard triste. Et le Juste Pleurait. Et en tout un instant s'évanouit. Elle se recueillait Soudain un petit bruit Digitized by Google

JADIS RT N AtilMCHK 409 Se fit. Oa lui portait en secret une lettre, Une lettre de /ui, qui lui marquait peut-être Un rendez-vous. Elle ne put la déchirer. Marquis, pauvre marquis, qu'avez-vous à pleurer Au chevet de ce lit de blanche mousseline ? Elle est malade, bien malade. « Sœur Aline, A-t-elle un peu dormi ? » — « Mal, Monsieur le marquis. » Et le marquis pleurait. « Elle est ainsi depuis « Deux heures, somnolente et calme. Mais que dire « De la nuit? Ah! Monsieur le marquis, quel délire? « Elle vous appelait, vous demandait pardon U Sans cesse, encor, toujours, et tirait le cordon « De sa sonnette. » Et le marquis frappait sa tête De ses deux poings et, fou dans sa douleur muette, .Marchait à grands pas sourds sur les tapis épais. {Dès qu'elle fut malade, elle n'eut pas de paix Qu'elle n'eût avoué ses fautes au pauvre homme Qui pardonna.) La sœur reprit père : «Elle eut comme Digitized by Google

410 .1 A D I s E T N A f i U K R E « Un rêve, un rêve affreux. Elle voyait Jésus, « Terrible sur la nue et qui marchait dessus, « lin glaive dans la main droite et de la main gauche « Qui ramait lentement comme une faux qui fauche, « Écartant sa prière, et passait furieux. » Un prêtre saluant les assistants des yeux, Entre. Elle dort. 0 ses paupières violettes ! 0 ses petites mains qui tremblent maigrelettes ! 0 tout son corps perdu dans des draps étouffants ! Regardez, elle meurt de la mort des enfants. Et le prêtre anxieux se penche à son oreille. Elle s'agite un peu, la voilà qui s'éveille. Elle voudrait parler, la voilà qui s'endort Plus pâle. Et le marquis : « Est-ce déjà la mort ? » Et le docteur lui prend les deux mains et sort vite. On l'enterrait hier matin. Pauvre petite !

Digitized by Google

DON JUAN PIPÉ A François Coppce. Don Juan qui fut grand
Seigneur en ce monde Est aux enfers ainsi qu'un pauvre immonde Pauvre,
sans la barbe faite, et pouilleux. Et si ce n'étaient la lueur de ses yeux Et la
beauté de sa maigre figure. En le voyant ainsi quiconque jure Qu'il est un
gueux et non ce héros fier Aux dames comme aux poètes si cher Et dont
l'auteur de ces humbles chroniques Vous va parler sur des faits
authentiques. Il a son front dans ses mains et paraît Penser beaucoup à
(quelque grand secret. Il marche à pas douloureux sur la neige. Car c'est son
châtiment que rien n'allège D'habiter seul et vêtu de léger Loin de tout lieu
où fleurit l'oranger

412 JADIS ET NAGUEIL E Et de mener ses tristes promenades
Sous un ciel veuf de toutes sérénades Et (ju'une lune morte éclaire assez
Pour expier tous ses soleils passés. 11 songe. Dieu peut gagner, car le
Diable S'est vu réduire à l'état pitoyable De tourmenteur et de geôlier gagé
Pour être las trop tôt, et trop âgé. Du Révolté de jadis il ne reste Plus qu'un
bourreau qu'on paie et qu'on moleste Si bien qu'enfin la cause de l'Enfer
S'en va tombant comme un fleuve à la mer. Au sein de l'alliance primitive.
Il ne faut pas que cette honte arrive. Mais lui, don Juan, n'est pas mort et se
sent Le cœur vif comme un cœur d'adolescent Et dans sa tête une Jeune
pensée Couve et nourrit une force amassée ; S'il est damné, c'est qu'il le
voulut bien. Il avait tout pour être un bon chrétien, La foi, l'ardeur au ciel,
et le baptême. Et ce désir de volupté lui-même. Mais s'étant découvert
meilleur que Dieu, Il résolut de se mettre en son lieu. A cet effet, pour
asservir les Ames Il rendit siens d'abord les cœurs des femmes. Toutes pour
lui laissèrent là Jésus, Digitized by Google

JADIS ET N A G U E H K 413 Et son orgueil jaloux monta
dessus Comme un vainqueur foule un champ de bataille. Seule la mort
pouvait être à sa taille Il l'insulta, la défit. C'est alors Qu'il vint à Dieu sans
peur et sans remords Il vint à Dieu, lui parla face à face Sans qu'un instant
hésitât son audace. Le défiant. Lui, son Fils et ses saints? L'affreux combat
! Très calme et les reins ceints D'impiété cynique et de blasphème. Ayant
volé son verbe k Jésus même, Il voyagea, funeste pèlerin. Prêchant en
chaire et chantant au lutrin. Et le torrent amer de sa doctrine. Parallèle à la
parole divine. Troublait la paix des simples et noyait Toute croyance, et,
gros, s'enfuyait. Il enseignait : « Juste, prends patience. « Ton heure est
proche. Et mets ta confiance « En ton bon cœur. Sois vigilant pourtant, « Et
ton salut en sera sûr d'autant. « Femmes, aimez vos maris et les vôtres «
Sans cependant abandonner les autres... « L'amour est un dans tous et tous
dans un, « Afin qu'alors que tombe le soir brun « L'ange des nuits n'abrite
sous ses ailes « Que cœurs mi-clos dans la paix fraternelle. » Digitized by
Google

414 JADIS ET NAGUERE Au mendiant errant dans la forêt Il ne donnait un sol que s'il jurait. Il ajoutait : « De ce que l'on invoque « Le nom de Dieu celui-ci ne s'en cho(i)ue, *« Bien au contraire, et tout est pour le mieux. ((Tiens, prends, et bois à ma santé, bon vieux. » Puis il disait : « Celui-là prévarique « Oui de sa chair faisant une bourricieue « I.a subordonne au soin de son salut « Et lui désigne un trop servile but. « La chair est sainte ! Il faut qu'on la vénère. « C'est notre fille, enfants, et notre mère, « Et c'est la Heur du jardin d'ici-bas ! «< Malheur à ceux qui ne l'adorent pas î <* Car, non contents de renier leur être, « Ils s'eu vont reniant le divin maître, « Jésus fait chair qui mourut sur la croix, « Jésus fait chair qui de sa douce voix « Ouvrait le cœur de la Samaritaine, « Jésus fait chair qu'aima Madeleine'. » A ce blasphème effroyable, voilà Uue le ciel de ténèbres se voila. Et que la mer eiitre-choqua les îles. On vit errer des formes dans les villes. Les mains des morts sortirent des cercueils. Ce ne fut plus que terreurs et que deuils, Digitized by Google

JADIS E T N A li U E U E / I *• Kt l)i(?u voulant venger Tinjure
affreuse Prit sa foudre en sa droite furieuse Et maudissant don Juan, lui jeta
bas Son corps mortel, mais son âme, non pas! Non pas son ame, on l'allait
voir! Et pâle De mâle joie et d'audace infernale, Le grand damné, royal
sous ses haillons. Promène autour son œil plein de rayons. Et crie : « A moi
l'Enfer! ô vous qui fûtes « Par moi guidés en vos sublimes chutes, «<
Disciples de don Juan, reconnaissez « Ici la voix qui vous a redressés. •t
Satan est mort. Dieu mourra dans la fête, « Aux armes pour la suprême
conquête ! « Apprêtez-vous, vieillards et nouveau-nés, « C'est le grand jour
pour le tour des damnés. » H dit. L'écho frémit et va répandre L'appel altier,
et don Juan croit entendre Un grand frémissement de tous côtés. Ses ordres
sont à coup sûr écoutés ; Le bruit s'accroît des clameurs de victoire, Disant
son nom et racontant sa gloire. '< A nous deux. Dieu stupide, maintenant! »
Et don Juan a foulé d'un pied tonnant Le sol qui tremble et la neige glacée
Qui semble fondre au feu de sa pensée... Digitized by Google

416 J A Ü I s E T N A G U E I I E Mais le voilà qui devient glace
aussi Et dans son cœur horriblement transi Le sang s'arrête, et son geste se
fige. Il est statue, il est glace. O prodige Vengeur du Commandeur
assassiné ! Tout bruit s'éteint et l'Enfer réfréné Rentre à jamais dans ses
mornes cellules. « O les rodomontades ridicules ». Dit du dehors Quelqu'un
qui ricanait, « Contes prévus ! farces que l'on connaît ! <(Morgue
espagnole et fougue italienne ! « Don Juan, faut-il afin qu'il t'en souviene,
» Que ce vieux Diable, encor que radoteur, « Ainsi te prenne en délit de
candeur ? « Il est écrit de ne tenter... personne. « L'Enfer ni ne se prend ni ne
se donne. « Mais avant tout, ami, retiens ce point : « On est le Diable, on ne
le devient point. » Digitized by Google

AMOUREUSE DU DIABUE A Stéphane Mallarmé. Il parle italien avec un accent russe. Il (lit ; « Clièi'e, il serait précieux que je fusse « Riche, et seul, tout demain et tout après-demain. « Mais riche à paver d'or monnayé le chemin « De l'Enfer, et si seul qu'il vous va falloir prendre « Sur vous de m'oublier jusqu'à ne plus entendre « Parler de moi sans vous dire de bonne foi : « Qu'est-ce que ce monsieur Félice ? Il vend de quoi ? » Cela s'adresse à la plus blanche des comtesses. Hélas! toute grandeur, toutes délicatesses, Cœur d'or, comme l'on dit, âme de diamant. Riche, belle, un mari magnifique et charmant Qui lui réalisait toute chose rêvée. Adorée, adorublo, une Heureuse, la Fée, 21 Digitized by Google

418 JADIS ET NAGUÈRE I.a Reine, aussi la Sainte, elle était tout cela, Elle avait tout cela. Cet homme vint, vola Son cœur, son Ame, en fit sa maîtresse et sa chose Et ce que la voilà dans ce doux peignoir rose Avec ses cheveux d'or épars comme du feu. Assise, et ses grands yeux d'azur tristes un peu. Ce fut une banale et terrible aventure Elle quitta de nuit l'hôtel. Une voiture Attendait. Lui dedans. Ils restèrent six mois Sans que personne sût où ni comment. Parfois On les disait partis à toujours. Le scandale Fut affreux. Cette allure était par trop brutale Aussi pour que le monde ainsi mis au défi N'eût pas frémi d'une ire énorme et poursuivi De ses langues les plus agiles l'insensée. Elle, que lui faisait? Toute à cette pensée, Lui, rien que lui, longtemps avant qu'elle s'enfuit, Ayant réalisé son avoir (sept ou huit Millions en billets de mille qu'on liasse Ne pèsent pas beaucoup et tiennent peu de place). Elle avait tassé tout dans un coffret mignon Et le jour du départ, lorsque son compagnon Dont du rhum bu de trop rendait la voix plus tendre L'interrogea sur ce colis qu'il voyait pendre A son bras qui se lasse, elle répondit : « Ça, C'est notre bourse. » Digitized by Google

JADIS ET NAGUERE 419 0 tout ce qui se dépensa 1 Il n'avait rien que sa beauté problématique (D'autant pire) et que cet esprit dont il se pique Et dont nous parlerons, comme de sa beauté, Quand il faudra... Mais quel bourreau d'argent! Prêté, Gagné, volé! Car il volait à sa manière. Excessive, partant respectable en dernière Analyse, et d'ailleurs respectée, et c'était Prodigious la vie énorme qu'il menait Quand au bout de six mois ils revinrent. Le coffre Aux millions (dont plus que quatre) est là qui s'offre A sa main. Et pourtant cette fois — une fois N'est pas coutume — il a gargarisé sa voix Et remplacé son geste ordinaire de prendre Sans demander, par ce que nous venons d'entendre. Elle s'étonne avec douceur et dit : « Prends tout « Si tu veux. » Il prend tout et sort. Un mauvais goût Qui n'avait de pareil que sa désinvolture Semblait pétrir le fond même de sa nature, Et dans ses moindres mots, dans ses moindres clins d'yeux. Faisait luire et vibrer comme un charme odieux. Ses cheveux noirs étaient trop bouclés pour un homme Sodome. Ses yeux très grands, très verts, luisaient comme à Digitized by Google

420 JADIS ET N AT. U ÈRE Dans sa voix claire et lente, un serpent s'avavançait, Et sa tenue était de celles que l'on sait : Du vernis, du velours, trop de linge, et des bagues. D'antécédents, il en avait de vraiment vagues Ou, pour mieux dire, pas. Il parut un beau soir, L'autre hiver, à Paris, sans qu'aucun pût savoir D'où venait ce petit monsieur, fort bien du reste Dans son genre et dans son outrecuidance leste. Il fit rage, eut des duels célèbres et causa Des morts de femmes par amour dont on causa. Comment il vint à bout de la chère comtesse, Par quel philtre ce gnome insuffisant qui laisse Une odeur de cheval et de femme après lui A-t-il fait d'elle cette fille d'aujourd'hui ? Ah ! ça, c'est le secret perpétuel que berce Le sang des dames dans son plus joli commerce, A moins que ce ne soit celui du Diahle aussi. Toujours est-il que quand le tour eut réussi Ce fut du propre ! Absent souvent trois jours sur quatre, Il rentrait ivre, assez Idche et vil pour la battre. Et quand il voulait bien rester près d'elle un peu. Il la martyrisait, en matière de jeu. Par étalage de doctrines impossibles. ((Mia, je ne suis pas d'entre les irascibles, «Je suis le doux par excellence, mais tenez « Ça m'exaspère, et je le dis à votre nez.

JADIS ET NAGUERE 421 « Quand je vous vois l'œil blanc et la lèvre pincée. « Avec je ne sais quoi d'étroit dans la pensée « Parce que je reviens un peu soûl quelquefois. « Vraiment, en seriez-vous à croire que je bois « Pour boire, pour licher, comme vous autres chattes, « Avec vos vins sucrés dans vos verres à pattes « Et que l'Ivrogne est une forme du Gourmand? « Alors l'instinct qui vous dit ça ment plaisamment « Et d'y prêter l'oreille un instant, quel dommage ! « Dites, dans un bon Dieu de bois est-ce l'image « Que vous voyez et vers qui vos vœux vont monter? « L'Eucharistie est-elle un pain à cacheter « Pur et simple, et l'amant d'une femme, si j'ose « Parler ainsi, consiste-t-il en cette chose « Unique d'un monsieur qui n'est pas son mari « Et se voit de ce chef tout spécial chéri ! « Ah I si je bois, c'est pour me soûler, non pour boire. « Etre soûl, vous ne savez pas quelle victoire « C'est qu'on remporte sur la vie, et quel don c'est ! « On oublie, on revoit, on ignore et l'on sait; « C'est des mystères pleins d'aperçus, c'est du rêve « Qui n'a jamais eu de naissance et ne s'achève « Pas, et ne se meut pas dans l'essence d'ici ; « C'est une espèce d'autre vie en raccourci, « Un espoir actuel, un regret qui « rapplique », « Que sais-je encore? Et quand la rumeur publique. Au préjugé qui hue un homme dans ce cas, « C'est hideux, parce que bête, et je ne plains pas

Digitized by Google

422 JADIS ET NAGUERE « Ceux OU celles qu'il bat à travers son extase, « O que nenni ! « Voyons, l'amour, c'est une phrase « Sous un mot, — avouez, un écoute-s'il-pleut, « Un calembour dont un chacun prend ce qu'il veut, « Un peu de plaisir fin, beaucoup de grosse joie « Selon le plus ou moins de moyens qu'il emploie, « Ou, pour mieux dire, au gré de son tempérament, « Mais, entre nous, le temps qu'on y perd ! Et comment ! « Vrai, c'est honteux que des personnes sérieuses « Comme nous deux, avec ces vertus précieuses » Que nous avons, du cœur, de l'esprit, — de l'argent, « Dans un siècle que l'on peut dire intelligent « Aillent!... » Ainsi de suite, et sa fade ironie N'épargnait rien de rien dans sa blague infinie. Elle écoutait le tout avec les yeux baissés Des Cd'urs aimants à qui tous torts sont effacés. Hélas! L'après-demain et le lendemain se passent. Il rentre et dit : « Altro ! Que voulez-vous que fassent « Quatre pauvres petits millions contre un sort? « Ruinés, ruinés, je vous dis ! C'est la mort « Dans l'Ame que je vous le dis. » Elle frissonne Un peu, mais sait que c'est arrivé. — « Ça, personne, DIgitized by Google

.1 A Ü I s E T N A G ü E H E 423 « Même vous, diletta, ne me
croit assez sot « Pour demeurer ici dedans le temps d'un saut t< De puce. »
Elle piUit très fort et frémit presque, Et dit : « Va, je sais tout. » — « Alors
c'est trop grotesque Et vous jouer là sans atouts avec le feu. — « Qui dit non
? » — u Mais je suis spécial à ce jeu. » — U Mais si je veux, exclame-t-
elle, être damnée'? » — « C'est différent, arrange ainsi ta destinée,
.Moijesors. » — « Avecinoî » — « Je ne \)uïs au jour d' hui. Il a disparu
sans autre trace de lui Qu'une odeur de soufre et qu'un aigre éclat de rire.
Elle tire un petit couteau. Le temps de luire Et la lame est entrée à deux
lignes du cœur. Le temps de dire, en renfonçant l'acier vainqueur; « A toi, je
t'aime ! » et la justice la recense. Elle ne savait pas que l'Enfer c'est
l'absence. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.00% accurate

Digitized by Google

1	TABLE I POÈMES SATURNIENS	Phologue	3	Melanciolia	9
I.	Résignation	9	Nevermore	11	III. Après trois ans
					12
					IV. Vœu
					13
					V.
	Lassitude	14	.Mon rêve familial	lo	VII. A une femme. . -
					16
					VI
					II.
	L'angoisse	17	Eaux-fortes	18	I. Croquis parisien
					18
					II. Cauchemar
					19
					III.
	Marine	21	IV. Effet de nuit	22	V. Grotesques
					23
					Paysages tristes
					26
					I.
	Soleils couchants	26-^	II. Crépuscule du soir	mystique	28
					Promenade
					sentimentale
					29
					IV. Nuit de VValpurgis
					classique
					31)
					V. Chanson d'automne
					33
					. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

426 TABLE VI. L'heure du berger VII. Le rossignol Capkicrs • I.
Femme et chatte II. J suitisme III. La chanson des ingénues IV. Une grande
dame W Monsieur Prudhomme IflITILM  avitri SUB L'RBE Sérénade  N
DAHLIA \evermore Il Bacio Dans les bois Nocturne parisien ; Marco César
Borgia. La mort DE Philippe il Ep  .o<iue F TES CALANTES Clair de
lune Pantomime f Sur l'herbe L'allée X A LA PROMENADE \ Dans la
grotte Les ingénus Cortège 3o 36 38 38 40 41 43 44 45 46 47 49 51 52 54
ft  00 37 (i2 65 67 75 83 84 85 86 87 89 90 91

TABLE 4?7 Les CüQUIi.LAüiis ‘ U3 En patinant Fantoches Ü8
 Cythèhes UO En bateau iûû Le KAINÉ , 101 * Mandoline 1Û2 A Clymene
 Ii13 ^ Lettre ‘ lûo Les indolents 101 COLOMBINE 100 L'amolu par terre
 111 , En sourdine 112 Colloque sentimentai 114 ^ LA BONNE CHANSON
 L Le soleil du matin doucement chauffe et dore. 110 11. Toute grâce et
 toutes nuances 120 IJI. En robe grise et verte avec des ruches. . . . 122 ' IV.
 Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore. 120 V. Avant que tu ne t'en
 ailles 125 VI. La lune blanche 121 VH. Le paysage dans le cadre des
 portières. . . . 120 VIII Une sainte en son auréole 100 IX. Son bras droit,
 dans un geste aimable de douceur 131 X. Quinze longs jours encore et plus
 de six semaines 132 XL La dure épreuve va finir 134 XI I. Va, chanson, à
 tire-d'aile 130 XIII. Hier, on parlait de choses et d'autres. . . . 131 XIV. Le
 foyer, la lueur étroite de la lampe. . . . 130 XV. J'ai presque peur en vérité
 140 Dlgilizeü by Google

428 TABLE XVI. Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs. 142
 • XVII. N'est-ce pas? en dépit des sots et des méchants 143 XVIII. Nous
 sommes en des temps infâmes. . . . 143 > XIX. Donc, ce sera pour un clair
 jour d'été. . . . 146 XX. J'allais par des chemins perfides 147 XXI. L'hiver a
 cessé : la lumière est tiède 148 / HOM.VNCKS SANS PAROLES L L'est
 l'extase langoureuse 133 II. Je devine, à travers un murmure 134 III. U
 pleure dans mon cœur 133 IV. 11 faut, voyez-vous, nous pardonner les
 choses. 137 V. Le pia,no que baise une main frôle 138 -VI. C'est le chien de
 Jean Nivelles 133 VII. O triste, triste était mon âme 161 VIII. Dans
 l'interminable 163 IX. L'ombre des arbres dans la rivière embrumée. 165
 Paysages belges 166 Walcourt 166 Charleroi. • 168 Bruxelles (Simples
 fresques) 176 — ' (Chevaux de bois) 173 .Malines 173 BnU)S IN THE
 NIGHT 177 Aquarelles 182 Green 182 Spleen • 183 Streets. : 184
 Child Wife 187 A poor young sheplierd 183 ,** Beams 131

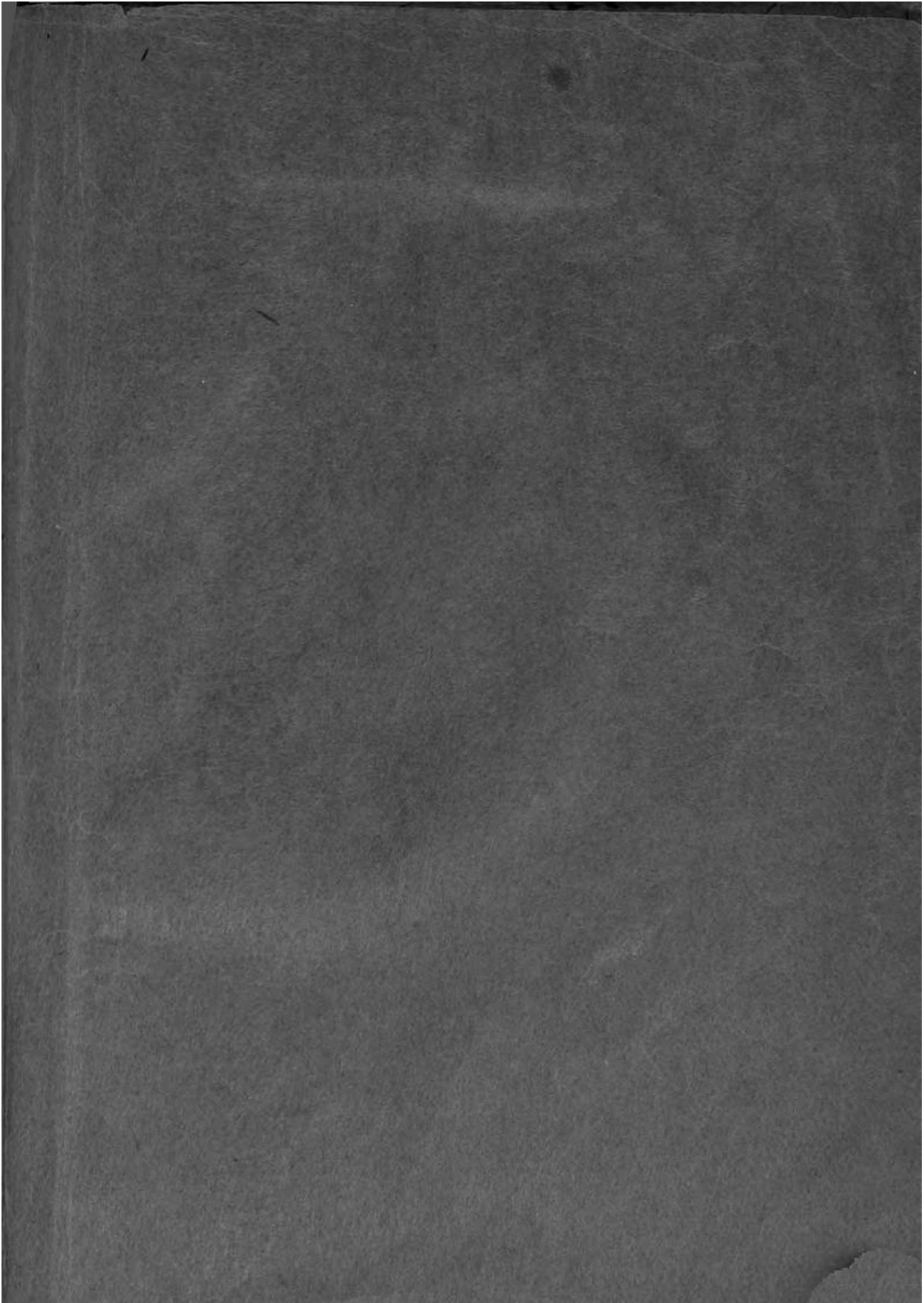
TABLE 429 SAGESSE L Bon chevalier masqué qui chevauche
 en silence IL J'avais peiné comme Sisyphe III. Qu'en dis-tu, voyageur, des
 pays et des gares? IV. Malheureux ! Tous les dons, la gloire du baptême
 Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles VI. O vous, comme
 un qui boite au loin. Chagrins et Joies Les faux beaux jours ont lui tût le
 jour, ma pauvre âme ^ VUL La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
 IX. Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie X. Non. 11 fut gallican, ce siècle,
 et janséniste. . XL Petits amis, qui sûtes nous prouver XII. Or, vous voici
 promus, petits amis XIII. Prince mort en soldat, à cause de la France. XIV.
 Vous reviendrez bientôt, les bras pleins de pardons XV. On n'ofl'ense que
 Dieu qui seul pardonne. . . Ecoutez la chanson bien douce XVII. Les chères
 mains qui furent miennes XVIII. Et j'ai revu l'enfant unique: il m'a semblé.
 . XIX. Voix de l'Orgueil ; un cri puissant comme d'un cor XX. L'ennemi se
 déguise en l'Ennui XXL Va ton chemin sans plus t'inquiéter !. . . . <'-
 ^:X^IL Pourquoi triste, ô mon âme "... XXIII. Né l'enfant des grandes
 villes. . ' XXIV. L'âme antique était rude et vaine 193 197 2M 203 208 209
 210 211 212 213 214 2H 220 222 224 ^ 226'^ 228 230 231 233 234 230
 239 241

430	TABLE U-	I. O mou Dieu, vous m'avez blessé d'amour. .	244
	II.	Je ne veux plus aimer que ma mère Marie. .	247
	III.	Vous êtes calme, vous voulez un vœu discret.	249
	IV.	Mon Dieu m'a dit : .Mon fils, il faut m'aimer.	251
	•HT	Désormais le Sage, puni	2.50
		Du fond du grabat	20 1 1
	III.	L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable	268
	14Y.	Je suis venu, calme orphelin	269
	V.	Un grand sommeil noir	271
		Le ciel est par-dessus le toit	272
	vu.	Je ne sais pourquoi	273
	VIII.	Parfums, couleurs, systèmes, lois !	275
	IX.	Le son du cor s'afflige vers les bois	276
	X.	La tristesse, langueur du corps humain. . .	277
	xr.	La bise se rue à travers	278
	XII.	Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées !	279
	y-^II.	L'échelonnement des haies	281
	/ XIV.	L'immensité de l'humanité	282
	XV.	La mer est plus belle	283
	XVI.	La « grande ville ». Un tas criard de pierres blanches	285
	XVII.	Toutes les amours de la terre	286
	XVIII.	Sainte Thérèse veut que la Pauvreté soit. . .	288
	XIX.	Parisien, mon frère à jamais étonné	289
	. XX.	C'est la fête du blé, c'est la fête du pain. . .	292
	JADIS ET	NAGUÈRE JADIS • 2Q7	Prologue
	297	SONNKTS ET AUTRES	^99
	Pierrot aon	Kaléidoscope	301

TABLE 431 Intérieur	303
Dizain mil huit cent trente	304
A Iloratio	303
Sonnet boiteux	306
Le clown	307
Des yeux tout autour de la tête	.108
Le squelette	309
Et nous voilà très doux à la bêtise humaine	310
poétique	311
'*^ ^ Le pitre	313
Allé^^orie	314
L'Auberge	315
Circonspection	316
Vers pour être calomnié	317
-'^uxures	318
Vendanges	319
3H Images d'un sou	320
Les rxs et les autres	323
Vers jeunes	-337
Le soldat laboureur	357
Les loups	* 362
La pucelle	368
L'angélus du matin	369
La soupe du soir	* * 371
Les vaincus	374
A LA manière de plusieurs	379
I. La princesse Bérénice	379
II. ^ Langueur	381
III. Pantoum négligé	382
IV. Paysage	383
V. - Conseil Falot	384
VI. Le poète et la muse	387
VII. L'aube à l'envers ;	388
VIII. Un pouacre	389
IX. Madrigal - . . .	391

» (Digitized by Google

432 T A B L R NAGUÈRE 392 Prologue 392 — -‘CJCninen
araoris 393 La grâce 398 L’impénitence finale 404 Don Juan Pipé. ■ 4H
Amoureuse du Diable 417 TOURS, IMPRIMERIR DESLIS FRERES, 6,
RUE GAMBETTA.



OUT 16

ONE DAY REST DOG

IBRARIES

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C052655257

Terilaine

96578



